



Jacques Sadoul

La Cité Fabuleuse

Roman



La Cité Fabuleuse

Jaques Sadoul

Première conjuration

Cris de surprise, pas qui se précipitent, exclamations. Rémy Charvin lisait *Le Monde* sur un fauteuil du jardin du Luxembourg ; il releva un instant la tête, puis haussa les épaules, affectant l'indifférence. Un enfant s'était sans doute blessé en tombant. Il se replongea dans son article, bien décidé à ignorer les bruits parasites. Ce fut leur disparition qui le tira à nouveau de son isolement. Il s'était prémuni contre pleurs et hurlements, en revanche il fut dérangé par la densité du silence. Agacé, il se redressa et glissa le journal dans sa poche, sa lecture était définitivement gâtée. À vingt-neuf ans, il commençait à prendre des habitudes de vieux garçon quand il n'était pas en reportage ; la lecture du quotidien du soir dans un fauteuil, face au cerf de bronze du jardin anglais du Luxembourg, était devenue un rite de chaque fin d'après-midi. Il jeta un coup d'œil, prêt à s'éloigner. À peu de distance, quelques personnes formaient un demi-cercle autour d'un banc qu'elles dérobaient partiellement à sa vue. Charvin était journaliste, spécialisé dans les questions de politique étrangère, et il avait horreur de jouer les badauds de faits divers. Néanmoins, la curiosité l'emporta et il s'approcha.

— Elle n'y était pas voilà deux minutes, affirmait un monsieur péremptoire. Je suis passé là il y a un instant.

— Ne dites pas de sottises, lui répondit une femme, elle n'est pas tombée du ciel. Il faut prévenir un gardien.

Charvin glissa un œil. Une jeune fille blonde était étendue sur un banc, endormie ou évanouie. Si sa beauté exceptionnelle – on aurait cru un marbre antique – frappait tout d'abord, sa tenue ne surprenait pas moins. Elle portait une tunique blanche rehaussée de broderies d'or, une tunique qui lui laissait une épaule et les jambes nues. Rien d'autre : ni bas ni chaussures, probablement pas de sous-vêtements si l'on en jugeait à la transparence de la légère étoffe qui la recouvrait. Pourtant on était à la mi-octobre et une bise aigre soufflait. Rémy Charvin appréciait la beauté des femmes et, malgré sa répugnance à intervenir personnellement, il écarta les badauds et secoua doucement la jeune fille.

— Mademoiselle, réveillez-vous. Vous ne pouvez rester là, vous allez prendre froid. Êtes-vous souffrante ?

Elle ouvrit les yeux, des yeux à l'iris noir, et il reçut comme un choc l'intensité de ce regard sombre. Un regard qui reflétait incompréhension, surprise, colère, mais ni crainte ni affolement. La jeune fille devait avoir une grande emprise sur elle-même. Sa voix était ferme quand elle lui demanda :

— Qui es-tu ?

Il fut surpris du tutoiement.

— Mon nom est Charvin, je suis journaliste. Il ne faut pas rester là, vous allez attraper mal. Que s'est-il passé ?

— Comment êtes-vous arrivée sur ce banc ? Vous n'y étiez pas il y a un instant, insista l'homme qui avait parlé en premier.

Sans lui prêter attention, la jeune fille se redressa et regarda autour d'elle. Elle paraissait déconcertée, comme si elle découvrait ce paysage pour la première fois. Après avoir fait un tour sur elle-même, elle reporta son regard sur les gens qui l'entouraient, un regard dur qui contrastait avec sa frêle silhouette. Charvin pensa qu'elle ne devait guère avoir plus de vingt ans ; fana de ciné, il pensa à l'Aphrodite de *One touch to Venus*. Mais Ava Gardner était brune tandis que la blondeur de cette fille accentuait encore la ressemblance avec la déesse de la beauté ; à vrai dire, l'inconnue était beaucoup

plus que belle, somptueuse. Se sentant un peu bête de la dévorer ainsi des yeux, il chercha vainement quelque chose à dire. Elle rompit le silence, s'adressant uniquement à lui, peut-être parce qu'il n'était pas tellement plus âgé qu'elle.

— Emmène-moi, s'il te plaît.

Il y eut quelques murmures outrés chez les gens qui les entouraient. Peut-être croyaient-ils à un coup monté, ou la prenaient-ils pour une dragueuse. Qu'importait après tout. Il voulut retirer sa veste et l'offrir à la jeune fille.

— Je n'ai pas froid. Allons.

— Où voulez-vous... veux-tu aller ?

— N'importe où.

— Tu dois bien habiter quelque part...

— Je ne sais pas.

— Comment tu ne sais pas ? Tu veux dire que tu ne te rappelles pas ?

Elle fit un signe d'assentiment. Elle s'était mise à marcher d'un bon pas, droit devant elle, traversant une pelouse interdite, et il dut la prendre par le bras pour la ramener dans une allée.

— Comment t'appelles-tu ?

— Mylène.

— Mylène comment ?

— Je n'ai pas d'autre nom.

— C'est impossible, c'est juste un prénom, tout le monde a un nom de famille. D'où viens-tu ?

— Je ne sais pas.

La fille l'intéressait plus par sa beauté hors du commun, si bien mise en valeur par son vêtement anachronique, que par le petit mystère qui l'entourait. Néanmoins, il estima qu'il devait tenter de le dissiper et décida de prendre le risque de la ramener chez lui. Il chercha à la rassurer.

— Tu as dû subir un choc et oublier ; c'est une forme bénigne d'amnésie. Je vais te conduire chez moi et, là, nous aviserons. Ton amnésie peut avoir rapport avec ce vêtement que tu portes ; personne ne s'habille ainsi aujourd'hui. On dirait une tunique grecque comme on en voit dans les péplums *made in Italy*. J'adore les péplums. Tu travailles peut-être dans le ciné ou dans un cabaret ?

— Ciné ? Cabaret ? Qu'est-ce que c'est ?

Cette fois, il observa l'inconnue avec stupeur, se demandant si elle se moquait de lui. Rien ne l'indiquait : son visage restait sérieux, elle n'avait pas encore souri une seule fois. Curieusement, elle ne paraissait pas incommodée par le froid et sa chair ne se hérissait pas sous l'effet de la bise. Ses cheveux d'un blond très pâle flottaient autour d'elle, comme animés d'une vie indépendante. Elle devait être étrangère car elle parlait le français avec un accent indéfinissable. Rien d'anglo-saxon, peut-être l'Europe centrale. Paumée et superbe, elle déconcertait Charvin qui pensait pourtant avoir une grande expérience des femmes. Qu'elle ait perdu la mémoire, soit ; mais dans une telle situation une fille panique, s'affole, à tout le moins pleure. Ici, rien. C'est elle qui semblait le conduire dans son appartement et non l'inverse.

En arrivant rue de Médicis, il dut la retenir, elle se serait jetée sous une voiture. Il la tint fermement par le bras jusqu'à chez lui, au bas de la rue Monsieur-le-Prince. Peut-être une fois restaurée et réchauffée retrouverait-elle des souvenirs ? La présence de Mylène allait lui poser des problèmes avec Nathalie, son amie du moment ; heureusement, ils ne vivaient pas ensemble. Il se demanda s'il agissait par altruisme, curiosité ou désir, puis haussa les épaules. Il laissait

l'introspection aux autres. Pour lui, les actes étaient plus importants que leur motivation. Il avait emmené cette fille chez lui, voilà tout.

Mais une fois arrivé, il ne sut plus trop que faire. À ses questions, elle répondait : « Je ne sais pas », ou « Je dois rentrer chez moi ».

Elle avait refusé toute boisson, toute nourriture, toujours sans sourire mais sans brusquerie. Elle était parfaitement calme, comme si elle ne se rendait pas compte de ce que cette situation pouvait avoir d'insolite, d'équivoque même.

— Voyons, tu dois bien te rappeler quelque chose. Fais un effort.

Elle réfléchit longuement, parut hésiter comme si elle allait prendre un risque, puis reconnut :

— Il existe un lieu d'où je pourrais retourner là où je vis, le domaine de R.

— Où est-ce ?

— Je ne sais pas. Tu ne le connais pas ?

— Grands dieux, non. Je n'en ai jamais entendu parler, et je te rappelle que je suis journaliste. Si cet endroit était connu, je le saurais.

Elle parut déconcertée.

— Ah ! si, autre chose... Il y a deux personnes qui devraient savoir. Didier et Sandra. Josette doit être morte à l'heure qu'il est.

— Sandra qui ? Didier qui ? Les prénoms ne suffisent pas, bon sang, il faut les noms de famille ! Tu es une drôle de créature, sais-tu ?

— Je ne leur connais pas d'autres noms. Chez moi, on n'utilise que les prénoms, il est vrai que nous ne sommes pas très nombreux. Vous paraissez être une multitude dans cette ville ; je n'ai jamais vu autant de gens. Combien y a-t-il d'habitants dans ton pays ?

— Cinquante-cinq millions. Il doit y avoir des dizaines de milliers de Sandra et de Didier.

— Milliers...

Cette fois la jeune fille parut déconcertée, comme si ce nombre dépassait son entendement.

— Je ne pensais pas que vous étiez si nombreux. Je... je vais être perdue dans cette foule...

— Surtout sans papiers ni argent ; t'affole pas, je ne te laisserai pas tomber. Enfin, quelques souvenirs commencent à te revenir ; tout espoir n'est pas perdu. Fais un effort, tu dois bien connaître les noms complets de tes amis.

Elle secoua la tête.

Charvin se mit à arpenter le studio ; il aimait à marcher de long en large quand il réfléchissait. Il alluma une Gitane et tendit le paquet à Mylène qui eut un geste de refus, ou d'ignorance. Il vint s'appuyer contre la bibliothèque surchargée de revues, de journaux et de livres. Là, à travers les volutes de fumée, il considéra la jeune fille, assise très droite sur une chaise, pratiquement immobile depuis son arrivée. Toujours aucun signe d'inquiétude, elle attendait tout simplement ; mais qu'attendait-elle ?

— Il va falloir prévenir la police, ils ont les moyens de retrouver ta famille, reprit-il. S'il le faut on publiera ta photo dans *France-Soir*, quelqu'un reconnaîtra bien une aussi jolie fille que toi.

— C'est inutile, je n'ai pas de famille. Personne ne peut me reconnaître. Je ne suis pas d'ici.

— Tu es étrangère, d'accord. En situation irrégulière peut-être. Tu ne veux pas mêler la police à ça, hein ? Je ne suis pas un mouchard, tu peux me faire confiance. D'où viens-tu ?

Un chat apparut par la fenêtre du studio mansardé qu'occupait Charvin, jeta un coup d'œil rapide,

puis sauta sur une terrasse proche. Mylène parut soulagée, se précipita vers la fenêtre et tenta vainement de l'ouvrir.

— Il doit savoir, lui. Je vais lui demander.

— Demander à un chat ! Mais tu es folle, les chats ne parlent pas ! Allons, sois sérieuse.

Elle parut surprise.

— Les chats ordinaires non, mais n'avez-vous pas des Maîtres-chats doués de parole ?

— Des quoi ? Qu'est-ce que ce conte pour enfants ?

Elle revint s'asseoir. Elle ne pleurait pas, restait calme, pourtant on sentait l'étendue de son désarroi. Charvin hésitait, par moments il était persuadé qu'elle se riait de lui, à d'autres il se demandait si elle n'avait pas l'esprit dérangé. Son comportement même était déconcertant, ainsi elle n'avait pas su tourner la crémone pour ouvrir la fenêtre et chaque objet usuel paraissait lui être étranger. Elle avait sursauté quand il avait allumé l'électricité, il aurait juré que le phénomène était nouveau pour elle. Pourtant elle ne posait aucune question, elle se contentait de rester immobile et le regardait aller et venir ; il finit par se sentir gêné en sentant ce regard posé sur lui. Son physique ne lui avait pourtant jamais posé de problème, grand, bien bâti, la calvitie frontale distinguée, il savait qu'il plaisait aux femmes. Mais devant une créature de la perfection de Mylène, il se sentait soudain contrefait, laid.

Le silence s'éternisait quand une clef tourna dans la serrure. Nathalie arrivait, sans prévenir comme toujours. La jeune femme, une brune bien en chair qui venait de coiffer Sainte-Catherine, portait un sac à provisions. Elle avait décidé d'improviser un dîner d'amoureux. Elle s'arrêta net en apercevant Mylène.

— Je dérange, peut-être.

Le ton était aigre, annonciateur de la dispute à venir. Nathalie savait le journaliste volage et peu enclin aux liaisons permanentes. Certes, lui faire des scènes risquait de hâter leur séparation, mais sa jalousie naturelle ne pouvait tolérer la présence d'une rivale. Une jeune stagiaire un peu trop empressée les avait récemment conduits au bord de la rupture. Rémy se hâta de lui raconter les événements en insistant lourdement sur l'amnésie et la situation irrégulière de Mylène. C'était sa seule justification pour avoir ramené l'inconnue chez lui. Nathalie ne fut pas dupe.

— Quel cœur généreux ! C'est curieux, l'autre soir, l'Africain qui ne savait où passer la nuit, tu ne lui as pas proposé de partager ton lit. Toi, la fille, les flics te recherchent ?

— Les flics ? Qu'est-ce que c'est ?

— Elle se fout de moi, ta copine. Les flics, la police, les poulets, les keufs, ça te dit quelque chose ?

Mylène secoua négativement la tête. Rémy était aussi surpris que son amie, toutefois il n'osait intervenir de crainte de déclencher une crise. Le vocabulaire de l'inconnue était relativement étendu et elle s'exprimait en français sans difficulté – manifestement, elle pensait dans cette langue et ne traduisait pas comme le font souvent les étrangers –, mais le sens de bien des mots courants paraissait lui être inconnu. Or, Nathalie s'emportait facilement, et les réponses absurdes de Mylène n'allaient pas faciliter les choses. Une nouvelle fois l'idée qu'elle se moquait d'eux traversa l'esprit de Rémy. Mais pourquoi ? Qu'aurait-elle à y gagner ? Il tenta de se faire petit dans un coin de la pièce, après tout, que les deux femmes se débrouillent entre elles.

— Tu es camée ou quoi ?

Nathalie s'était approchée de Mylène et scrutait ses pupilles. Elles restèrent ainsi un bref instant s'affrontant du regard, puis l'amie de Rémy se redressa et, à la profonde surprise de Charvin, ajouta :

— Elle ne peut pas rester habillée ainsi, elle va attraper la mort dehors ou se faire violer dans la rue. Bon, Rémy, tu peux nous attendre ou venir avec nous, j’emmène ta petite copine pour lui trouver quelques fringues. J’ai un vieil imper ici, elle va le passer pour sortir.

Il suivit, renonçant à comprendre la tournure prise par les événements, ahuri de leur enchaînement rapide. L’acceptation de Mylène par Nathalie le stupéfiait, sa générosité aussi car elle n’avait qu’un salaire de vendeuse dans une librairie du quartier. Il se dit que Mylène devait faire partie de ces êtres rares qui savent déclencher des sympathies immédiates. D’ailleurs, elle acceptait tout comme un dû, une évidence. Une fois dehors, il la regarda marcher derrière Nathalie qui était pourtant plutôt jolie. Malgré ses pieds nus et son imperméable trop court, Mylène avait un port de reine ; les hommes ne s’y trompaient pas qui ne regardaient qu’elle. Si elle s’était promenée dans sa tunique ultra-courte, elle aurait provoqué des attroupements. Déjà, tout à l’heure, il avait préféré emprunter des rues peu fréquentées pour la conduire chez lui.

Par deux fois, il fallut retenir Mylène qui traversait les rues sans le moindre regard pour la circulation. Tout paraissait la surprendre, mais elle ne faisait aucun commentaire. Elle donnait l’impression d’être totalement perdue et, pourtant, de se sentir capable de dominer la situation. « Exactement comme si elle se sentait d’essence supérieure, songea-t-il. Elle consent à ce que nous nous occupions d’elle. Sans plus. Elle est capable de disparaître demain sans un mot de remerciement. Quelle fille incroyable ! Elle me rappelle le chat de mes parents, hautain, indifférent, à qui tout était dû, et qui a fini par nous quitter pour le crémier du bout de la rue ! Quelle comparaison, je deviens gâteaux. » Rémy s’était adossé à la vitrine d’une boutique de la rue de Seine, et soliloquait. Il avait préféré attendre les deux femmes hors de la friperie dont il ne supportait pas l’atmosphère branchée. Puisque, contre toute attente, Nathalie avait pris l’inconnue sous son aile, mieux valait la laisser faire. Mylène ressortit très vite vêtue d’un blue-jean, d’un pull à col roulé et de chaussures plates. Elle portait sa tunique et le vieil imper dans une poche plastique.

— Eh bien vous avez été rapides. Je pensais devoir attendre une plombe.

— 90 – 60 – 88, commenta Nathalie, tu choisis bien tes demoiselles en détresse. C’est la plus belle nana que j’aie jamais vue à poil. Elle va venir coucher chez moi, pas chez toi. Il y a des tentations qu’il vaut mieux ne pas infliger à un homme, à toi en particulier. On se bouffe une petite pizza ? Tu sais ce que c’est, ma belle ?

— Non, ni bouffe ni pizza.

— Ah ! cela m’aurait étonnée. Où vivais-tu, sur la Lune ? Tu sais ce que c’est que la Lune, au moins ?

— On m’en a parlé, mais je ne l’ai jamais vue, répondit tranquillement Mylène.

— Je pense qu’elle a reçu un choc et qu’elle est amnésique, intervint Rémy. Ça va lui passer, la mémoire revient toujours au bout d’un certain temps.

— Si elle ne se fait pas écraser avant. À voir la façon dont elle traverse, c’est pas dit. Allez, venez les copains, je connais une pizzeria pas loin.

Au restaurant, Mylène mangea très peu, but encore moins et éluda toutes les questions. À voir la façon dont elle considérait les plats, il était évident qu’elle ignorait tout de la cuisine italienne. Elle ne manifestait ni plaisir à partager ce repas ni impatience, tout au plus une certaine curiosité pour ce qui l’entourait. Elle paraissait détachée de tout, indifférente à son sort. Rémy était agacé et gêné de voir les hommes présents la dévorer des yeux, l’un d’eux eut même droit à une scène pénible de sa femme. Mylène ne parut pas y prêter attention ; en esprit, elle était certainement ailleurs, bien loin de ce bistrot de la rue de Buci. Ce fut seulement au dessert qu’elle sortit de sa rêverie pour demander :

— Existe-t-il des nymphes ici ?

— Elle est dingue ta copine, commenta seulement Nathalie tout en engloutissant une glace à la chantilly.

— Des nymphes ? Tu veux parler des larves d’insectes ou des divinités ?

Voyant qu’elle ne comprenait pas, il ajouta :

— Des jeunes filles qui vivent dans les bois comme dans la mythologie grecque ?

— Oui, c’est bien cela.

Il rit.

— Non, la mythologie n’est qu’un ensemble de légendes, créées sans doute par les rêves des hommes. Dans la réalité, on ne rencontre pas de nymphes, satyres, dragons ou licornes et, à mon avis du moins, pas davantage de dieux. Toutes ces créatures sont nées dans l’imaginaire.

— Moi, je crois en Dieu, coupa Nathalie. Il faut croire en quelque chose.

— Tu établis une distinction entre les rêves et la réalité, observa Mylène, c’est intéressant.

— Que veux-tu dire par là ? C’est une évidence, et pourquoi cette question sur les nymphes ?

— C’est sans importance. Merci pour ce repas, il était meilleur qu’à Néag ou même à Samarcande.

— Samarkand, c’est en Asie soviétique. Es-tu russe ?

— Non. Ce n’est sûrement pas la même ville, ne cherche pas.

Mylène s’enferma dans ses pensées comme si elle méditait ce qu’elle venait d’apprendre sur la mythologie. Son visage s’était quelque peu assombri. Rémy avait déjà payé l’addition quand elle sortit de son mutisme pour poser une autre question.

— Une chose me surprend, il y a des enfants dans les rues. Ne doivent-ils pas rester chez eux jusqu’à un certain âge ?

Nathalie regarda autour d’elle, aperçut un couple avec un bébé et se méprit sur le sens de la question.

— Ce bébé serait mieux au lit à cette heure-ci, c’est vrai, les parents sont inconscients.

— Je ne parlais pas de l’heure, mais de l’âge. Chez nous, on ne laisse pas sortir les enfants avant quinze ans.

— Non, mais ça va vraiment pas. Quinze ans ! Et comment iraient-ils à l’école ? Allez, ma petite, il est temps de te reposer, venez, on se tire.

— Je vais avec Rémy, dit Mylène.

Charvin sentit son sang se figer. Nathalie allait exploser, d’autant qu’il se sentait de plus en plus attiré par Mylène et l’avait déshabillée des yeux pendant le repas, tout autant que les autres mâles présents. La jeune femme n’avait pu manquer de s’en rendre compte. Pourtant, au lieu des cris attendus, il fut surpris d’entendre :

— D’accord, je vous laisse. Bonsoir.

Nathalie embrassa Mylène, puis effleura les lèvres de son ami d’un rapide baiser et s’éloigna. « Alors ça... », murmura-t-il pour lui-même. Il resta figé un instant avant de prendre la jeune fille par le bras pour la reconduire chez lui. Il ne comprenait plus rien, mais sentir la chaleur du corps de Mylène près du sien le rendait presque fou de désir. Nathalie l’avait reconnu elle-même, c’était la plus belle femme qu’elle ait jamais rencontrée. Qu’importait ses étrangetés ou les zones d’ombre qui l’entouraient, il s’était tout de suite follement épris d’elle. Peut-être accepterait-elle de rester quelque temps avec lui puisqu’elle n’avait nulle part où aller ? Tant pis pour Nathalie, elle ne comptait plus.

Une fois arrivé à son appartement, il sortit le gros classeur où il rangeait tous ses articles. C'était sans doute un geste puéril, mais il voulait éblouir sa compagne en lui montrant qu'il commençait à devenir un homme connu. Il choisit une coupure du *Monde* et la lui tendit ; elle ne parut pas comprendre son intention et l'interrogea du regard.

— Eh bien c'est un de mes articles sur la situation au Moyen-Orient. Lis-le, s'il te plaît.

— Désolée, je ne peux pas ; je ne sais pas lire.

Là, il se révolta :

— Tu te moques de moi ; tu parles parfaitement notre langue, donc tu la lis. Tout le monde apprend à lire aujourd'hui, quel que soit le pays où on a été élevé, du moins chez les Occidentaux.

Pour la première fois de la soirée Mylène sourit.

— N'as-tu pas trouvé curieuse l'attitude de ton amie à mon égard ? Loin de me haïr, elle m'a aidée ; loin de me chasser, elle m'a abandonné sa place ; pourtant elle t'aime et se consume de jalousie.

— C'est vrai, j'ai été surpris. J'ai pensé que ta détresse l'avait émue.

— Allons sois sérieux, tu sais très bien qu'elle m'aurait arraché les yeux si elle avait pu.

— Oui, sans doute. Où veux-tu en venir ?

— N'as-tu pas compris que j'ai contrôlé son esprit ? Je ne sais pas lire, je ne sais pas ouvrir une fenêtre, tu t'en es rendu compte, je ne sais me servir d'aucun des objets qui nous entourent, mais j'ai d'autres pouvoirs !

— C'est impossible ! Aucune femme...

— Aucune femme, oui, mais, vois-tu, je ne suis pas vraiment une femme. Chez moi, on rencontre des chats qui parlent, des licornes broutent l'herbe de la vallée de l'Aï-Dpur, les oiseaux roc survolent la plaine de Samarcande et on trouve encore quelques dragons le long du fleuve Rhya. Vois-tu, Rémy, je suis une nymphe du Monde des Rêves.

L'explosion avait été forte, assez puissante pour arracher un pan de muraille à la falaise granitique, pas assez pourtant pour tirer de leur sommeil les êtres assoupis dans les cavernes intérieures.

Aucune explosion ne serait jamais assez forte pour réveiller les Niurath. Leurs corps matériels étaient tombés en poussière au fil des millénaires. Ils avaient parcouru la Terre de leurs pseudopodes griffus à cette époque reculée de l'antécambrien où le grand Shamphalaï, Celui dont on ne doit pas prononcer le nom, régnait sur ce monde. Cela se passait voilà des millions d'années, en un temps où notre chaîne d'évolution n'avait pas encore commencé. Les Niurath avaient dominé la planète et ils s'étaient nourris du sang et de l'essence vitale des créatures vivantes. Un moment – une éternité – ils avaient fait figure de race dominante. Chassés par les bouleversements géologiques, ils avaient quitté la Terre, ou s'étaient endormis d'un sommeil éternel. Longtemps leur souvenir avait hanté les êtres qui les avaient connus, et ce souvenir était celui des plus horribles démons qui aient jamais existé. Puis les civilisations avaient succédé aux civilisations, la planète avait connu bien des cataclysmes et, peu à peu, tous les êtres qui les premiers avaient foulé son sol disparurent. Le temps de l'oubli était venu pour les serviteurs démoniaques du grand Shamphalaï. À l'apparition de l'homme des millions d'années plus tard, toute trace d'eux avait disparu ; seuls quelques cauchemars les montraient encore parfois à des humains épouvantés. Il ne restait plus rien des Niurath.

Mais des démons disparaissent-ils à jamais ?

*

Julien Ronet, l'ingénieur chargé des travaux, considéra, satisfait, les résultats de la dernière explosion. La dynamite avait arraché au rocher une importante fraction de son granit, plus qu'il ne l'avait espéré. C'était tout un pan de la falaise qui s'était détaché, comme si une faille interne avait décuplé les effets de l'explosif. Le soleil d'automne éclairait la scène d'une lumière jaune pâle. Il baissait rapidement sur l'horizon et ses derniers rayons se focalisèrent sur l'ouverture qui s'ouvrait maintenant à mi-hauteur de la paroi rocheuse. Un très bref instant, Ronet eut la sensation d'une aspiration de la lumière à cet endroit, un phénomène qu'il n'avait jamais observé auparavant, comme si les rayons lumineux avaient été happés par le trou sombre.

— Tu as vu ? demanda-t-il à Ahmed son chef de chantier.

— Vu quoi, patron ?

— Rien d'important. Bon, c'est tout pour aujourd'hui. Je te laisse la direction des opérations et je rejoins ma femme à la maison. S'il y a un problème, tu m'appelles.

Il faudrait demain jeter un coup d'œil sur ce trou, se dit-il en s'éloignant. Il était fréquent de découvrir des cavernes à l'intérieur des roches calcaires, c'était plus rare dans un massif granitique. Et que signifiait cette palpitation de la lumière ? Ou alors ses yeux étaient en cause, peut-être devrait-il consulter un oculiste, après tout il n'était plus tout jeune. L'ingénieur fit un écart pour éviter un train de wagonnets chargés du granit concassé qui servirait à empierrer les routes. Tout autour de lui la carrière mordait largement dans la forêt noire du Morvan. Il avait connu des sites de chantier plus riants ; ce pays était sombre, âpre, sauvage – sinistre disait Kirsten, sa femme. Il lui paraissait parfois hostile. Ronet avait passé toute son enfance à Paris et se sentait dépaysé ici, bien que son métier l'eût amené à connaître les principales régions de la France. Peut-être vieillissait-il décidément, ou bien ses problèmes conjugaux modifiaient-ils son humeur. Il haussa les épaules, agacé par ses réflexions et alla

rejoindre sa Range Rover. Il adressa un signe amical au gardien, sorti de la carrière. Il conduisait lentement car les petites routes qui menaient à Quarré-les-Tombes étaient étroites, rendues plus dangereuses encore par les troncs des sapins qui formaient une barrière impénétrable de chaque côté de la chaussée. Un faucon, juché sur un fil électrique, le regarda passer sans daigner s'envoler. Ces oiseaux étaient si nombreux dans la région qu'ils en devenaient familiers. Récemment, un aigle s'était élevé lentement du bord de la route, tout près de lui ; le spectacle l'avait impressionné.

*

La lumière s'était engouffrée dans l'ouverture provoquée par l'explosion. Le réseau de cavernes ainsi éclairé était vide, privé de toute trace de vie. De vie... du moins au sens où l'entendent les êtres-matière que sont les hommes, mais les Niurath appartenaient au règne des êtres-énergie. Ils pouvaient exister sous forme subtile ou se matérialiser comme corps physique, grosse masse brunâtre munie d'un œil scillé central, capable d'étirer au loin des pseudopodes griffus. Sans doute quelques murailles, aujourd'hui enfouies sous des masses de sédiments, gardaient encore trace de sculptures les représentant. Mais tout cela datait de l'aube des temps, une époque incroyablement reculée où l'homme n'était pas né, où les grands dinosaures n'avaient pas foulé la Terre ni les cœlacanthes peuplé la mer, où le premier trilobite n'avait pas surgi dans l'océan primitif, où la mer silurienne était vierge de toute vie. Pourtant, dans cette période que nous nommons l'antécambrien, et dont nous ne savons rien, la Vie existait déjà, des êtres apparaissaient, souffraient, mouraient, et le grand Shamphalaï régnait sur eux, entouré de ses serviteurs démoniaques, les Niurath. Ces temps sont désormais au-delà de toute mémoire, seule la Terre elle-même, et quelques rêveurs fous, s'en souviennent peut-être encore.

*

Quarré-les-Tombes est un village bourguignon, situé dans le nord-ouest du Morvan, qui doit son nom à la centaine de sarcophages et couvercles de tombeaux retrouvés dans la région, restes d'une nécropole oubliée. Ils sont aujourd'hui disposés en étoile tout autour de l'église et attirent curieux et touristes. Tous sont taillés dans le calcaire et les archéologues les datent des années 600 à 900 de notre ère. Cependant des légendes locales font état de cercueils de granit d'une extrême antiquité que les autorités religieuses auraient fait disparaître au Moyen Âge ; leurs formes étaient anormales et ils auraient été liés, d'une certaine façon, au culte des anciens dieux de la Terre.

Une fois son véhicule garé, Julien Ronet s'arrêta à la boulangerie-pâtisserie de la place centrale. Le magasin avait été refait à neuf et contrastait avec certaines autres boutiques du village. La patronne le salua aimablement, depuis bientôt trois mois qu'il résidait dans le village il était devenu un habitué.

— Ma femme est passée prendre le pain ?

— Non, M. Ronet, je ne l'ai pas vue de la journée. Si elle avait traversé la place, je l'aurais aperçue, vous savez. J'espère qu'elle n'est pas souffrante.

— Sûrement pas, merci. Une baguette, s'il vous plaît.

Ainsi Kirsten était restée enfermée, cela ne présageait rien de bon. Il avait épousé la jeune femme trois ans plus tôt, sur un coup de tête. Il avait fait sa connaissance en dirigeant un chantier dans son pays, la Suède, et avait été ébloui par sa beauté nordique. À l'époque Julien allait avoir quarante ans. Il crut avoir découvert en elle la femme-objet idéale qu'il serait fier de montrer à ses amis et qui comblerait ses nuits. Kirsten avait quinze ans de moins que lui, mais s'ennuyait ferme dans la petite ville où vivaient ses parents. L'empressement de l'ingénieur français la flatta et Julien lui parut être le

moyen de s'évader, d'accéder à Paris, à la Côte d'Azur, aux portes du rêve. Au lieu de quoi, elle connut les Pyrénées, l'Alsace, le Jura et maintenant le Morvan. Toutes régions pittoresques, mais qui maintenaient la jeune femme dans une nouvelle sorte d'isolement.

Au lieu de s'ennuyer en famille, elle s'ennuyait désormais avec un mari étranger et trop vieux pour elle. La langue était une barrière supplémentaire entre eux ; elle maîtrisait mal le français, il ne connaissait pas le suédois et refusait de parler l'anglais qui était plus familier à Kirsten. Enfin la profession de Julien n'intéressait pas sa femme. Pis, elle ne se sentait elle-même attirée par aucune activité particulière ; aussi leurs sujets de conversation étaient-ils rares. Quant au désir qu'elle éveillait toujours chez son mari, elle le supportait de plus en plus difficilement.

Tout était éteint dans la petite maison qu'avait louée le couple. L'ingénieur trouva Kirsten allongée sur le lit, occupée comme chaque jour à regarder un film à la télévision. Elle était en chemise de nuit et n'avait pas dû quitter la chambre de la journée. Elle ne répondit pas à son salut et il dut attraper la télécommande et interrompre la retransmission pour qu'elle consente à prendre conscience de sa présence.

— Pourquoi restes-tu enfermée tout le temps ? La journée a été belle, tu aurais pu sortir.

— Tu fais espionner moi, maintenant ?

— Mais non, c'est un village ici, tout se sait, les commerçants ne t'ont pas vue traverser la place, c'est tout.

— C'est un village, ça j'avais compris. *Boring to death*, vu, pigé ? Dire que je t'ai marié pour échapper à ça. *Shit, what a fuck !* Y a rien à manger. Si tu as faim, on va au restaurant, et pas ici, à Saulieu.

— J'ai dit qu'on pouvait me joindre à la maison en cas de besoin.

Elle se redressa et il ne put qu'admirer une fois encore sa beauté sculpturale ; c'était une déesse nordique qu'il avait en face de lui. Elle laissa glisser sa chemise de nuit à ses pieds, exprès, pour le provoquer, somptueusement désirable dans sa nudité. Il savait qu'elle le repousserait s'il faisait mine de la prendre dans ses bras. Avec une lenteur calculée, elle se dirigea vers la salle de bains en ajoutant :

— Tes cailloux vont pas s'envoler. On a jamais besoin de toi le soir ; *a pity*, j'aimerais moi, je pourrais regarder des films toute la nuit. Tu as ton machine sur le téléphone, alors on peut sortir.

Le répondeur téléphonique, c'était vrai, il pouvait laisser ses coordonnées. Il se résigna, ce n'était pas la peine d'essayer de raisonner Kirsten, il le savait. Après être restée enfermée toute une journée, même volontairement, la jeune femme devait avoir besoin de sortir, de voir du monde, des lumières, de la vie. Il pouvait le comprendre. Il retint une table dans un restaurant de Saulieu où ils allaient régulièrement puis laissa son numéro sur le répondeur. En cas d'incident, on saurait où le joindre. Mais quel incident ? Kirsten avait raison, il ne pouvait rien arriver dans une carrière la nuit, d'autant que le chantier était gardé. Il alla se verser un whisky en attendant sa femme.

*

Le rayon lumineux avait éclairé un instant la caverne où subsistait le corps subtil des Niurath endormis. L'énergie animée qui composait leur être ultime réagit d'elle-même et absorba les photons, aspirant avidement la lumière. Puis la conscience leur revint et, avec elle, la notion de l'écoulement infini du temps. L'un d'eux lança l'antique appel vers le dieu Shamphalaï, un appel auquel les vibrations du cube de quartz rose qui renfermait le corps matériel du dieu avaient toujours répondu. Aucun signal ne fit frémir l'éther et ils comprirent que Celui dont on ne doit pas prononcer le nom les

avait abandonnés. Ou, pire, qu'il n'était plus.

Un autre Niurath matérialisa son ancienne forme et avança un pseudopode vers l'ouverture de la caverne. Entourant la griffe rétractile, des milliers de terminaisons nerveuses transmettaient des images à l'œil scillé qui constituait le véritable cerveau de l'être démoniaque. Ce qu'il découvrit lui était totalement inconnu : ce n'était pas son monde – celui où sa race avait vécu – qu'il apercevait hors de la caverne. Cette vision parvint en même temps aux autres Niurath, car tous étaient interconnectés par des liaisons énergétiques. Émotions et sentiments leur étaient inconnus, ils enregistrèrent le fait, ce fut tout ; désormais ce monde était le leur, celui sur lequel ils avaient mission de faire régner la gloire du grand Shamphalaï, le dieu vivant. Pourtant l'absence de réponse à leur appel mental ne tarda pas à les perturber et, avec une stupeur incrédule, ils sentirent leurs esprits s'affoler.

Le Niurath explora les environs jusqu'à ce qu'il eût repéré deux créatures vivantes. Il reprit sa forme subtile et vint se matérialiser auprès d'elles. Les hommes hurlèrent leur épouvante en apercevant le monstre et tentèrent de fuir, en vain ; en quelques secondes, il but leur sang et absorba leur essence vitale. Le Niurath sentit ses forces croître. Allons, leur règne allait pouvoir reprendre, ils ne manqueraient ni de lumière ni de nourriture. Certes, les créatures découvertes étaient plus chétives que le bétail d'autrefois, mais il suffirait d'en dévorer davantage. Il transmit la bonne nouvelle à ses frères, peut-être pourraient-ils survivre après tout s'ils parvenaient à surmonter leur affolement, leur terreur. Tous ensemble, alors, ils louèrent le grand Shamphalaï et psalmodièrent des incantations à sa gloire.

*

Julien Ronet s'était garé sur le parking situé en face du célèbre restaurant Loiseau, bien au-dessus de ses moyens. Il y avait emmené une fois Kirsten et avait prétexté ensuite la nécessité de retenir plusieurs jours à l'avance pour ne pas y retourner. Ils s'engagèrent dans l'étroite rue centrale et s'arrêtèrent près de la cathédrale, chez Pompon, un bistrot ainsi nommé en l'honneur de la gloire locale, le sculpteur François Pompon auteur d'un taureau grandeur nature qui ornait une des places de la ville. L'ingénieur l'avait toujours trouvé un peu lourd, mais n'aurait jamais osé l'avouer devant un Sédélocien. En revanche, il aimait assez le condor qui surmontait la tombe de l'artiste.

Kirsten commanda aussitôt du champagne, la seule chose qui la rendait encore gaie car elle n'avait jamais bu que du lait et du Coca-Cola dans son pays. Deux coupes suffisaient à la griser ; au début son mari cherchait à l'empêcher de boire, aujourd'hui il la poussait plutôt. Une fois un peu partie, Kirsten devenait plus agréable à vivre et, assez souvent, ne repoussait plus ses avances au lit.

— Pourquoi tu es inquiet ce soir ? *What's up* ?

— Rien. Une impression bizarre en quittant la carrière, voilà tout. Je deviens nerveux, je dois être fatigué.

— C'est moi qui t'agace ? Pas gentille femme, hein ?

— Tu pourrais rendre les choses plus faciles, c'est vrai. Mais laissons cela, sinon nous allons encore nous disputer. Pourquoi ne vas-tu pas faire de la planche à voile aux Settons ? Tu as une combinaison isothermique et dans ton pays on ne craint pas le froid, ton père me l'a assez répété.

Elle éclata d'un rire haut perché, déjà grisée par le premier kir royal.

— Daddy a la peau aussi dure que phoque. Moi pas. Et puis la planche toute seule, c'est pas *funny*. *Shit* ! Faut être une bande, *pals*. Demande un autre kir, j'ai soif.

— Dans cinq semaines le chantier sera terminé, nous passerons l'hiver à Paris, je te le promets.

— Tu as déjà dit ça *twice*, deux fois.

— C'est vrai, je n'ai pas pu refuser, mais maintenant je peux, j'ai pris du poids dans la société. Je te le promets vraiment.

Il lui prit la main sur la table et elle ne la retira pas. Allons, la soirée s'annonçait moins mauvaise qu'il ne l'avait craint. Le tout était maintenant de doser l'alcool qu'elle allait absorber. Un peu pompette elle pourrait être agréable et accepter de faire l'amour au retour ; ivre, elle risquait de se donner en spectacle et, une fois au lit, s'endormirait comme une masse. Il parvint à maintenir le dosage voulu et la nuit se termina aussi bien qu'il pouvait le souhaiter.

Ce fut seulement le lendemain matin que son pressentiment se réalisa. Dès 6 h 30 la sonnerie du téléphone le réveilla, il débrancha le répondeur ; Ahmed l'appelait. Passé de bonne heure à la carrière, il l'avait trouvée déserte. Ronet lui promit de le rejoindre aussitôt ; il était furieux et inquiet. À quelles déprédations ne s'était-on pas livré ? Il pensait à l'affaire de Golfech, sur les bords de la Garonne, où des « antinucléaires » avaient fait sauter plusieurs bulldozers. Mais pourquoi s'en prendre à une malheureuse carrière de granit ? Il laissa un mot pour Kirsten, toujours endormie, et se prépara à la hâte.

Le sérieux de la situation lui apparut dès son arrivée sur place, deux voitures de police étaient garées près de celle du chef de chantier. Ainsi Ahmed avait fait appel aux flics, c'est donc qu'il s'était passé quelque chose de grave. Si les travaux étaient interrompus, Kirsten le quitterait plutôt que d'accepter de prolonger son séjour dans le Morvan, d'autant que la mauvaise saison approchait. Il supportait de plus en plus difficilement l'humeur de la jeune femme, mais l'idée de la perdre – de perdre son corps en fait – lui était intolérable.

Le contremaître se précipita vers l'ingénieur dès qu'il l'aperçut.

— Patron, c'est horrible, Vergés et Coriendron sont morts. Ils ont été réduits à l'état de bouillie. Les flics disent qu'ils n'ont jamais vu ça.

Ronet serra la main du capitaine Le Goeff qu'il avait déjà eu l'occasion de rencontrer. L'officier lui fit signe de le suivre sans dire un mot. Ils s'avancèrent un peu dans la carrière jusqu'à une bêche étendue sur le sol. Un gendarme la souleva, l'ingénieur eut un haut-le-cœur d'horreur et de dégoût. Les corps n'étaient plus que deux masses informes comme les restes de fruits pressés.

— Qu'est-ce qui a bien pu faire ça ? Il n'y a pourtant pas d'ours par ici.

— Aucune idée, M. Ronet. On dirait qu'ils ont été broyés, mais le plus surprenant est l'absence de sang tant autour d'eux que sur leurs vêtements. Tout est propre au point que je pense qu'ils n'ont pas été tués ici ; on a probablement apporté les corps après leur mort.

— Des meurtres ? C'est invraisemblable, qui serait allé assassiner ces deux pauvres bougres ? Et puis tués ailleurs... Vergés était le gardien de nuit, il n'a certainement pas quitté le chantier, c'était un type sérieux.

— Coriendron était resté pour lui tenir compagnie, précisa Ahmed. Ils jouaient aux cartes ensemble presque tous les soirs ; j'étais au courant.

— Admettons qu'ils n'aient pas quitté la carrière, mais elle est vaste, ils ont pu être tués un peu plus loin. Je vais demander à mes hommes de tout parcourir.

— D'accord, nous allons vous aider. Avez-vous prévenu le médecin légiste, j'avoue que j'ai hâte de connaître son rapport. J'ai vu un ouvrier écrasé par un rocher une fois, une imprudence de sa part, son corps ne ressemblait pas à ceux-ci. Le malheureux avait éclaté et, vous avez raison, il y avait du sang partout. Là, c'est encore plus horrible, on dirait qu'ils sont devenus mous comme si tous leurs os avaient été brisés à l'intérieur.

— Je n’ai jamais vu chose pareille.

— C’est forcément un animal, aucun homme n’aurait pu faire cela. La bête aura peut-être traîné les corps ensuite...

— Non, il n’y a pas d’autres traces que les leurs, c’est la première chose que j’ai vérifiée.

— Alors, c’est incompréhensible.

L’ingénieur s’enferma dans un mutisme songeur. C’était ahurissant, horrible et ahurissant. Et pourquoi ce pressentiment, la veille ? Cela ne lui ressemblait pas. Kirsten, elle, sentait – ou prétendait sentir – les choses ; lui, jamais. Il leva machinalement les yeux vers l’ouverture qui s’ouvrait aux deux tiers de la hauteur de la falaise.

— Allons par là, dit-il à Ahmed.

Ils s’approchèrent de la muraille granitique. Aucune trace de sang ne venait établir un lien entre ce lieu et les cadavres trouvés à trente mètres de là. Impossible aussi qu’ils aient été jetés de là-haut, ils seraient tombés au pied du rocher.

— Tu penses qu’il y a une bête là-haut, patron ?

— C’est possible, en supposant l’existence d’une autre entrée au sommet. Pourquoi n’y aurait-il pas quelque lynx, un loup peut-être...

— Il n’y a plus de loup dans la région depuis longtemps et un lynx déchire, il n’écrase pas.

— C’est vrai, Ahmed, mais cette caverne m’intrigue. Je vais demander à Le Goeff de la faire visiter.

L’arrivée du légiste les fit revenir. Un homme rougeaud, au physique de maquignon, se tenait penché sur les corps. Il était blanc quand il se releva.

— Jamais vu ça, murmura-t-il autant pour lui que pour les hommes qui l’entouraient. Jamais vu ça.

Une idée parut lui venir car il ouvrit sa trousse et en tira une seringue vide. Il revint aux cadavres et enfonça l’aiguille dans l’artère jugulaire du premier. Aucun sang ne vint. Il tenta la même opération avec l’autre et obtint le même résultat. Il se releva, stupéfait, et montra la seringue aux gendarmes qui l’entouraient.

— Ces hommes ont été vidés de leur sang d’abord, puis broyés. Je n’ai aucune idée de la créature ou de la machine qui a pu réaliser une chose aussi horrible. Je ne suis même pas sûr que l’une ou l’autre puisse exister. Si un confrère prétendait avoir vu cela je ne le croirais pas. Vous saisissez ?

— Je vous comprends, docteur. Pensez-vous que l’autopsie pourra nous donner une idée plus claire de ce qui a bien pu les tuer ?

— Dans leur état ! Ne vous attendez à rien de plus, capitaine. Je demanderai l’avis d’un confrère pour plus de sûreté, mais les faits sont là. Ces deux bonshommes n’ont plus une goutte de sang et ont été réduits à l’état de pulpe. Comprenne qui pourra. On voit ça dans les films d’horreur, un vampire doué d’une force herculéenne ; si vous avez ça dans la région, mon vieux, cela explique tout. Sinon, rien – je dis bien rien – ne peut avoir mis ces hommes dans cet état. Allez, embarquez-les-moi.

Le médecin reparti, Le Goeff réunit ses hommes. La visite de la carrière n’avait rien donné. Aucune trace de lutte, pas de sang. Le sol mouillé avait gardé la trace des pas des deux ouvriers ; elle partait du camion où couchait Vergés et s’arrêtait là où on les avait trouvés. Le capitaine adressa un signe d’impuissance à Ronet. Il ne pouvait rien faire d’autre que rendre compte au juge d’instruction qui, bien que prévenu, n’avait pas cru bon de se déranger. Mme Tournet-Lonclud déciderait si elle lui laissait l’affaire ou la passait aux services de police judiciaire.

— J’aimerais qu’on examine cette caverne, capitaine.

Ronet désigna l'ouverture du doigt.

— Ils n'ont pu être jetés de là-haut.

— Je sais, mais... puisque nous nageons dans l'irrationnel, autant vérifier tout, même ce qui paraît impossible.

— Soit, mais comment grimper là-haut ? Mes hommes ne sont pas équipés pour l'escalade et je ne tiens pas à exposer leur vie inutilement. Je vais vous en renvoyer deux avec le matériel adéquat.

— D'accord, nous les attendons.

Une très jeune fille, vêtue de haillons d'or et couronnée du pampre de la vigne, gambadait à travers une prairie constellée de coquelicots rouges et bleus. Un grand chat noir poussif la suivait péniblement. La fille n'avait guère plus de quinze ans ; petite, menue, sa jeune poitrine pointait déjà sous les restes de sa tunique en lambeaux. Ses cheveux châtain clair roulaient sur ses épaules en boucles folles qui ne devaient jamais avoir connu l'offense du peigne. Elle chantait à tue-tête tandis que son familier bougonnait derrière elle, lassé de ses errances perpétuelles.

Un paysan binait un champ un peu plus loin, l'adolescente l'aperçut, courut jusqu'à lui et l'interpella :

— Bonjour, étranger, connais-tu Aï-d'Jaman, la Cité fabuleuse ? Trois fois ses murailles d'onyx cernent la ville et la capricieuse Myrna l'entoure amoureusement de ses méandres. Les tourelles de ses châteaux s'élancent avec orgueil vers le ciel, et la blancheur de ses temples fait pâlir l'aube elle-même. Dis-moi, ô étranger, connais-tu Aï-d'Jaman ?

Le paysan considéra ahuri la fille et son chat, puis eut un geste d'ignorance.

— Comment j'pourrais savoir ça, moi ? Suis le chemin qui part de mon champ, petite, il te conduira à la Rhya. Néag n'est pas loin, tu trouveras peut-être quelqu'un pour te renseigner. Moi, j'ai jamais quitté l'coin.

— Viens, Aurore, intervint le chat, tu sais bien qu'il est inutile d'interroger les hommes des Basses Terres, ils ne les quittent jamais et ne peuvent connaître ta ville.

— Ah ! tu as un Maître-chat avec toi, fit l'homme, impressionné. J'en avais point vu, ils vivent surtout dans la région de Samarcande, à c'qu'on dit.

— Les Maîtres-chats sensés demeurent en effet là-bas, mon brave, sauf moi qui suit cette gamine sans cervelle à travers toutes les contrées du Monde des Rêves.

L'animal dut faire un bond de côté pour éviter une motte de terre que lui avait lancée Aurore.

— Ankh-Moloch, vilaine bête ! Je ne suis pas une gamine sans cervelle, j'oublie après quelques jours, voilà tout ; ce n'est pas ma faute. Allez viens, allons à Néag. Tu vas certainement me dire que nous nous y sommes rendus déjà dix fois, mais je n'ai plus aucun souvenir de cette ville.

Elle partit en courant droit devant elle et ne s'arrêta qu'au bord de la Rhya. Le fleuve charriait paresseusement une eau rougeâtre et boueuse. Ses berges, fleuries d'iris d'eau et de grosses touffes de marguerites, étaient mouchetées de libellules et papillons. Monarques, morphos et uranies voletaient en tous sens. Aurore s'arrêta un moment pour profiter du spectacle et attendre que le Maître-chat ait pu la rejoindre. Elle tenta d'attraper au vol un ornithoptère de Brooke, courut à sa poursuite, trébucha sur une racine de thuya et s'étala sous l'œil goguenard d'Ankh-Moloch.

Vexée, elle lui demanda le chemin à suivre d'un signe de tête et prit le sentier qui longeait la berge vers la gauche comme il le lui indiquait. Ils marchèrent un long moment sans échanger une parole, puis les toits de la ville, du village plutôt, apparurent au loin. Le ciel, immuablement jaune dans la journée, commença comme chaque soir à se charger de lueurs violettes ; la nuit allait bientôt étendre sa noirceur.

— Je sais que je t'ai déjà posé la question cent fois, Chat, mais pourquoi tout devient-il noir le soir ?

— Pas cent fois, mille. Nous n'avons ni soleil ni lune ici, et les Mages qui ont façonné notre monde

ont tenu à respecter une alternance de jours et de nuits comme chez eux. Le ciel est lumineux pendant la journée, noir ensuite, et des lueurs mauves annoncent chaque changement.

— Chat, tu m’ennuies, je n’ai jamais rencontré un animal aussi pédant. Connais-tu une auberge à Néag ?

— Lors de notre dernier séjour ici, nous nous étions arrêtés à la Licorne d’Or. Elle est située près de l’embarcadère de la Rhya. L’endroit m’avait paru convenable, en tout cas on y traitait les Maîtres-chats avec civilité.

— C’est tout ce qui t’intéresse, je m’en doute. Bon, allons-y, le ciel devient de plus en plus sombre, il faut nous hâter. Je vais te porter.

— Mais non, c’est dans les Hautes Terres que la nuit recèle des dangers terribles, pas ici. Aucun prédateur nocturne ne franchit la limite.

Aurore haussa les épaules, agacée d’avoir encore oublié, et força néanmoins l’allure. Elle n’aimait pas le noir. Deux flambeaux, qui indiquaient l’entrée du village, leur servirent de repères. Dans Néag, l’éclairage inexistant, une torche à chaque coin de rue, rendait la progression difficile ; on risquait à chaque instant de glisser sur des immondices ou de se tordre la cheville dans un nid de poule. Ils avancèrent prudemment et furent bientôt arrivés à l’auberge, une petite maison basse dont l’entrée était en partie cachée par un monceau d’épluchures de légumes. Seule l’enseigne dorée, représentant une licorne, distinguait cette maison des autres qui paraissaient toutes sales et misérables. Aurore poussa la porte entrouverte, on menait grand tapage à l’intérieur, un banquet réunissant elfes et lutins se tenait dans la grand-salle. L’aubergiste, une femme sans âge d’aspect androgyne, leur indiqua une place dans un coin. Les murs, jadis blanchis à la chaux, étaient noircis par la fumée des lumignons de suif posés sur chaque table ; andouilles, jambons et colliers d’aulx pendaient aux poutres apparentes. Seule décoration, le trophée d’une licorne serti dans un coussin de soie rouge grenat occupait la place d’honneur au milieu du mur central. Personne ne leur prêta attention ; les lutins sont indifférents aux humains mais, d’un naturel sociable, ils acceptent facilement leur présence. Quant aux elfes, leur timidité et leur petite taille ne leur permettent pas de s’opposer à la venue d’étrangers.

Aurore commanda de la soupe au lard et deux portions de poulet à la broche, puis elle s’installa confortablement sur un tabouret, le dos appuyé contre le mur. Ankh-Moloch avait grimpé sur la table pour mieux voir. Il aimait les banquets de lutins, on y racontait des histoires extraordinaires, souvent exagérées, bien sûr, mais passionnantes, on y chantait et dansait. Surtout, il s’en dégageait une impression de gaieté bon enfant, qu’on aurait été bien en peine de découvrir ailleurs dans les Basses Terres. De nombreuses tables avaient été mises bout à bout pour former un carré ; les convives étaient installés autour et le conteur au centre. Un ami lui portait des morceaux de lard ou un verre de vin chaud de temps à autre pour lui redonner des forces. Pour l’instant, la place était occupée par Fard, le patron de L’Homme d’Étain, une auberge située près du portail d’onyx qui marque l’entrée du Monde des Rêves. Ankh-Moloch et Aurore avaient souvent logé chez lui, mais seul l’animal s’en souvenait. Fard portait le costume de fête des lutins, chemise à carreaux, pantalon de cuir retenu par de larges bretelles, grosses chaussures et bonnet pointu. Il termina une histoire, parfaitement invraisemblable, sur une sirène qui, devenue l’épouse d’un Maître-chat, aurait donné naissance à la lignée des poissons-chats ! Ankh-Moloch trouva la chute ridicule, mais Aurore rit aux larmes et l’assemblée éclata en applaudissements nourris.

— Une autre ! Une autre ! hurlaient tous les convives en frappant la table du fond de leur gobelet d’étain.

— Quelle histoire voulez-vous ?

— Celle de l’oiseau roc, lança quelqu’un.

— Les frelons lactifères, dit un autre.

— La Princesse Pourpre !

— La nymphe Mylène !

Cette dernière suggestion parut plaire au plus grand nombre car une bonne partie de la salle se mit à scander « My-lène, My-lène ! » en tapant les gobelets sur la table. Ankh-Moloch les trouva bien bruyants, mais tout se calmerait dès que le conteur aurait repris. Fard réclama d'ailleurs le silence, avala deux morceaux de lard, but un verre de vin d'un trait, puis commença :

— Voici la véridique histoire de la nymphe Mylène, l'une des plus redoutables créatures qui hantent notre monde.

Un murmure de satisfaction et d'effroi parcourut l'assemblée. Elfes et lutins adoraient se faire peur à peu de frais en évoquant les êtres monstrueux qui hantaient les Hautes Terres. Les tortures sadiques que Shéraz, la Princesse Pourpre, infligeait à ses prisonniers, ou les sinistres machinations de la nymphe Mylène étaient généralement les récits les plus appréciés. Les histoires de chasse à la licorne ou au dragon avaient également leurs partisans, car ces animaux ne franchissaient pas la limite des Basses Terres.

— Mes amis, vous le savez, le Monde des Rêves n'est habité que depuis quelques siècles à peine. Des Mages de l'univers de la Réalité ont découvert son existence et ont profité de sa plasticité pour le modeler à leur fantaisie. Au tout début, croit-on, on n'y rencontrait que des Maîtres-chats et quelques rongeurs destinés à leur servir de nourriture. Puis trois couples humains apparurent il y a environ trois cent cinquante années terrestres : Tsian-Cheng et Shéraz, Télan et Sépher, K'Hélen et Virziha. Un jour, ils se séparèrent et fondèrent chacun leur propre royaume. Tsian-Cheng régna sur Samarcande et l'île de Nyl-Pann, le prince Télan sur la fertile vallée de l'Aï-Dpur et Haut K'Hélen sur le peuple souterrain des Krebs. Les femmes eurent moins de chance ; Sépher, devenue folle, fut tuée il y a quelques années sur l'ordre de Télan, son ancien mari. La gracieuse et gentille Virziha fut, dit-on, aimée par un mage puissant du Monde de l'Éveil et a disparu depuis ; seule resta Shéraz qui régna sans pitié sur le Donjon aux sept tortures où elle trouve un plaisir pervers à supplicier des prisonniers. Notre contrée se scinda alors en deux, toute la douceur et le charme de l'enfance réunis dans les Basses Terres, toute l'horreur des cauchemars des adultes dans les Hautes. Pourtant, c'est tout près de mon auberge qu'est apparue il y a quelques dizaines d'années une des créatures les plus cruelles qu'ait engendré notre univers. Tout près d'ici !

Un murmure d'horreur parcourut l'assistance et Fard en profita pour se restaurer.

— Oui, mes amis, Mylène est apparue dans les Basses Terres, ce qui est une violation flagrante de toutes nos lois. Aucun être habité par le Mal ne doit vivre parmi nous, cela fait partie des données de notre création. Néanmoins, un jour, on aperçut une jeune fille cueillant quelques fleurs dans une prairie voisine de mon auberge. Elle me dit être une nymphe des bois. Vous connaissez les nymphes, on en rencontre parfois, ce sont des divinités mineures. Elles ressemblent aux femmes humaines, mais sont indifférentes aux hommes, et se refusent à tout commerce charnel avec eux ; enfin, avouons-le, elles sont souvent perfides et d'un caractère difficile. Mylène était différente, douce, bien intentionnée, elle nous a charmés par sa gentillesse ; nous aurions dû nous méfier, cette nymphe était trop belle et trop serviable ; même notre peuple et celui des elfes la trouvaient surnaturellement belle, pourtant nous n'apprécions guère le type humain. Ce qui frappait surtout, c'étaient ses cheveux au blond si pâle qui virevoltaient autour d'elle comme autant de flammèches d'or blanc. Bien des hommes des Hautes Terres franchirent la frontière pour venir admirer sa beauté et lui promirent des trésors, parfois même un royaume, si elle acceptait de partager leur vie. Mylène refusait tout et se riait d'eux ; l'or et les bijoux lui étaient indifférents, elle n'en portait jamais, et la royauté lui importait

peu. Quant à partager la couche d'un homme, elle déclarait que cela lui était impossible comme à toutes les autres nymphes.

Cette attitude nous paraissait bienséante, normale ; Mylène était là, tout près de nous, nous l'aimions tous. Un jour...

La voix de Fard se brisa sous le coup d'une émotion feinte et il essuya une larme invisible. Son assistant ne s'y trompa point et lui apporta un verre.

— Un jour, un garçon du Monde de la Réalité, Didier, franchit physiquement le portail d'onyx. Je dis bien physiquement, ce n'était pas un de ces Rêveurs que nous rencontrons chaque jour et qui n'ont aucune consistance matérielle ; non, Didier était réellement là, un magicien puissant lui avait permis ce passage impossible. Bientôt, dans la clairière à côté, il rencontra Mylène. Avec sa gentillesse coutumière, elle s'offrit à lui servir de guide. Quoi de plus normal ? Pourtant, lorsqu'il s'éprit d'elle, elle ne le découragea pas, ce qui nous surprit tous, puis elle l'entraîna dans les Hautes Terres jusqu'à Samarcande. Nous ne comprenions plus, mais nous continuions à lui faire confiance. Mylène devait avoir une raison. Sa raison (il haussa la voix pour tonner) c'était de voler l'Akon-Rha, un talisman appartenant au seigneur Tsian-Cheng, afin de gagner par magie la vallée de l'Aï-Dpur. Pis, une fois là, elle cessa complètement de prétendre être une nymphe et se dit femme. Elle devint alors la favorite du Prince Télán, prenant ainsi la place de la belle Thyrsée. Ivre de rage, cette dernière excita la jalousie du jeune Didier, toujours amoureux de Mylène, et le poussa au crime. Il tenta de résister mais, rendu fou de douleur, il finit par tuer la nymphe d'un coup de poignard en plein cœur. Le malheureux fut ensuite précipité à travers le Néant vers le Pays Mauve où il disparut à jamais.

Il marqua une nouvelle pause.

— Alors que le prince Télán gardait pieusement le corps de sa bien-aimée dans un cercueil de cristal, Mylène réapparaissait bientôt, indemne, dans un bois des Hautes Terres près de la lande de Gnita. De nouveau, elle affirmait être une simple nymphe comme si rien ne s'était passé, comme si son cadavre n'était pas toujours présent dans l'Aï-Dpur ! On se mit bientôt à avoir peur d'elle, même le puissant Tsian-Cheng la craignit. Avec raison ; oh combien avec raison ! Car, plus tard, elle s'attacha aux pas du chevalier Sigurd, feignit longtemps d'être son amie, cajola sa femme, tout cela afin de mieux guider la main de ses assassins ! Nous avons alors compris l'horrible réalité : Mylène n'était ni nymphe ni femme, mais un démon issu du plus profond des enfers. Un démon qui a déjà vécu parmi nous et peut y revenir un jour.

Des cris d'effroi non feints fusèrent de toutes parts, puis les applaudissements éclatèrent de partout.

— Avons-nous rencontré cette Mylène, Chat ?

— Oui, avec ce chevalier que Fard vient d'évoquer, je crois ; ni l'un ni l'autre n'avait entendu parler de ta ville. Je connais un peu l'histoire de cette « nymphe » ; pour une fois, Fard n'a pas exagéré, je crois même que la vérité est pire que ce qu'en a révélé le lutin. J'ignore s'il s'agit vraiment d'un démon comme on le croit généralement, mais Mylène est une créature mauvaise et douée de grands pouvoirs ; mieux vaut l'éviter. Cela dit, il se fait tard. Si tu veux interroger elfes et lutins, c'est maintenant qu'il faut le faire, dans quelques minutes un autre conteur succédera à Fard. Rejoins-moi dans la chambre, je vais dormir un peu.

Aurore passa de groupe en groupe sans succès. Elle était découragée et s'apprêtait à rejoindre Ankh-Moloch quand un très vieil elfe éveilla son intérêt. Un Rêveur lui avait parlé jadis d'une ville ceinturée de trois murailles d'onyx. Elle était très loin, au-delà du Pays Mauve au nord des Hautes Terres, et réputée inaccessible sinon par magie.

La jeune fille gagna sa chambre en courant, toute excitée par ce qu'elle venait d'apprendre. Ankh-Moloch dormait déjà, roulé en boule au milieu du lit. Elle le saisit et le lança en l'air à la grande

fureur de l'animal réveillé en sursaut.

— J'ai trouvé, Chat ! Un elfe m'a appris qu'une cité telle qu'Aï-D'Jaman existait au-delà du Pays Mauve. Nous nous mettrons en route demain.

— Et comment comptes-tu t'y rendre, sotté ? Le Pays Mauve est séparé de notre continent par un océan de Néant qui est infranchissable, et seule la magie permet de l'atteindre. Or, tu sais bien qu'il n'existe nul sorcier dans notre monde ; Didier, Sandra, Mylène, qui sont supposés avoir gagné cette région, étaient envoyés par un puissant Mage de l'univers de la Réalité. Comment ferons-nous ?

— Il doit bien y avoir un moyen, une formule, un talisman... Fard en a évoqué un tout à l'heure.

— L'Akon-Rha, oui, peut-être as-tu raison, mais depuis que la nymphe Mylène l'a volé à Tsian-Cheng je ne sais ce qu'il est devenu.

— Il faut reprendre la piste au départ et aller voir Tsian-Cheng, il doit savoir.

— Et retourner dans les Hautes Terres, es-tu complètement folle ? La dernière fois que nous y sommes allés, j'ai failli être tué !

— Et moi je l'ai été, tu me le répètes assez souvent. Ça tu t'en moques, seule ta grassouillette petite personne compte à tes yeux !

— Évidemment, toi, tu ne peux mourir ! Tes blessures se referment presque instantanément, ton sang se régénère, ton souffle vital réapparaît et ton cœur se remet à battre. Soit, tu souffres peut-être, mais tu ne risques rien. Un Maître-chat n'a qu'une vie contrairement à ce que prétendent stupidement les Rêveurs. Le seigneur Tsian-Cheng habite l'île du Nyl-Pann, en face de Samarcande, il faut bien trois jours de navigation sur la Rhya pour y parvenir. Nous serons massacrés par les prédateurs nocturnes, ou bien tu te retrouveras une nouvelle fois vendue sur un marché d'esclaves. Je te rappelle que tu as déjà dû te suicider deux fois pour échapper à tes futurs maîtres.

— Oui, parce que je suis jeune et belle. En revanche, on ne vend pas les chats, ils n'ont aucune valeur marchande, ce sont seulement de gros bavards paresseux. Je partirai demain pour Samarcande, avec ou sans toi.

*

Aux premières lueurs du jour, Aurore et son familier gagnèrent l'embarcadère. La jeune fille choisit une barque en bon état et y jeta les quelques provisions que lui avait remises la patronne. Selon la coutume, les embarcations n'appartenaient à personne et pouvaient être utilisées par tous. Elle détacha la barque et le courant l'entraîna sans qu'il soit nécessaire de la pousser. Elle avait choisi un modèle à godille car elle ramait fort mal. Les dernières maisons basses de Néag disparurent bientôt, les berges de la Rhya étaient couvertes de fleurs multicolores, comme tout au long du fleuve dans les Basses Terres. Pour l'instant aucun danger ne menaçait les voyageurs, aussi Ankh-Moloch dormait-il à l'avant de la barque. Aurore, toujours insouciant, délaissait souvent son aviron-gouvernail pour essayer d'attraper les libellules qui volaient parallèlement à l'embarcation. Aussi celle-ci partit à la dérive vers le milieu de la Rhya. Le courant plus rapide et des remous réveillèrent en sursaut le Maître-chat qui se précipita sur la godille pour ramener la barque vers la rive. Mécontent, il gronda :

— Si nous nous noyons dès le départ, tu n'es pas prête de découvrir le Pays Mauve, gamine stupide. Aurore haussa les épaules et se remit à godiller sans daigner répondre.

Les fleurs se raréfiaient sur les berges et bientôt les premières collines apparurent. La terre, jusque-là ocre jaune, devint franchement rouge, ginkgos et sycomores firent place aux thuyas inclinés sur l'eau. À la mi-journée les montagnes pointèrent à l'horizon, la gorge encaissée qui marquait traditionnellement la limite des Basses et des Hautes Terres n'était pas loin. Il allait falloir surveiller

le ciel à la recherche d'un essaim de frelons lactifères ou d'un oiseau roc. Le Maître-chat feignait encore de dormir, mais gardait un œil ouvert. Aurore arrêta la barque avant de s'engager dans le défilé, mieux valait se restaurer en terrain sûr, ensuite tout être immobile risquait de devenir une proie. Ils partagèrent un peu de fromage, une tranche de lard fumé et burent l'eau de la Rhya sans échanger un mot, fatigués. Cependant les dangers qu'ils allaient devoir affronter ne faisaient rien perdre de son insouciance à la jeune fille qui se remit bientôt à chanter haut et faux. Ankh-Moloch donna le signal du départ : il n'était pas d'un naturel courageux, mais pensait que plus vite ils arriveraient à Samarcande où vivaient de nombreux Maîtres-chats, plus vite il se sentirait à nouveau en sécurité.

L'après-midi se déroula monotone. Le pays était devenu désertique et le fleuve coulait entre des blocs rocheux ; seuls quelques thuyas poussaient encore çà et là. Rien ne vivait en ces lieux. Un peu plus loin, Ankh-Moloch attira l'attention de la jeune fille sur la rive ; elle aperçut les cadavres d'un homme et d'une femme, le corps encore rivé à des pals fichés sur un promontoire rocheux.

— Ces malheureux ont dû tenter de fuir et les marchands d'esclaves auront voulu faire un exemple. Leur mort doit remonter à ce matin seulement, sans quoi les bêtes de la nuit les auraient déjà dévorés.

— Ne risquons-nous pas de rencontrer ces marchands ?

— Non, leur trirème va beaucoup plus vite que notre barque. Ils sont loin.

Aurore reprit sa godille et leur progression se poursuivit. Ils traversaient maintenant une gorge moins profonde, le relief allait en s'atténuant et l'argile rouge prenait le plus souvent la place des blocs rocheux qui bordaient auparavant la Rhya. Ils aperçurent au loin un griffon ailé qui volait lourdement d'une rive à l'autre ; ce fut la seule manifestation de vie qu'ils rencontrèrent de toute l'après-midi.

— La nuit va tomber, il faut trouver un abri.

Ankh-Moloch venait d'apercevoir les premières lueurs violettes apparaître dans le ciel au-dessus des montagnes. Il leur restait un quart d'heure de jour à peine.

— La rive est encore abrupte, on ne peut s'arrêter ici, Chat. Cette barque est silencieuse, et nul ne nous verra. Je vais naviguer au plus près du bord, nous pourrons gagner rapidement la terre ferme si un danger se présente. J'ai peur de l'obscurité, mais tant pis.

Le voyage se poursuivit sous un ciel de plus en plus mauve, puis noir. La nuit des Hautes Terres commençait. La première manifestation inquiétante leur parvint sous forme de cris aigus. Ces hurlements ne paraissaient pas être ceux d'animaux sauvages en quête de proie, mais plutôt de créatures qui se seraient livrées à d'étranges répons. Jamais deux cris ne se chevauchaient, chacun était appelé par le précédent ou y succédait selon une succession arythmique déconcertante. Un sentiment de malaise, d'abord, puis d'angoisse gagna Ankh-Moloch ; ces glapissements aigus faisaient vibrer douloureusement ses nerfs. Il scruta la visage d'Aurore, elle était parfaitement à son aise et un léger sourire de joie enfantine errait sur ses lèvres. Le Maître-chat reporta son attention sur le fleuve, il était le seul à y voir la nuit et devait rester attentif.

Peu à peu les hurlements décrivirent en intensité puis cessèrent d'être perceptibles. Un silence lourd leur succéda, empli de bruits non perçus mais ressentis, plein d'une agitation invisible quoique présente. Tout au long des rives, Ankh-Moloch distinguait des qualités différentes d'obscurité dont certaines devaient servir d'écran à quelque monstre altéré de sang. Il se fit plus petit encore au fond de l'embarcation. Plus loin le fleuve parut chargé de lucioles lumineuses qui flottaient sur l'eau ou s'agrippaient aux rochers de la rive.

— Il doit s'agir d'une végétation phosphorescente, murmura-t-il à l'adolescente. Peut-être cela

cache-t-il un piège, mieux vaut nous tenir sur nos gardes.

— Quelle idée, Chat ! Pourquoi ces petites lumières seraient-elles inquiétantes ? Moi, je les trouve jolies et, si ce sont des plantes, je voudrais bien pouvoir en cueillir quelques-unes pour décorer la barque.

Une variété de petits champignons lumineux donnait au cours de la Rhya cet aspect fantasmagorique. Certains grimpaient le long des troncs desséchés des thuyas morts et créaient ainsi des silhouettes grotesques et splendides. L'embarcation passa au travers sans encombre, mais le Maître-chat interdit à l'adolescente d'en ramasser ; il tenait avant tout à passer inaperçu.

Après avoir à nouveau traversé une région sombre et lourde d'un silence pesant, Ankh-Moloch distingua sur la rive droite un éboulis rocheux qui pourrait leur servir de refuge pour la nuit. Il s'apprêtait à dire à Aurore d'obliquer vers la berge quand un immense froissement d'air le fit sursauter. Quelque chose d'énorme planait au-dessus d'eux, il voulut crier un avertissement mais n'en eut pas le temps. De larges serres avaient saisi les deux passagers de la barque, et l'oiseau roc les entraîna de son vol puissant.

Deuxième conjuration

— Ma, ma, r-i, ri, i... Comment se prononce cette lettre avec une queue par en dessous ?

— C'est un i grec, mais tu dis i tout simplement. Exactement comme dans Mylène.

— Je n'ai jamais su comment s'écrivait mon nom, ni même qu'on pouvait l'écrire ; vous aimez vraiment compliquer dans ce pays. Bon, i y n : Marilyn, c'est ça ?

— Très bien, tu fais des progrès. Essaie ce mot.

— O-i, o-i...

— Non, pas o-i, le son est oua. Oiseau se dit ouazo.

La nymphe repoussa l'abécédaire et la coupure de presse que Rémy essayait de lui faire déchiffrer.

— Je n'y arriverai jamais.

Cela faisait maintenant deux semaines qu'elle vivait avec le journaliste et ses courageux efforts pour apprendre à lire n'étaient guère couronnés de succès. Pourtant Mylène avait compris que la clef de son indépendance passait par l'acquisition de cette technique. Elle avait rapidement assimilé l'utilisation des objets usuels, savait retrouver son chemin dans la rue et était même capable de prendre seule le métro. Certes la lecture des directions lui posait problème, mais elle avait mémorisé certains panneaux sans être encore capable de les déchiffrer. Son adaptation rapide avait été grandement facilitée par les récits des Rêveurs, toujours prêts à évoquer les merveilles de leur monde. Ainsi, bien des éléments de notre civilisation lui étaient déjà connus et son premier voyage en voiture ne l'avait pas trop surprise. En revanche, les multiples utilisations de l'image – photographie, télévision, dessins animés, cinématographe – l'avait laissée abasourdie.

— Voilà donc ce qu'est une photographie, s'exclama-t-elle devant une planche d'identité que Rémy avait réalisée d'elle. Un Rêveur voulait absolument que je lui donne une photo de moi ; il faisait mine de saisir mon reflet dans une glace. Je le croyais un peu fou.

Charvin l'emmena au cinéma et l'enthousiasme de Mylène ne connut plus de limite : elle, qui n'avait jamais connu l'enfance, découvrait cette distraction avec une joie enfantine. Après quelques séances, Rémy s'aperçut que les films d'amour l'ennuyaient, elle ne paraissait pas les comprendre, le comique lui échappait ou bien elle riait à contretemps, les policiers ne l'intéressaient guère, en revanche l'aventure, le western et le fantastique la fascinaient. Indiana Jones ou Conan furent bientôt ses héros favoris et elle apprit très vite à se rendre seule dans les salles obscures. Un jour, Rémy s'inquiéta :

— Comment paies-tu ta place ? Je t'ai donné deux cents francs le lendemain de notre rencontre, rien depuis.

— Je ne paie pas, on me laisse entrer, c'est tout. Dans le métro, j'utilise le ticket comme tu me l'as indiqué ; les machines ne se laissent pas manipuler aussi aisément que les humains. La nymphe Mylène avec une carte orange, je serais la risée de toutes les Hautes Terres si cela venait à se savoir ! Il est vrai que ni Tsian-Cheng ni Télan ni personne ne comprendrait, et puis ma photo sur la carte les stupéfierait.

Elle pouffa, Rémy en profita pour la prendre dans ses bras et l'embrassa. Elle rendit le baiser, sans passion. Elle avait accepté de se donner à Charvin dès le soir de leur rencontre et s'était révélée une amoureuse experte, mais froide. Elle ne devait ressentir ni jouissance, ni même plaisir.

— Tu as connu beaucoup d'hommes avant moi ?

— Un ou deux, le Prince Télan et aussi, très brièvement, un garçon venu de ton monde, Didier. En réalité, les nymphes ne font pas l'amour avec les hommes, cela leur est insupportable ; tu as de la chance, je ne suis pas tout à fait comme les autres. Partager ta couche ne me gêne pas, mais je ne puis être passionnée comme mon amie Gudrun par exemple.

— Tu ne sens rien, je m'en rends compte. Je t'apprendrai, ne t'inquiète pas.

Elle le regarda avec une certaine ironie et il n'insista pas. Mylène l'intimidait. En apparence, elle était plus dépendante de lui que n'importe qu'elle autre femme ayant déjà partagé sa vie, et pourtant il la sentait totalement libre, maîtresse de son destin. Chaque fois qu'ils se séparaient, il savait qu'il ne la reverrait peut-être jamais ; qu'elle découvre ce domaine de R., qui restait sa préoccupation principale, et elle s'en irait. Or, Rémy était maintenant profondément épris de la jeune femme et ne voulait pas la perdre. Il ne croyait pas réellement à ce Monde des Rêves dont elle prétendait venir ; affirmer qu'elle était une nymphe et non simplement une jolie fille lui paraissait être une fantaisie romantique. Bien sûr, elle ne savait pas lire et ignorait tout de la civilisation moderne, cela du moins était vrai. Peut-être Mylène avait-elle vécu dans quelque endroit reculé d'Europe centrale ? Il ne voulait pas chercher plus avant, conscient que moins il en savait sur elle plus il avait de chances de la garder.

— Existe-t-il des cours de magie opérative dans vos écoles ? Je veux parler d'opérations du deuxième ordre au moins.

Il resta un instant déconcerté, avant de s'exclamer :

— Grands dieux, non ! Magie, sorcellerie, alchimie font partie des superstitions du passé. Certains érudits les étudient du point de vue historique et en parlent dans leurs livres, c'est tout. En revanche, beaucoup de gens croient à l'astrologie qui est l'art de prédire l'avenir en inspectant la position des étoiles dans le ciel.

Elle rit.

— Cela semble absurde. Chez nous, la question ne se pose pas, il n'y a pas d'étoiles. Connais-tu un de ces érudits qui ont étudié la magie ?

— Oui, j'ai rencontré l'an passé le Pr Brenet-Duval qui enseigne l'histoire des civilisations dans je ne sais plus quel institut. Il est l'auteur d'une thèse sur les pratiques magiques au Moyen Âge et l'a publiée récemment dans une version considérablement augmentée. Il passe pour une autorité en la matière.

— J'aimerais le rencontrer. Peux-tu m'avoir un rendez-vous assez vite ?

— Toujours ton fameux lieu magique, le domaine de R., n'est-ce pas ?

Mylène posa sa main sur l'avant-bras de Rémy et lui sourit en le fixant au fond des yeux.

— S'il te plaît.

Il capitula aussitôt.

— D'accord, je dois encore avoir son téléphone quelque part, je vais essayer.

*

Par chance le professeur était libre et le rendez-vous fut fixé pour le soir même à dix-huit heures. Brenet-Duval habitait rue Soufflot et la jeune femme déclara qu'elle saurait y aller seule. Charvin insista pour l'accompagner, mais elle refusa net tout en lui promettant de regagner leur appartement aussitôt après son entrevue. Un peu inquiet, il prit le chemin de sa rédaction. Restée seule Mylène se demanda comment elle allait passer son temps, s'émerveillant de toutes les possibilités qui s'offraient

à elle. Dans son monde, après une baignade dans la Mercy, elle aurait grignoté quelques fruits pour tout repas, et se serait allongée à la chaleur du jour dans une prairie fleurie. Peut-être un Rêveur serait-il apparu et lui aurait-il fait la conversation ; un brin de cour aussi. Rien d'autre. Ici, elle pouvait regarder la TV sans sortir de son appartement, aller au cinéma, visiter la ville, ses musées, ses monuments ou courir les magasins. Quant aux cafés et restaurants, elle regretta de n'avoir aucun goût pour la nourriture tant ils abondaient. « Dommage aussi pour l'amour, se dit-elle, Gudrun et Ho'sharry paraissent y prendre beaucoup de plaisir ; mais je peux changer mon comportement, ma façon de vivre, mon apparence même, pas ma nature. » Elle opta pour un film qu'on donnait tout près, rue Champollion. Le cinéma la fascinait, tant la notion d'images, et surtout d'images animées, était nouvelle pour elle. La caissière lui tendit son billet sans rien lui demander, l'homme qui écornait les tickets voulut protester puis son regard croisa celui de Mylène et il se tut. Elle s'installa au fond de la salle tout en songeant : « Si Tsian-Cheng me voyait ! », et elle rit toute seule.

Au sortir de la salle, il faisait nuit. Elle remonta vers la rue Soufflot le long de la Sorbonne. Un dragueur voulut l'importuner, elle se laissa aborder et se contenta de plonger ses yeux dans ceux de l'homme. Ce qu'il y découvrit le fit bondir en arrière et il s'écroula à genoux pris d'une violente nausée.

— Ces ivrognes, c'est dégoûtant, dit une femme à son mari en passant près de l'homme qui vomissait.

Mylène s'était éloignée rapidement. L'air froid du soir la surprenait même s'il ne la gênait pas ; on était loin du climat idéalement tempéré qui régnait dans la clairière où elle avait élu domicile. « Il faudra que je me fasse donner un manteau », se dit-elle par coquetterie. La notion d'achat lui restait étrangère, elle n'avait jamais possédé d'argent de sa vie. Charvin avait tenté de lui expliquer le mécanisme des échanges fondés sur la monnaie et l'avait mise en garde contre le vol, mais elle n'arrivait pas à y prêter attention. Il lui était tellement plus facile de manipuler les individus. Elle pensa qu'elle allait devoir être prudente avec l'occultiste qui avait accepté de la recevoir, peut-être avait-il quelques pouvoirs ; en tout cas, il n'était pas question de toucher à son esprit.

Le Pr Brenet-Duval se révéla être un aimable quinquagénaire à l'allure sportive. Il la reçut dans un petit bureau encombré de piles de livres qui s'élançaient joyeusement à l'assaut du plafond. Mylène songea aux donjons du Pays Mauve dont les bases sont plus étroites que les derniers étages. Tout paraissait sur le point de s'écrouler.

— Asseyez-vous, jeune dame, et causons. Comment vous appelez-vous d'abord ? La connaissance commence par le nom, bien des civilisations primitives en sont conscientes où les hommes cachent leur nom de peur de donner prise à des pratiques d'envoûtement.

— Mylène.

— C'est un prénom ça. Mylène comment ?

Elle hésita.

— Mylène Charvin.

— Oh ! vous êtes la femme de M. Charvin. Il ne m'en avait rien dit le vilain cachottier. Remarquez, je comprends qu'il tienne à vous garder pour lui seul... Que me vaut le plaisir de votre visite ?

— Je recherche un lieu magique situé dans ce pays, je le crois, qu'on nomme le domaine de R.

Le professeur fut stupéfait par la question, et il resta un instant coi. Pour se donner une contenance, il bourra une pipe et l'alluma tout en surveillant du coin de l'œil sa visiteuse. Elle n'avait rien d'une illuminée, ni d'une femme laissant voyantes et astrologues régler sa vie ; cependant, c'était sûr, la

réponse à sa question avait de l'importance pour elle. C'était déconcertant ; il tenta de la sonder.

— J'ai entendu parler du domaine de R., il y a de cela dix ans, par mon vieil ami le Pr Humboldt. Pourquoi cet endroit vous intéresse-t-il ?

La question était dangereuse ; Mylène le savait et elle avait préparé sa réponse.

— Cela fait deux semaines que des rêves me montrent ce lieu. Un manoir sur une falaise, un grand chat noir capable d'envoyer des messages télépathiques, et un mage, un homme redoutable. Je n'ai rien dit à Rémy pour ne pas l'inquiéter, et puis il n'aurait pas compris ; mais toi, professeur, je suis sûre que tu peux comprendre.

Maintenant Brenet-Duval paraissait sincèrement intrigué, d'autant que l'emploi du tutoiement était inattendu. Sans doute la jeune femme était-elle étrangère car elle parlait le français avec un léger accent, d'ailleurs indéfinissable. Il répondit prudemment :

— C'est Dietrich, le Pr Humboldt, qui s'est occupé de cette affaire et il m'en a seulement donné les grandes lignes que j'ai bien peur d'avoir un peu oubliées.

— Ne pourrait-on lui demander ?

— Il est mort, apparemment tué par un démon. Sans doute ne croyez-vous pas aux démons ?

— Bien sûr que si. On dit souvent que j'en suis un moi-même.

Le professeur ne comprit pas le persiflage et se méprit sur le sens de la réponse. Il rit.

— Bien des jolies femmes sont ainsi qualifiées, mais là je parle d'un vrai démon, issu des profondeurs infernales. Depuis la mort de Dietrich, il n'y a plus guère que moi et le grand Exorciste qui croyons aux créatures démoniaques. Ah ! et puis si, ce commissaire de la D.S.T. qui, le premier, avait parlé de R. à Humboldt. Voilà un homme qui sait où se trouve le domaine, jeune femme, mais qu'est-il devenu aujourd'hui ? (Il marqua un temps d'arrêt et reprit, pesant soigneusement ses mots.) Bon, je vous résume mes souvenirs. Le domaine de R. appartiendrait depuis plus de sept cents ans à un magicien très puissant, le Maître Noir dont parlent toutes les traditions occultes. Il vit seul là-bas avec pour unique compagnon un chat noir doué de la parole qui ne serait pas originaire de notre monde, mais d'une sorte d'univers onirique qui nous entoure. Dietrich avait passé un accord au nom du gouvernement avec ce mage ; en échange de sa tranquillité, ce personnage s'engageait, je crois, à ne plus s'adonner à des pratiques d'envoûtement ou de magie noire sur des êtres humains. Je ne me souviens ni de son nom ni de l'emplacement exact de son manoir ; c'était quelque part dans le sud de la France...

Elle comprit que le professeur en disait beaucoup moins qu'il n'en savait, mais sur le plus important pour elle, la localisation du manoir, il ne mentait pas. Elle avait sondé très discrètement son esprit.

— Cet homme de la D.S.T...

— Oui, Lehigueux, il est au courant de tout, lui, mais comment le retrouver ?

— N'as-tu pas été tenté de découvrir toi-même ce lieu magique, professeur, puisque le sujet te passionne ?

— Ma chère enfant, je suis un érudit, un rat de bibliothèque, pas un homme d'action, j'en ai peur. Un autre se serait précipité là-bas, c'est vrai. Moi, je me suis contenté d'attendre un double du rapport de Humboldt, et il est mort avant d'avoir eu le temps de le rédiger.

La voix de Brenet-Duval s'était imperceptiblement altérée et Mylène sut qu'il mentait ; point n'était besoin de le sonder à nouveau. Elle fit semblant d'être dupe.

— Je crois comprendre, chez moi Télan est un homme calme comme toi et Tsian-Cheng aime

l'aventure comme ton ami disparu. Mais, sans te déranger, simplement en écrivant ou même en téléphonant, il t'est peut-être possible de retrouver la trace de cet homme qui sait où se trouve le manoir ?

Le professeur rit.

— Oh ! je ne suis pas encore totalement fossilisé, il m'arrive de sortir de ma tanière. Les gens de la D.S.T. ont un goût mélodramatique du secret, on ne me dira rien au téléphone, mais en rendant une ou deux visites je crois que je retrouverai sa trace. Appelez-moi au début de la semaine prochaine, jeune dame, et nous verrons si j'ai obtenu un résultat. Toutefois, attention, je ne sais plus si cet avertissement est encore valable aujourd'hui, mais une visite au domaine de R. pouvait se révéler dangereuse, m'avait précisé Dietrich. Enfin, je vous dirai ce que j'ai pu apprendre.

Mylène comprit que l'entretien était terminé et elle prit congé après avoir remercié le professeur pour sa complaisance. Elle n'avait usé d'aucun artifice pour le convaincre de l'aider, mais sa beauté n'était certainement pas étrangère à l'intérêt qu'elle avait éveillé chez Brenet-Duval. Elle se rendit compte qu'elle avait tout à apprendre des rapports entre les sexes. Dans son monde, une jolie femme – si elle n'était pas née princesse – était une proie qu'on prenait de force ou qu'on achetait au marché aux esclaves de Samarcande, Ho'sharry, Tiyii, et tant d'autres filles renommées pour leur beauté, y avaient été vendues. Si, grâce à ses pouvoirs, elle ne s'était pas fait passer pour une nymphe, elle n'aurait pas échappé à ce sort. Ici, rien de tel en apparence. Pourtant, elle s'en rendait compte, derrière un semblant d'égalité des sexes, la femme était tout autant une proie pour l'homme, mais ses moyens pour l'obtenir étaient moins directs. « J'ai été stupide, se dit-elle, je me suis crue obligée de partager la couche de Rémy alors que je n'en avais nul besoin. Ici, on peut ruser avec les hommes, puis les dominer. Si j'avais su ce que je sais aujourd'hui, j'aurais pu vivre seule. » Elle envisagea un moment de quitter le journaliste, puis y renonça. Elle s'était présentée comme la femme de Charvin au professeur, il pourrait chercher à la joindre chez le jeune homme ; et puis aurait-elle vraiment été capable de vivre seule ?

Tout en prenant le chemin de leur appartement, elle se souvint qu'elle n'avait rien prévu pour le repas du soir. La situation était grotesque, elle, un être-énergie puissant, jouer à la femme au foyer ! Tant pis, elle demanderait une nouvelle fois à Rémy de l'emmener au restaurant. « S'il n'y avait que moi, je ne mangerais rien, ce serait bien mieux » ; mais ce n'était pas la seule question, il y avait le problème de l'argent, une notion qu'elle n'arrivait pas à maîtriser. Comment s'en procurait-on ? Elle avait vu des gens retirer des billets à un distributeur, avec des cartes magnétiques lui avait dit Rémy. Mais qui délivrait les cartes ? En fonction de quels critères ? Et que voulait dire « magnétique » ? Elle se sentait dépassée.

En arrivant à l'appartement, elle entendit des bruits de voix, Rémy n'était pas seul.

Mylène n'avait nulle envie de jouer les maîtresses de maison accomplies. Elle redescendit silencieusement l'escalier et se dirigea vers la cabine de téléphone la plus proche. Il lui restait quelques pièces et elle forma le numéro de Charvin. Il répondit aussitôt.

— Je sors de chez le professeur, Rémy. J'ai peur de n'avoir rien prévu pour dîner à la maison, peux-tu me retrouver au restaurant ?

— Justement, j'ai des amis ici qui désirent te connaître, un confrère et sa femme. Rejoins-nous dans un quart d'heure aux Banquettes Rouges, rue Monsieur le Prince ; nous y sommes déjà allés ensemble.

— Je sais. À tout de suite.

— À tout de suite. Je t'aime, Mylène.

Elle raccrocha sans répondre et se hâta vers le bout de la rue afin de ne pas être aperçue par Rémy et ses amis quand ils sortiraient de l'immeuble. Elle était agacée de son propre comportement, de sa passivité. Elle n'était en rien une femme et si jouer ce rôle de temps en temps l'amusait, vivre la vie quotidienne d'une humaine lui devenait de plus en plus difficile à supporter. Mais que devenir dans un univers où tout lui était étranger, posait problème, devenait source de difficultés ? Ainsi, elle n'était toujours pas capable de lire l'heure sur le cadran de la montre que lui avait offerte Rémy ; elle oubliait la signification des chiffres et intervertissait le rôle des deux aiguilles ! Pire, la notion même d'heure, de temps qui s'écoule, lui était étrangère. Dans le Monde des Rêves, on ne connaissait guère que deux mesures de temps, la journée entre deux aubes, et l'année telle que l'avaient définie les Rêveurs, soit la période qui sépare deux chutes de feuilles de ginkgos ou de sycomores. Les trirèmes des marchands d'esclaves possédaient généralement une clepsydre afin de ne pas se laisser surprendre par la nuit, c'était tout.

Alors ne s'illusionnait-elle pas en pensant pouvoir vivre seule dans l'univers de la Réalité ? Comment se passer de Charvin, de son toit, de son argent, de son dévouement ? C'est vrai, il était gentil, prévenant, soumis, très différent des brutes des Hautes Terres, mais supporter sa tendresse, ses caresses, crispait la nymphe. Que faire d'autre pourtant, elle avait trop de choses à apprendre, à découvrir ; seule, elle risquait d'être démasquée à chaque instant. Il lui fallait prendre son mal en patience ; après tout qu'importaient les relations physiques, elle ne sentait rien. Elle prit le chemin du restaurant ; attendre là où ailleurs quelle importance ?

*

— Yann et Marie-Pierre Le Quintrec, présenta Rémy. Yann est grand reporter, sa femme est photographe et ils travaillent le plus souvent ensemble.

Le couple avait la trentaine, l'homme de taille moyenne, mais bien bâti, commençait à perdre ses cheveux. Le visage assez dur de son épouse, une femme petite et mince, exprimait la détermination. Ses seins, volumineux, remuaient librement sous sa blouse ; elle ne paraissait pas attacher beaucoup d'importance à son apparence extérieure. En revanche leurs regards à tous deux étaient vifs et intelligents. Yann leva les bras au ciel en découvrant Mylène.

— Une beauté sublime, hypercraquante ! Pour une fois Rémy n'avait pas menti. Dis donc, ça change de tes boudins habituels, où en fabrique-t-on des comme ça ? Qu'en dis-tu Marie-Pierre, je croyais qu'on ne produisait plus ce modèle, même à Hollywood. D'où venez-vous, divine créature ? N'auriez-vous pas une sœur par chance ?

— Ne te fatigue pas, Yann, Mylène ne parle jamais de son passé. Elle ajuste consenti à me dire son nom, c'est tout.

— Ah ! une femme mystérieuse en plus ! s'exclama Marie-Pierre. Je sens que Yann va flipper ; tout ce qui est secret l'attire, le fascine, surtout les secrets roulés comme ça. Tu vas devoir surveiller ta nana de près, mon petit Rémy, où alors on se consolera ensemble.

Il n'y avait aucune trace de crainte ou de jalousie dans les propos de la jeune femme. Il devait exister une grande complicité dans le couple, c'est du moins ce que supposa Mylène. Elle fut surprise, il ne lui avait été donné de rencontrer que des femmes possessives et elle se souvenait encore de la haine qu'elle avait suscitée chez Ho'sharry et Thyrsée. La première avait tenté de la tuer, l'autre y était parvenue.

— On peut peut-être quand même savoir ce que tu fais, mannequin, cover-girl ?

Au moins Marie-Pierre la tutoyait-elle, Mylène n'arrivait pas à s'habituer à tous ces gens qui se

disaient vous. Quelle profession s’inventer ? Elle réfléchit rapidement. Elle ignorait ce qu’était une cover-girl, mais avait vu un défilé de mode à la TV. Elle imaginait très bien Tiyii évoluer sur une estrade dans des robes ahurissantes, pas elle. Que répondre ? Elle opta pour une demi-vérité.

— Non, la mode ne m’a jamais attirée. J’ai travaillé comme guide pour des étrangers.

— Escort ou KGB ?

Mylène ne comprit pas la question de Yann et jugea préférable de ne pas répondre. La femme vint à son secours.

— Allons, ne l’ennuie pas. Si Mylène n’a pas envie de parler de son passé, c’est son droit. Et toi, Rémy, sur quoi travailles-tu en ce moment ?

— Pas grand-chose. Un article de fond sur les derniers événements en Chine, c’est tout. Au fait, je pensais vous voir à l’ambassade avant-hier ; où étiez-vous ?

— Nous venons de passer une semaine chez mon frère dans la région d’Avallon, en Bourgogne.

Yann se prit la tête à deux mains, l’air désespéré.

— Je dois avouer à ma grande honte que madame est la sœur d’un capitaine de gendarmerie qui est en poste là-bas. Ne nous rejetez pas, sublime inconnue ; ne me méprise pas, vieux camarade : un pandore à moustaches, c’est trop affreux.

— Arrête de faire l’imbécile ! Ne croyez pas un mot de ce qu’il raconte, il s’entend bien avec mon frère ; d’abord nous sommes tous bretons ce qui crée des liens. Des Le Goeff ont déjà épousé des Le Quintrec dans le passé. J’aime bien mon frère, nous n’avons pas les mêmes idées, mais c’est un type correct. D’accord, je ne ferais pas son métier, pour un sale boulot, c’est un sale boulot. Cette nuit on l’a encore réveillé, il a juste eu le temps de passer cinq minutes au milieu de la matinée pour nous dire au revoir. Yann avait une conférence de rédaction en début d’après-midi, et il fallait impérativement rentrer. Au fait, il t’a dit pourquoi on l’a tiré du lit ? Je n’ai même pas eu le temps de lui demander.

— Une histoire digne d’un film d’horreur. Dans la région de Quarré-les-Tombes, les deux gardiens d’une carrière ont été retrouvés écrabouillés. Ton frère n’avait aucune idée de ce qui avait bien pu faire cela, il n’avait jamais rien vu de tel. Les corps étaient totalement exsangues.

— Tu veux dire qu’ils avaient été saignés à mort ? demanda sa femme.

— Pas vraiment. Ces malheureux n’ont pas été déchiquetés et il n’y avait pas de sang autour d’eux.

— Alors, c’est l’œuvre d’un vampire, suggéra Mylène.

— Tout juste, secrète égérie du beau Rémy. L’ennui c’est que ça n’existe que dans les légendes.

— Des meurtres ? Suggéra Rémy.

— Absurde. Pourquoi et comment les vider de leur sang ?

— Écrabouillés... Est-ce à dire qu’ils avaient été réduits à l’état de pulpe ? demanda Mylène, soudain intéressée.

Yann Le Quintrec parut surpris de la question.

— Oui, c’est exactement l’expression employée par Le Goeff. Auriez-vous une idée ?

— Sais-tu si cette carrière est composée de roches très anciennes ?

— Ah ! ce tutoiement me va droit au cœur ! Oui, c’est une carrière de granit, une roche qui remonte aux premiers âges de la Terre. Alors, ton verdict, troublante inconnue ?

La nymphe pensa s’être un peu trop avancée et décida de s’en tirer par une pirouette.

— Des chauves-souris vampires qui auront lâché les corps d’une grande hauteur.

— Invraisemblable, mais pas bête. Ta copine me plaît de plus en plus, Rémy. J’espère que tu ne

voies pas d'inconvénient à ce que je la sorte un peu.

— Désolée, un homme, c'est déjà un de trop. Alors, je sors seule.

La réflexion sèche de Mylène et la mine déconfite de son mari fit rire aux larmes Marie-Pierre.

*

— Mes amis t'ont plu ? demanda plus tard Rémy, alors qu'ils regagnaient leur appartement.

— Oui, beaucoup, ils semblent très unis, c'est rare. C'était étonnant ces morts vidés de leur sang ; tu crois que Yann disait vrai ? Si tous les journalistes sont comme toi, ils doivent avoir tendance à embellir la réalité.

— Dans les articles parfois, jamais autrement. Du moins en ce qui concerne les Le Quintrec, ce sont des gens bien.

Mylène le crut volontiers ; elle avait le sentiment de s'être fait une amie de Marie-Pierre comme l'avait jadis été Gudrun. Mais surtout, l'histoire rapportée par Le Quintrec l'avait vivement intéressée ; ou elle se trompait fort ou ces corps exsangues et broyés rappelaient la façon de se nourrir des Niurath. Le réveil de ces créatures démoniaques, qu'elle croyait disparues depuis toujours, son propre passage dans l'univers de la Réalité, tout cela suggérait un plan, une volonté cachée. Quelque opération occulte d'envergure se préparait.

Allons, son existence présente allait bientôt prendre un sens, elle le sentait.

Elle glissa son bras sous celui de Rémy comme elle avait vu les femmes humaines le faire.

Julien Ronet et Ahmed surveillaient la montée des gendarmes. Le capitaine Le Goeff n'avait pas perdu de temps et ses hommes étaient revenus équipés de piolets, pitons et cordes de rappel. L'ingénieur leur avait montré l'excavation à explorer et deux d'entre eux avaient entrepris de grimper jusqu'à l'ouverture qui béait au flanc de la falaise. Chacun portait une puissante torche électrique et un pistolet mitrailleur. Le sergent-chef Lombert s'était également muni d'un talkie-walkie pour pouvoir communiquer avec Ronet. L'ingénieur leur fit une dernière recommandation :

— Ne prenez pas de risques, s'il y a un fauve là-dedans tirez à vue.

Arrivés à hauteur de la caverne, les gendarmes plantèrent un dernier piton pour arrimer leur corde et adressèrent un signe de main aux hommes restés en bas avant de pénétrer à l'intérieur. Les torches allumées, ils s'enfoncèrent dans le rocher.

La voix du chef Lombert retentit dans le haut-parleur :

— À première vue tout paraît vide, M. Ronet, et il n'y a pas de traces de sang. Ce n'est sûrement pas ici qu'on a tué vos hommes. Nous allons explorer la galerie intérieure. À vous.

— D'accord, gardons le contact.

Après quelques instants de silence la voix de Lombert retentit de nouveau.

— La galerie débouche sur une caverne plus vaste. Je ne vois rien... Ah ! si, là, c'est bizarre, qu'est-ce qui traîne par terre ? Je vais...

La communication fut interrompue. Ronet, Ahmed et le gendarme restant s'entre-regardèrent inquiets.

— Chef Lombert que se passe-t-il ? Nous ne vous recevons plus. Répondez, s'il vous plaît. À vous.

Le talkie-walkie resta muet.

— C'est probablement une panne, suggéra le gendarme, ces engins sont capricieux. Le chef est un homme d'expérience, il ne se sera pas laissé surprendre.

Pendant trois minutes il ne se passa rien, les trois hommes observaient l'ouverture dans le granit, espérant voir réapparaître Lombert et son adjoint. Soudain, deux formes sombres jaillirent de l'excavation, passèrent au-dessus de leurs têtes comme propulsées par une catapulte, et allèrent s'écraser à plusieurs mètres de là. Le bruit sourd que firent les corps en heurtant le sol ne laissait aucun espoir de revoir les malheureux vivants.

Ils coururent au point de chute. Les corps avaient été broyés et paraissaient comme trop petits pour leurs uniformes, pourtant on n'apercevait aucune blessure, aucune trace de sang. Le troisième gendarme, qui n'avait pas assisté à la macabre découverte de la fin de la nuit, fut pris de nausée. « Mon pressentiment était exact, se dit Ronet, le monstre était tapi là. Hier il a happé de la lumière, j'en suis sûr, aujourd'hui de la vie et du sang. Qu'est-ce que cela peut bien être ? Bon Dieu, qu'est-ce que cela peut bien être ? » À voix haute, il ajouta :

— Il faut prévenir Le Goeff et faire évacuer la carrière. Ahmed, renvoie tout le monde, il y a danger de mort à rester ici. Je vais téléphoner à Paris pour avertir la direction.

*

Moins d'une heure plus tard tout le périmètre était condamné, des barrages sur les routes

détournaient la circulation et une automitrailleuse avait été placée à l'entrée de la carrière. Le capitaine Le Goeff avait demandé des renforts à ses supérieurs en insistant sur la gravité de la situation, déjà quatre morts, et son caractère exceptionnel. Mme Tournet-Lonclud, le juge d'instruction, s'était cette fois déplacée et avait délivré une commission rogatoire à Le Goeff. Cette affaire était manifestement du ressort de la force publique et non de la police judiciaire.

— Lombert a dit : « C'est bizarre, qu'est-ce qui traîne par terre ? », c'est tout, c'est bien ça ?

Le capitaine posait bien la question pour la énième fois à l'ingénieur.

— Oui, c'est tout, la communication a été coupée aussitôt après. Je crois qu'il a encore eu le temps de dire « Je vais » ou « Je vois », rien d'autre. Nous n'avons perçu aucun bruit, l'appareil a simplement cessé d'émettre. Auparavant le chef avait parlé d'une galerie menant à une vaste caverne ; la chose est tapie là.

— C'est certain, mais de quoi peut-il s'agir ? Un ours les aurait mis en pièces, pas broyés, et il y aurait du sang partout. Je n'y comprends rien.

— Moi non plus. Encore un détail, Lombert avait tout d'abord signalé l'absence de sang dans la première excavation. Rien d'autre. Par ailleurs, les corps n'ont pas été jetés de là-haut, mais propulsés avec une puissance incroyable. On aurait dit qu'ils volaient !

— Aucune bête connue ne peut avoir fait cela. C'est insensé !

— Vous semblez pourtant exclure la possibilité d'actes criminels, capitaine ? demanda Mme Tournet-Lonclud.

— Oui, madame le juge. Pour mettre les corps dans un tel état, des hommes auraient dû employer des technologies inconnues. Il ne s'est écoulé que trois minutes entre le dernier message envoyé par ce pauvre Lombert et sa mort ; il aurait fallu plus de temps que cela pour le vider de son sang. De plus on n'aurait pas pu le catapulter sans le secours d'une machine, et, dans ce cas, M. Ronet l'aurait aperçue d'en bas. Non, il ne peut s'agir que d'un animal, quelque chose comme la bête du Gévaudan peut-être. À l'époque, il y a eu des dizaines de morts et on n'a jamais su ce qui les avait tués. J'ai un peu étudié la question.

— On a parlé d'un loup géant...

— Ce n'était pas un loup ; on aurait retrouvé des traces, et les blessures ne correspondaient pas. Je me demande s'il ne s'agit pas d'une créature du même type.

— Que comptez-vous faire ?

— Nous attendons des équipements spéciaux, des lance-flammes en particulier. Quatre hommes porteurs de combinaisons protectrices monteront et brûleront tout devant eux. Un cinquième, muni d'une caméra vidéo, les filmera. Les images transmises nous permettront de suivre toute l'opération et nous saurons ainsi à quoi nous avons réellement affaire.

Le plan paraissait bon, pourtant l'ingénieur avait le sentiment qu'il échouerait. En avertir Le Goeff n'aurait servi à rien, le capitaine ne connaissait que son devoir de militaire et ne pouvait tenir compte des intuitions des uns ou des autres ; et puis, quelle créature pourrait résister à la brûlure de quatre lance-flammes ? L'assaut fut fixé à seize heures ; le matériel serait arrivé d'ici là. Ronet quitta les officiels et reprit la route de Quarré-les-Tombes. Il était inutile de rester plus longtemps à la carrière, mieux valait prévenir sa femme et attendre en sa compagnie.

*

Kirsten se réveillait seulement quand son mari revint en fin de matinée. Elle écouta son récit avec

une incrédulité qui agaça celui-ci. La jeune femme tenait les scientifiques et les médecins de son pays pour très supérieurs à leurs homologues français. Par exemple, elle ne manquait pas de dénoncer le manque d'hygiène qui régnait dans le pays de Julien, et elle ne consultait qu'une gynécologue anglaise de l'Hôpital américain de Neuilly. Elle mit en doute ses dires et une dispute allait s'ensuivre quand un appel téléphonique de Le Goeff vint apporter un démenti aux railleries de la jeune femme. Le légiste avait terminé l'autopsie des premières victimes ; non seulement les corps ne contenaient plus une goutte de sang, mais certains sels minéraux avaient également disparu. Or, aucune trace de blessure n'avait pu être relevée, pas la plus petite coupure, pas même une blessure d'aiguille : les morts avaient été vidés de leur sang par un moyen inconnu des techniques actuelles. Kirsten avait branché le haut-parleur de l'appareil et écouté le rapport lu par le capitaine. Cette fois, elle parut convaincue et reconnut :

— *It's crazy !* Même Count Dracula n'aurait pas pu faire, il plantait canines dans la gorge. Et puis deux gendarmes ensuite, pareil, c'est dingue. Tu ne dois pas retourner là-bas.

Julien se sentit ému ; la jeune femme craignait pour sa vie, elle l'aimait donc encore un peu. Il la prit dans ses bras et l'embrassa dans le cou.

— Ne crains rien, Le Goeff a déjà amené une automitrailleuse et il va recevoir des lance-flammes. Je me suis engagé à y retourner pour l'assaut final, mais je resterai en arrière. Si ça tourne mal, je prendrai courageusement la fuite, je te le promets.

Comme toujours imprévisible, Kirsten fit glisser sa nuisette et se pendit au cou de son mari.

— *Fuck me*, s'il te plaît.

*

Un peu avant seize heures, Ronet était de retour à la carrière. Kirsten avait tenu à l'accompagner. S'il n'y avait pas de danger pour lui, il n'y en avait pas pour elle, avait-elle affirmé avec une certaine logique. Ils avaient dû montrer par trois fois le laissez-passer que Le Goeff avait remis à l'ingénieur. Une nuée de gendarmes avait envahi les lieux et deux autres automitrailleuses avaient pris position. Le capitaine aperçut le couple et vint à sa rencontre. Il baisa la main de Kirsten et la complimenta sur son élégance, mais il lui demanda fermement de rester en arrière. La jeune femme y consentit de mauvaise grâce et fut confiée aux soins du lieutenant en charge des forces d'appui.

Ronet suivit ensuite Le Goeff jusqu'à un groupe de cinq hommes vêtus de combinaisons argentées, rappelant celles des astronautes de la N.A.S.A. L'officier les présenta à l'ingénieur qui leur expliqua pourquoi cette excavation avait retenu son attention la veille, puis leur fit un récit détaillé de la tentative malheureuse du chef Lombert et de son camarade. Les hommes l'écoutèrent attentivement ; le lieutenant qui commandait le groupe eut un haussement d'épaules.

— Notre puissance de feu est telle que vous ne pourrez probablement même pas identifier les restes de ce que nous aurons carbonisé, affirma-t-il. Mes hommes et moi ne craignons rien, il faudrait des obus de 75 pour percer nos combinaisons. Enfin, presque !

Il eut un rire juvénile et Ronet sentit son cœur se serrer en songeant que ces jeunes hommes seraient peut-être morts d'horrible façon dans quelques minutes. Le lieutenant montra ensuite le Caméscope fixé sur l'épaule de l'un d'eux, ce qui permettrait de filmer toute l'opération. La prise de vues serait automatique et le gendarme aurait ainsi les mains libres pour prendre des photos avec un appareil muni d'un flash puissant. Quoi qu'il arrive, l'ennemi, repéré, télévisé, photographié, serait bientôt identifié, puis détruit.

Le groupe d'assaut grimpa sur la plate-forme d'un camion élévateur tandis que Le Goeff et Ronet

prenaient place dans le véhicule des transmissions relié à la caméra vidéo. L'ingénieur aperçut sa femme, assise sur le capot de leur voiture, qui devait s'ennuyer ferme. Le capitaine suivit la direction de son regard et envoya un homme chercher Kirsten. Elle arriva en même temps que la voix du lieutenant retentissait dans la cabine.

— Nous sommes dans la première excavation ; rien à signaler ici comme vous pouvez le voir. Nous allons mettre les lance-flammes en action et pénétrer dans la galerie. Quoi qu'il y ait là-dedans je vous garantis que ça va avoir chaud aux fesses.

L'image transmise sur les écrans de contrôle s'illumina soudain ; on distinguait maintenant quatre silhouettes se détachant à contre-jour sur un océan de feu. Deux hommes arrosaient les murs, un autre le plafond, le dernier brûlait tout devant lui.

— Nous atteignons la caverne centrale ; je ne vois rien de particulier. Ah ! si ! Att...

La liaison radio fut brutalement interrompue et l'écran devint noir. Le technicien tenta de rétablir le contact avec le groupe d'assaut, en vain. Ronet posa sa main sur l'épaule du capitaine.

— Trois minutes, Le Goeff, il a suffi de trois minutes.

Il fallut à peine plus de temps pour que les corps soient rejetés au loin. Tout le monde se précipita au point de chute. Les combinaisons qui devaient apporter une protection absolue n'avaient pas été déchirées mais, à l'intérieur, on retrouva les corps exsangues et réduits à l'état de pulpe. Ronet, qui avait réussi à empêcher sa femme de sortir de la voiture des transmissions, courut la chercher ; mieux valait l'emmener au loin, le danger devenait trop grand. En partant, ils croisèrent Le Goeff qui leur lança :

— Je viens d'informer le préfet qu'il fallait faire appel à l'armée. Ce n'est plus de mon ressort.

Julien dut conduire avec Kirsten serrée contre lui et secouée de tremblements convulsifs.

*

L'affaire avait changé de dimensions et faisait désormais la une de tous les journaux. Des envoyés spéciaux venus du monde entier étaient arrivés à Quarré-les-Tombes et certains, malgré la saison, devaient coucher dans leur voiture ou sous la tente n'ayant pu trouver à se loger. Yann et Marie-Pierre Le Quintrec n'avaient pas eu ce genre de problème, ils étaient revenus habiter chez Le Goeff à Avallon. Le capitaine était désormais déchargé de l'affaire, l'armée ayant pris les choses en main ; ce fut pourtant lui qui apporta un élément nouveau. Il eut l'idée de faire développer à tout hasard le film contenu dans l'appareil du gendarme chargé de filmer le groupe d'assaut. Peut-être avait-il eu le temps d'appuyer sur le déclencheur une ou deux fois. De fait, un cliché figurait sur la pellicule, on y apercevait une sorte de poulpe, un gros œil entouré de longs cils ouvert au milieu du corps ; chaque tentacule était terminé par une grosse griffe. Cette photographie fit le tour du monde et plongea dans la stupeur autorités et scientifiques : un tel être n'existait pas sur Terre !

Le gouffre du temps était si grand que cette créature, qui avait régné en maîtresse absolue sur la planète, n'évoquait plus rien pour ses locataires actuels. Seul le châtelain du domaine de R. aurait pu l'identifier, mais l'agitation du monde extérieur ne parvenait pas jusqu'à lui. En revanche Mylène, apercevant le cliché qui s'étalait à la première page des journaux, n'eut aucune peine à reconnaître un Niurath comme elle s'y attendait depuis sa conversation avec les Le Quintrec. Elle jugea plus avisé de se taire, et elle se contenta de suggérer à Rémy Charvin d'aller rejoindre ses amis sur place dès que possible. Il fut naturellement d'accord.

Le général de Guymier, qui était désormais responsable des opérations, tenta d'abord d'utiliser les gaz et inonda la galerie intérieure de produits mortels. Un volontaire revêtu d'une combinaison

étanche tenta de ramper dans la galerie pour vérifier le succès de l'opération ; son corps, en retombant au pied de la falaise, montra que les « monstres » n'avaient nullement été incommodés. Après cette nouvelle tragédie, il fut décidé de ne plus exposer de vies humaines. Le général tenta alors d'utiliser une bombe incendiaire placée par une grue équipée d'un bras articulé très sophistiqué. L'engin fut enfoncé le plus loin possible dans la galerie, puis le bras de la grue fut retiré. La bombe avait été programmée pour exploser cinq minutes plus tard ; les flammes furent visibles de l'extérieur tant sa puissance était énorme. Tout avait dû être réduit en cendres jusqu'au plus profond de la caverne. Le bras de la grue fut alors réintroduit porteur d'une caméra vidéo téléguidée ; elle fonctionna juste le temps de montrer que les occupants, au moins au nombre de trois, n'avaient subi aucun dommage.

Après ce nouvel échec, des conseillers militaires et scientifiques arrivèrent du monde entier. Chacun avait son avis sur la question, mais ces avis étaient le plus souvent différents. L'opinion la plus généralement admise fut qu'il s'agissait d'extra-terrestres prisonniers de notre globe. Comment étaient-ils venus là et depuis quand ? Ces questions restaient sans réponse. Toutefois leur invulnérabilité face à nos armes les plus modernes et leur aptitude à vider les corps de leur sang sans y infliger de blessure apparente militaient en faveur de cette hypothèse. D'autres les tenaient pour des créatures d'une incroyable antiquité qui auraient été rappelées à la vie par l'explosion de la carrière. Les légendes locales, qui parlaient de cercueils aux formes anormales, détruits au haut Moyen Âge dans la région, confortaient cette possibilité. Mais, dans ce cas, comment avaient-elles pu résister au feu ? À moins, comme l'avaient suggéré occultistes et illuminés, qu'il se soit agi d'êtres démoniaques, issus des fournaies infernales. Finalement, l'hypothèse des monstres extra-terrestres, plus dans l'esprit du moment, l'emporta et les journaux américains se taillèrent un succès certain en les nommant « Bad E-T ». Quant à savoir comment ils étaient venus là, personne ne s'en préoccupa davantage.

Le général de Guymer fit venir un véritable P.C. blindé, tracté par un énorme camion. Il l'installa au centre de la carrière afin de pouvoir être constamment au cœur de l'action, de nombreux écrans de contrôle lui permettant de voir partout à la fois. Il proposa au gouvernement d'utiliser une bombe atomique tactique ou une bombe à neutrons, mais l'autorisation lui fut refusée. Plutôt que de recourir encore à la force, le ministre de la Défense nationale suggéra de murer tout simplement l'ouverture de la falaise granitique. Après tout, les monstres ne paraissaient pas décidés à quitter leur repaire, et aucune autre ouverture n'avait été découverte sur le plateau, autant les enfermer là. Peut-être ces créatures ne pouvaient-elles vivre que dans l'obscurité humide d'une caverne. L'opération fut aussitôt tentée et se termina mal. Les deux soldats du génie n'avaient pas plutôt commencé à monter un mur que deux tentacules apparurent une fraction de seconde et happèrent les malheureux. Les commandos chargés de leur protection rapprochée n'eurent pas le temps d'intervenir, tout s'était déroulé trop vite. Les corps furent rejetés trois minutes plus tard dans l'état habituel. C'était clair, les occupants de la caverne, quels qu'ils fussent, ne voulaient pas être privés de la lumière du jour.

Un gourou se présenta alors, pieds nus et vêtu seulement d'une étoffe légère enroulée autour des reins malgré le froid. Il affirma être entré en contact avec les créatures d'un autre monde. Elles étaient télépathes, affirmait-il, et l'avaient contacté car il était le seul homme pur de la planète. Il fallait dialoguer avec elles par son intermédiaire. Depuis l'explosion initiale, les extra-terrestres s'étaient constamment sentis menacés par l'homme ; c'est pourquoi ils avaient dû tuer, mais ils étaient en fait venus sur notre monde dans des intentions pacifiques. Cette théorie rassurante trouva bientôt de nombreux partisans et le gourou, qui se faisait appeler Rabindranath, devint célèbre. De Guymer reçut un rapport l'informant que le personnage était douteux, avait été condamné plusieurs fois pour escroquerie, et qu'il s'appelait en réalité Ralph Woodis, de nationalité britannique. Le général le fit chasser des abords de la carrière, le transformant aussitôt en martyr. Le gourou s'apprêtait à monnayer

sa nouvelle gloire quand un contrordre arriva du gouvernement : qu'on le laisse faire, il amusait le public et distrayait son attention.

Rabindranath fut officiellement autorisé à effectuer une tentative de prise de contact avec les « extra-terrestres ». Piégé par ses propres forfanteries, il fut obligé de s'exécuter dès le lendemain. Sous le regard d'innombrables caméras de télévision, placées aux abords du site, il prit place sur la plate-forme élévatrice. « Si j'en réchappe ma fortune est faite », se répétait sans cesse le pauvre homme pour se donner du courage, tout en implorant toutes les divinités dont il avait gardé le souvenir. Arrivé au bord de l'excavation, il pénétra d'un mètre à peine à l'intérieur de la grotte et s'agenouilla. Là, il se mit à prier frénétiquement essayant de mettre en avant les quelques aspects positifs de son karma ; il serait toujours temps d'imaginer son entretien télépathique avec les extra-terrestres plus tard, s'il en revenait. Hélas ! ses prières ne furent pas efficaces car un tentacule jaillit des profondeurs sombres de la caverne et l'entraîna à l'intérieur, puis le corps atterrit au milieu des soldats de garde.

Il fallait en finir. Le général de Guymer redemanda l'autorisation d'utiliser une bombe à neutrons « propre » de faible puissance. Le gouvernement, qui avait tout d'abord refusé car il ne tenait pas à faire savoir qu'il possédait ce genre d'arme, finit par céder. La situation échappait à son contrôle, l'opposition raillait son impuissance et, au dernier conseil, le Président avait mis en demeure le Premier ministre d'agir. De Guymer fit évacuer toute la région sur un rayon de trois kilomètres, puis envoya un commando apporter l'engin qui fut hissé dans la caverne par la grue au bras télécommandé. On parvint à le placer à l'entrée de la galerie sans réaction hostile de la part des monstres qui ne réagissaient apparemment qu'aux intrusions humaines. Le commando quitta alors les lieux et vint rejoindre le général hors du périmètre dangereux ; il ordonna aussitôt la mise à feu. Des caméras automatiques enregistrèrent l'explosion, mais il fallait attendre plusieurs heures avant de pouvoir revenir pour juger du succès de l'opération. Le lendemain le spectacle de désolation qu'offrait la carrière attestait de l'efficacité de l'engin utilisé ; le sol était jonché de cadavres d'oiseaux et de petits rongeurs, deux biches et un renard étaient venus mourir au bord de la route. En fait, toute vie avait disparu dans un rayon de un kilomètre ; restait à savoir si les occupants du rocher avaient également succombé. Des soldats en combinaison antiradiations utilisèrent la grue télécommandée pour amener une nouvelle caméra vidéo dans la galerie. Le suspense ne dura pas longtemps ; un être poulpesque apparut brièvement, fit jaillir un pseudopode de son corps et l'écran de contrôle s'obscurcit. Les « extra-terrestres » étaient toujours là.

*

Le lendemain de ce nouvel échec le général de Guymer fut convoqué à la préfecture. Il s'attendait à être relevé de son commandement, mais, à son arrivée, le préfet l'accueillit aimablement et lui présenta un homme âgé, les cheveux blanc coupé court, la rosette de la Légion d'honneur sur canapé à la boutonnière. Un instant, de Guymer crut qu'il s'agissait d'un militaire en retraite.

— Commissaire Lehigueux de la D.S.T., présenta le préfet. Il nous apporte des informations inattendues, mon général. Nous faisons fausse route, notre adversaire n'est nullement d'origine extra-terrestre, c'est un être né sur notre monde.

— C'est impossible, monsieur le préfet ! Aucune créature relevant de la chimie du carbone n'aurait résisté à une bombe à neutrons.

Le vieil homme sourit avec indulgence et leva une main pour réclamer un moment d'attention.

— La Terre est incommensurablement plus ancienne que l'homme, général. Je vais vous expliquer, mais voici d'abord un document qui vous prouvera l'origine terrestre de ces créatures.

Le commissaire avait retiré de sa serviette un vieux livre marqué de l'estampille de la Bibliothèque Nationale. L'ouvrage était intitulé *Vieilles pierres du pays de Jasmin*, de Honoré Laroque, dessins d'Armand Laffitte, publié à Bordeaux en 1887. Lehigueux l'ouvrit à une page marquée d'un signet, une illustration représentait une sorte de poulpe muni d'un gros œil central orné de longs cils ; chaque tentacule se terminait par une griffe.

— 1887 ! lut le général abasourdi.

— Cette date ne signifie rien, nous croyons savoir que ces êtres occupaient la Terre bien avant que notre lignée évolutive n'ait commencé, dans ce que les paléontologues appellent l'antécambrien.

— Comment pouvez-vous dire cela, commissaire ?

— Messieurs, tous les secrets d'État ne sont pas politiques ou militaires, il en est d'autres qui touchent à l'histoire même de l'homme sur notre globe. Je n'ai pas besoin de vous demander une discrétion absolue, vous me comprenez.

Les deux hommes firent un signe d'assentiment.

— Certaines connaissances ésotériques – occulte si vous préférez – se sont transmises au fil des siècles, et quelques-unes ont trait à la préhistoire de notre planète. Cela semble impossible et c'est pourtant vrai, il semble que des hommes plus réceptifs que d'autres aient perçu en rêve ce qu'avaient été les Anciens Dieux de la Terre. Certains ont été brûlés pour cela et leurs écrits mis à l'index ; l'Église s'est montrée impitoyable afin d'éliminer jusqu'au souvenir des cultes d'autrefois. Toutefois, elle a gardé des archives. Nous avons aujourd'hui accès à ces documents et nous savons que la science est loin de recouvrir toute la réalité. Il a existé d'autres forces, d'autres pouvoirs, ce que l'on nommait jadis magie ou sorcellerie. Et ces forces, ces pouvoirs existent toujours aujourd'hui.

— Ce discours choque mon esprit scientifique, l'interrompt de Guymér, pour moi la magie n'est qu'une superstition du passé. Vous me dites que ces créatures sont d'origine terrestre, ce que j'admets, cette gravure le démontre ; alors, pourquoi résistent-elles aux lance-flammes, aux gaz, à la bombe à neutrons ? C'est impossible.

Devant l'irritation perceptible de l'officier, le préfet crut bon de mettre les choses au point.

— Autant être clair, mon général, j'ai reçu des instructions du gouvernement. Nous avons échoué, il faut bien l'admettre. Le commissaire Lehigueux arrive ici avec les pleins pouvoirs, étant entendu que vous garderez la direction de toute action qui pourrait être entreprise. Le commissaire est un homme de l'ombre, il tient à le rester. Alors, écoutons-le.

— Revenons à ce dessin, messieurs. Il a été relevé par deux archéologues amateurs du siècle dernier sur une muraille de roche basaltique d'un lieu connu depuis des siècles sous le nom de domaine de R., près d'Agen. Aujourd'hui, la végétation le recouvre, mais il existe toujours. Ce domaine appartient depuis plus de sept siècles au même homme, je dis bien au même ; un homme à l'extraordinaire longévité, Joachim Lodaüs, sorcier, magicien, astrologue, alchimiste, nécromant. Par trois fois au cours des trente dernières années, nos services ont été alertés par ses pratiques de magie noire, pratiques auxquelles nous avons vainement tenté de nous opposer. Je comprends que ces révélations vous heurtent, vous surtout, général ; elles ne sont malheureusement que l'exakte vérité : la puissance de Lodaüs était supérieure à la nôtre. Nous ne pouvions quand même pas utiliser l'arme atomique sur le territoire national !

— C'est incroyable, murmura le préfet. Mais quel rapport ?

— Certaines personnes, qui ont servi de cobayes à Lodaüs, ont survécu et nous ont parlé. C'est ainsi que nous avons appris l'existence d'un univers onirique qui coexiste avec le nôtre et dans lequel il est possible de passer physiquement. En collationnant leurs souvenirs avec les enseignements de

livres interdits – et que nul ne peut consulter sans notre autorisation – nous avons acquis une certaine idée de ce que fut le très lointain passé de la Terre. Il semble qu’un dieu vivant, nommé Shamphalaï, ou encore « Celui dont on ne doit pas prononcer le nom », ait régné sur notre globe pendant des millions d’années, un dieu qui existe peut-être encore caché dans les profondeurs de la planète. Les serviteurs de Shamphalaï étaient, croyons-nous, ces êtres monstrueux que nous essayons vainement de détruire. Tous ont disparu bien avant l’aube des temps géologiques, mais apparemment une poignée d’entre eux a survécu dans cette caverne close. Leur souvenir, à travers des cauchemars innombrables, a franchi l’abîme des temps ; certains hommes les ont rêvés et les ont décrits, ils sont le plus souvent devenus fous ou ont péri sur le bûcher. Ces serviteurs d’un dieu cruel, qui se nourrissaient du sang et de l’essence vitale des fidèles, ne sauraient être assimilés à des créatures terrestres. Non, il s’agissait de démons que ni le feu ni l’atome ne peuvent vaincre.

— Des démons ! Un officier apprend d’abord à obéir, et je suis à vos ordres, monsieur, mais ne me demandez pas de croire à l’existence de démons.

— Que vous y croyiez ou pas importe peu, général. La bonne question est : comment les détruire ? Et cela, je n’en ai pas la moindre idée.

— Alors, que faire ?

— Cesser les attaques inutiles et boucler le site après avoir placé quelques pièges énergétiques, on ne sait jamais. Ensuite consulter un homme possédant l’antique Savoir. S’il en reste un.

— Et prier Dieu, ajouta le préfet.

— Oui, avec la même réserve, s’il en reste un.

Le roc planait au-dessus de la chaîne de montagnes. Il avait d'abord furieusement battu des ailes pour s'élever dans les airs, alourdi par sa charge, puis un courant ascendant l'avait porté. Ankh-Moloch voyait le paysage défiler sous lui, un paysage désolé où toute végétation avait disparu. Il implorait intérieurement le grand Shamphalaï pour que l'oiseau géant le déposât dans son nid. Il pourrait alors probablement s'enfuir et se terrer sous quelque rocher d'où il serait impossible de le déloger. Malheureusement les rocs avaient l'habitude de lâcher leur proie d'une grande hauteur pour les fracasser sur les roches. Ils plongeaient ensuite pour récupérer les corps avant de les porter à leur progéniture. À côté de lui, malgré la serre qui lui broyait les côtes, Aurore chantonait, inconsciente du danger et ravie de cette balade nocturne. « Elle est folle, pensa le Maître-chat, elle est vraiment folle, et je ne le suis pas moins de l'avoir suivie. »

Arrivé à cent pieds au-dessus de la zone des nids, l'oiseau desserra ses griffes et laissa tomber ses prises. Pour tout autre que l'adolescente la chute eût été mortelle, Aurore ne fut même pas étourdie et eut le réflexe d'attraper son chat au vol.

— Fuyons ! Ils vont nous dévorer.

— Mais non, attends.

Elle posa l'animal à terre et s'avança vers le roc qui venait de se poser sur le rebord de son nid. Il la regarda s'approcher, stupéfait. La fille aurait dû être morte ou avoir tenté de fuir si elle avait par extraordinaire survécu à la chute. Il fut plus surpris encore de l'entendre s'exprimer dans la langue antique connue des seuls êtres de son espèce. D'autres rocs s'approchèrent et firent cercle autour d'eux.

— Puissants oiseaux, maîtres de ces vastes plateaux, connaissez-vous l'orgueilleuse cité d'Aï-d'Jaman ? Trois fois ses murailles d'onyx cernent la ville et la capricieuse Myrna l'entoure amoureusement de ses méandres. Les tourelles de ses châteaux s'élancent vers le ciel et la blancheur de ses temples fait pâlir l'aube elle-même. Seigneurs oiseaux, voiliers des nuées, connaissez-vous Aï-d'Jaman, la Cité Fabuleuse ?

Le roc qui avait enlevé Aurore s'avança vers elle, montagne de plumes et de griffes dont l'aspect était si redoutable qu'il fit ramper Ankh-Moloch sous le rocher le plus proche. Quand l'oiseau s'arrêta près de l'adolescente, il la dépassait de plus de cinq mètres ! Son bec recourbé s'ouvrit et d'une voix étonnamment douce il modula les sons suivants :

— Sais-tu, gamine impudente, que je t'ai amenée ici pour servir de pâture à nos petits affamés ?

— Certes, je le sais. Tu y as certainement renoncé en découvrant en moi une créature savante, initiée à votre langue secrète. Tu ne pouvais le savoir et je ne t'en tiens pas rigueur.

L'oiseau agita furieusement la tête de droite à gauche et le Maître-chat, qui surveillait la scène depuis son abri, se demanda si ce geste exprimait chez le roc la rage, l'incertitude ou la stupéfaction.

— Je n'ai jamais rencontré fille d'homme aussi folle que toi. Sans doute est-ce ton jeune âge qui te fait parler ainsi, et c'est pourquoi je t'épargnerai. Tu es trop maigre pour faire un repas convenable et ton chat ne vaut qu'une bouchée. Qui t'a appris notre langue ?

Ankh-Moloch forma des vœux muets pour qu'Aurore ne répliquât pas par quelque insolence.

— Un de tes frères qui vivait sur un des donjons d'Aï-D'Jaman. Connais-tu ma ville, ô roc ?

— Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'une telle ville. Maintenant, en voilà assez, prends ton chat

dans tes bras, je vais vous porter jusqu'aux limites de la vallée voisine. Vous ne pourriez traverser ce plateau sans être dévorés par un de mes congénères moins sot que moi. Allons, dépêchez-vous avant que je ne change d'avis.

L'énorme bête émit un curieux raclement de gorge qui pouvait passer pour un rire. Un instant plus tard, Ankh-Moloch pressé contre sa poitrine, Aurore se confiait aux monstrueuses serres qui la saisirent à la taille et l'élevèrent dans les airs. Elle adressa de grands signes d'adieu aux oiseaux restés au sol, et le Maître-chat dut s'agripper de toutes ses griffes à la tunique de l'adolescente pour ne pas tomber. Le vol nocturne dura longtemps et les premières lueurs violettes de l'aurore apparaissaient à l'horizon quand l'oiseau commença sa descente en spirale vers une vallée longue et étroite. Arrivé à quelques pieds du sol, il lâcha les voyageurs et, avant de s'élever à nouveau vers la nue, il leur cria :

— Samarcande est droit devant. Attention aux chauves-souris.

En quelques battements de ses puissantes ailes, il regagna le ciel tandis qu'Aurore lui faisait au revoir de la main. Ankh-Moloch se fit traduire la phrase de l'oiseau et voulut partir aussitôt, mais Aurore n'accepta de se remettre en route qu'une fois le roc devenu un point noir se détachant sur le jaune du ciel.

— Aurore, tu as entendu son avertissement au sujet des chauves-souris. Si nous n'atteignons pas Samarcande avant la tombée de la nuit, il faudra nous cacher soigneusement tout en évitant les cavernes, c'est là qu'elles demeurent.

— Quelle idée ! J'aime beaucoup ces petites bêtes, et j'en ai déjà apprivoisé. Pourquoi as-tu toujours peur de tout, il faut faire confiance à la vie.

Et elle partit à grandes enjambées en chantant une chanson à la gloire d'une divinité sylvestre. Le chat dut se mettre à trotter pour ne pas la perdre. Il tenta à plusieurs reprises d'attirer l'attention de l'adolescente, mais elle faisait exprès de ne pas l'écouter. Au bout d'un moment cependant, agacée, elle finit par demander :

— Eh bien, qu'as-tu encore avec ces chauves-souris ? Voilà un moment que je t'entends marmonner dans mon dos à ce sujet, au lieu de te réjouir du jour revenu qui illumine le paysage. Tu es un bien triste compagnon.

— Tu as tort de refuser de m'écouter, gamine sans cervelle, je me souviens maintenant de ces chauves-souris. J'en ai entendu parler au cours des réunions de Maîtres-chats sur les toits de Samarcande : ce sont des vampires. Elles tuent leurs victimes en buvant leur sang, et ceux qui en réchappent deviennent vampires à leur tour. Comprends-tu maintenant pourquoi il faut les éviter à tout prix ?

— Tu t'inquiètes pour rien, Chat. Si elles sucent mon sang, il se reformera, et si je deviens vampire qu'importe, cela ne m'empêchera pas de poursuivre ma quête. C'est pour toi que tu as peur, comme toujours, gros froussard. Allons avance, j'aperçois un petit lac là-bas, nous allons nous baigner. Et ne me dis pas que c'est dangereux, que l'eau grouille de poissons carnivores ou de serpents venimeux, sinon je te tire les moustaches !

Ankh-Moloch se résigna au silence, de toute façon Aurore n'en ferait qu'à sa tête, et la suivit jusqu'au bord du lac. Là, sans même retirer sa tunique, elle plongea dans l'eau rendue jaune pâle par le reflet du ciel. Quand elle émergea, le Maître-chat s'était prudemment retiré derrière un buisson. Aurore cherchait toujours à l'asperger quand elle se baignait et il avait l'eau en horreur. Elle vint bientôt le rejoindre, retira sa tunique qu'elle accrocha aux branches d'un thuya pour la faire sécher et s'allongea près de lui, offrant son corps à la chaleur du jour. Yeux mi-clos, elle se mit à chanter

Il était un beau jeune homme,

Qui désirait mon cœur.
Il était un beau jeune homme,
Qui m’offrait le bonheur,
Il me demandait toujours et encor,
Mais pour le mariage seulement,
Il me demandait toujours et encor,
Mais je ne voulais qu’un amant.

— Ah ! c’est nouveau ça ! Qui t’a appris cette chanson ?

— Personne, j’improvise tous mes chants et je dis ce qui me passe par la tête. N’importe quoi, l’envie du moment...

D’un seul coup, elle devint écarlate et, se relevant d’un bond, courut se jeter de nouveau à l’eau. Ankh-Moloch se roula en boule et fit un petit somme. Plus tard, quand elle eut mangé des baies, des fruits, bu l’eau du lac et que le chat eut croqué un petit rongeur, ils se remirent en route. La vallée était fertile et la végétation abondante, pourtant tout restait à l’état sauvage, on ne sentait nulle part la présence de l’homme. Les bêtes à sang chaud elles-mêmes étaient rares et le Maître-chat y vit un signe de plus de la présence des vampires. Il profita d’une halte pour suggérer que, s’ils n’arrivaient pas à Samarcande le soir même, il faudrait choisir un endroit très abrité pour passer la nuit, quelque frondaison épaisse ou le cœur d’un taillis épineux.

— Es-tu fou ? Tu ne trouves sans doute pas ma tunique assez déchirée ? Elle est tout effrangée et une épaulette ne tient plus que par un fil ! Pas question de passer la nuit dans les broussailles ; dans un arbre à la rigueur, s’il est suffisamment confortable. Quel vieux rabat-joie tu fais !

Ankh-Moloch n’insista pas et, le soir venu, quand les premières lueurs violettes apparurent à l’horizon, il porta son choix sur un vieux ginkgo dont les nombreuses branches basses rendaient l’ascension aisée. Aurore, au risque de tomber, s’allongea sur une branche large et s’endormit aussitôt. Son compagnon essaya de veiller, mais la fatigue de la nuit précédente eut bientôt raison de sa vigilance et il ne tarda pas à fermer les yeux.

Quand la nuit fut complète, que la dernière trace de mauve eut disparu, la vie s’éveilla dans les falaises qui enserraient la vallée. Les cavernes creusées dans le calcaire livrèrent passage à des hordes de chauves-souris qui descendirent vers la vallée en quête de proies. Elles tournaient silencieusement en cercle depuis un moment déjà quand l’une d’entre elles perçut l’odeur de la fille et du chat. Quelques-unes se mirent à explorer toutes les cachettes possibles et découvrirent les deux dormeurs. Elles revinrent alors faire leur rapport et la reine donna ses ordres. Aussitôt des centaines de petites mains griffues arrachèrent aux arbres des lianes gluantes et les transportèrent au-dessus des voyageurs endormis, puis les lâchèrent d’un seul coup.

Ankh-Moloch fut précipité à terre, ce qui le sauva. Retombé sur ses pattes, il détala aussitôt dans la nuit et se cacha au cœur d’un épais taillis. Les chauves-souris qui le poursuivaient ne purent l’atteindre. En revanche, Aurore se trouva empêtrée dans d’innombrables filaments gluants et fut réduite à l’impuissance. Des milliers de petites pattes s’accrochèrent alors aux lianes, et des milliers d’ailes membraneuses soulevèrent leur fardeau pour l’emporter vers les falaises.

La jeune fille fut déposée sur le sol d’une grande caverne devant une énorme chauve-souris. Sur un signe d’elle, les cheveux d’Aurore furent tirés en arrière afin qu’elle offre son cou à la morsure de la reine. Malgré les mouvements désordonnés de la captive, le vampire planta solidement ses petits crocs dans la veine jugulaire et but avidement. À mesure qu’elle perdait son sang, l’adolescente se débattait de moins en moins. Pour finir elle resta passive, à demi évanouie. Quand la reine eut fini de boire, les

autres chauves-souris se précipitèrent sur le corps et achevèrent de le vider de son sang, puis elle le traînèrent au bord de la caverne et le jetèrent au bas de la falaise, parmi les ossements d'innombrables victimes. Au petit jour le sang d'Aurore s'était reconstitué, mais elle demeurait inconsciente.

Ankh-Moloch, cependant, n'était pas resté inactif.

Dès les premières lueurs de l'aube, il lança le cri d'appel félin et, après quelques essais infructueux, il eut la joie d'enregistrer une double réponse. Ainsi des Maîtres-chats des Hautes Terres étaient proches, il avait une chance de pouvoir délivrer sa jeune amie. La rencontre eut lieu sur une colline voisine et les saluts très complexes, qui sont de règle dans la gent féline, furent échangés. Ankh-Moloch exposa les raisons de son voyage et l'enlèvement de son amie. Les autres chats parurent déconcertés par ce qu'ils entendaient.

— En temps ordinaire, ami, nous jugerions toute intervention inutile. Toutefois, si cette fille est vraiment à l'abri de la mort, il doit être possible de la tirer de là. Ne te leurre pas, elle sera devenue vampire à son tour et ne pourra plus supporter la lumière du jour.

— Je sais, j'ai une idée pour résoudre ce problème. Que faire dans l'immédiat ?

— Rien pour l'instant, nous ne sommes pas assez nombreux et il nous faut un chariot tiré par un âne. Samarcande est à quelques heures de marche à peine, viens avec nous. Nous serons de retour demain à l'aube.

*

À la tombée de la nuit, comme les chauves-souris commençaient à sortir de leurs cavernes, Aurore s'éveilla. Elle s'aperçut qu'elle comprenait désormais les sons subaigus que se lançaient entre elles les petites créatures volantes. Elle les appela, provoquant un début de panique chez les vampires, puis la reine donna des ordres et on délivra la jeune fille des lianes gluantes qui l'entravaient encore.

— Tu es des nôtres, désormais.

L'adolescente remercia la reine et en profita pour l'interroger sur Ai-d'Jaman, sans succès. La chauve-souris reprit :

— Tu ne sais pas encore comment te nourrir, aussi nous allons t'aider. Prends une liane dans chaque main et tiens-toi bien.

Aurore se retrouva suspendue dans les airs, véhiculée par des centaines de petites ailes membraneuses. Elle fut déposée sans bruit près d'une maison de berger et on lui suggéra d'y pénétrer. La jeune fille s'en approcha silencieusement et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Un garçon dormait sur un lit de peaux de bêtes ; il était nu et, en regardant sa poitrine se soulever lentement au rythme de la respiration, elle fut envahie par un trouble étrange. Soif de sang, mais aussi brûlure du désir, elle avait envie de caresser autant que mordre ce corps laissé à l'abandon du sommeil. Elle ne put se résoudre à entrer et s'enfuit droit devant elle jusqu'à ce qu'elle n'ait plus la force de courir. C'est là que la trouvèrent, le lendemain matin, Ankh-Moloch et ses compagnons.

— C'est bien, dit le Maître-chat, elle est inconsciente. Aidez-moi à la tirer vers ce fossé, il faut lui mettre la tête en bas. Je vais lui inciser la carotide afin qu'elle perde tout son sang de vampire, puis nous l'emmènerons. Quand son fluide vital se sera reconstitué, elle reviendra à elle et tout souvenir de ce cauchemar aura disparu.

— Attention de ne pas avaler une goutte de son sang, tu serais contaminé à ton tour.

Le Maître-chat procéda comme il l'avait dit et le corps exsangue fut traîné à un chariot puis conduit jusqu'à une grange abandonnée des faubourgs de Samarcande. Il ne restait plus qu'à attendre. À tour de rôle les chats veillèrent, toute la fin de la journée et la nuit suivante. Ce fut seulement le

surlendemain matin que l'adolescente se réveilla.

— Tu as été malade, Aurore, après avoir été mordue par une chauve-souris. Il a fallu purifier ton sang.

— Encore cette histoire de chauve-souris ! Tu es obnubilé, ma parole, en tout cas je ne me souviens de rien. Je vois que tu as trouvé des compagnons, je vous salue, messieurs les chats. Appartenez-vous aux Hautes Terres ?

Un gros Maître-chat tigré du nom de Tlinn-Moloch répondit :

— Nous sommes de Samarcande. C'est un marché important, on y vend ou échange tout ce qui est licite et tout ce qui est interdit. Entre autres, c'est ici que se tiennent les plus importants marchés d'esclaves du pays ; on vend les hommes pour les travaux des champs et les femmes pour les harems des environs. Certains acheteurs viennent de fort loin dans l'espoir de découvrir la perle rare, parmi eux tu as des chances de découvrir des habitants de la région de cette Cité Fabuleuse dont tu parles. Mais attention de ne pas tomber toi-même aux mains des marchands, ils te vendraient sans hésiter malgré ton jeune âge.

Les deux voyageurs remercièrent leurs nouveaux amis et prirent la route de la ville. Les maisons de torchis des faubourgs laissèrent bientôt place à des demeures patriciennes de vastes dimensions. Plus loin ils aperçurent des donjons gracieux et des minarets qui s'élançaient vers le ciel, mais le plus étonnant était la profusion de terrasses fleuries et de ponts qui enjambaient les rues d'une maison à une autre. Des grappes de fleurs, ou de végétaux ornementaux, en tombaient gracieusement et se balançaient au gré du vent. Le sol en revanche était sale et jonché d'ordures, aussi on rencontrait peu de promeneurs, les gens préférant passer d'une maison à l'autre par les ponts qui unissaient leurs terrasses. Arrivant à une large avenue qui partait vers l'ouest, Aurore aperçut la Rhya et au-delà un grand lac. Une île se détachait, surmontée par la masse sombre d'un château, ce devait être Nyl-Pann, le domaine de Tsian-Cheng. Derrière le lac, au loin, s'élevait une chaîne de hautes montagnes. Aurore prit le chat dans ses bras pour qu'il puisse mieux voir et lui dit à l'oreille ;

— C'est beau, rien de comparable certes avec la splendeur d'Aï-d'Jaman, mais c'est une belle ville. Toutes ces fleurs qui descendent depuis ces petits ponts, l'étendue moirée de ce lac : cela me plaît, Chat. Je suis contente d'être allée – d'être revenue, je t'entends déjà grogner – à Samarcande. Que faisons-nous maintenant ?

— Il faut nous renseigner auprès de quelques Maîtres-chats. Tu pourrais continuer à me porter, cela te donne une contenance.

— Oh ! la vilaine bête paresseuse ! Tu grossis tellement que bientôt tu ne pourras plus marcher. Bon, je te porte jusqu'à la place que je vois là-bas, pas un pas de plus.

En pénétrant plus avant dans la ville, ils découvrirent que le centre ne formait qu'un gigantesque marché. Chaque maison renfermait au moins un commerce, chaque porche un étalage, et des étals de camelots encombraient les rues. Les acheteurs arrivaient les bras déjà chargés de marchandises puisque toute l'économie étant fondée sur le troc, il leur fallait apporter leur monnaie d'échange. Certes les pièces d'or étaient les bienvenues, mais seuls les six rois traditionnels et quelques nobles en possédaient, et la plupart des habitants des Hautes Terres n'auraient pu dire quelle figure était gravée sur la monnaie. Aurore fut assaillie d'offres de toutes sortes qu'elle ne prit pas la peine de refuser, on lui proposa même d'échanger son chat contre deux poulets ! Par trois fois, un homme vint lui demander si elle ne désirait pas faire la connaissance d'un riche protecteur qui assurerait son avenir. Fille et chat passèrent dignement au milieu de cette foule bigarrée et glapissante, sans accorder un seul regard aux solliciteurs. Une fois la place centrale triangulaire passée, les rues devinrent plus calmes, et ils parvinrent bientôt sur un rond-point où trois Maîtres-chats paressaient à l'abri d'un mur.

Ankh-Moloch leur adressa le salut félin tandis qu'Aurore s'accroupissait devant eux pour les saluer.

— Bonjour, seigneurs Chats, me permettez-vous de vous poser une question ?

Les trois animaux considérèrent un long moment l'adolescente de leurs yeux soufrés sans répondre. Puis l'un d'eux, un chat roux, dit :

— Je suis Bjorn-Moloch. Je t'écoute.

Aurore leur parla longuement d'Aï-D'Jaman et de son désir de rencontrer un homme qui pourrait savoir où se trouvait la Cité Fabuleuse. Les trois animaux échangèrent quelques miaulements entre eux, apparemment pour se concerter. Le chat blanc prit enfin la parole :

— Je suis Nann-Moloch. Un homme semble particulièrement à même de répondre à tes questions, le seigneur Tsian-Cheng. Je ne saurais cependant trop te déconseiller d'aller le voir, tu as beau être maigre et jeunette, il te garderait pour son harem.

D'une rapide inclinaison de tête, la jeune fille fit signe qu'elle était au courant.

— Restent Kyril et Hotebk. Le premier dirige les ventes aux enchères d'esclaves, le second est son pourvoyeur. Hotebk parcourt toutes les Hautes Terres à la recherche d'hommes forts et de femmes désirables. Tous deux sont riches car, si en général les esclaves s'échangent, les belles filles sont payées en or par les nobles. Le prince Télán a acheté Tiyii ici même voilà quelques années, ce furent de mémorables enchères. Si ta ville se trouve dans les Hautes Terres, ils la connaissent forcément puisqu'ils en ont exploré chaque recoin.

— Si je m'adresse à eux, ils vont me vendre !

Une nouvelle série de miaulements entre les Maîtres-chats, à laquelle se joignit Ankh-Moloch, s'ensuivit. Au bout d'un moment le chat roux, qui avait parlé en premier, reprit la parole.

— Il existe près d'ici un vieil homme, Dylath, qu'on dit être assez secourable. Je sais que Hotebk a une dette de reconnaissance envers lui ; si Dylath accepte de te faire accompagner chez le pourvoyeur d'esclaves par un de ses intendants, qui lui transmettra une recommandation de son maître, tu ne risqueras rien. Je vais t'indiquer sa maison, demande-lui audience et raconte-lui ton histoire, il s'y intéressera peut-être.

Aurore eut à peine le temps de remercier le chat roux qu'il s'éloignait en compagnie d'Ankh-Moloch. Elle les suivit quelques minutes à travers un dédale de ruelles étroites jusqu'à une belle maison de pierres de taille. Le Maître-chat leur fit signe qu'ils étaient arrivés et il s'éclipsa rapidement. L'adolescente souleva un marteau d'argent en forme de tête de dragon. Un serviteur, un esclave d'après son collier, ne tarda pas à ouvrir. Il jeta un coup d'œil dégoûté à la tunique sale et déchirée de la jeune fille et lui demanda :

— Que veux-tu, gamine ?

— Voir le noble Dylath pour une affaire personnelle, elle concerne aussi Hotebk.

L'homme parut indécis puis se laissa impressionner par l'assurance de la jeune fille. Il la fit entrer dans le patio intérieur et alla prévenir son maître. Quelques instants plus tard, il réapparaissait et lui fit signe de le suivre. Aurore et Ankh-Moloch furent conduits à un grand salon tapissé de soieries ; au centre, un vieillard, allongé sur des coussins, fumait un narghilé. D'un geste, il les invita à s'avancer et s'exclama :

— Mais c'est une enfant ! Et suivie d'un de ces chats bavards qui restent d'ordinaire à l'écart des humains, étonnant ! Que veux-tu de moi, petite, et qu'as-tu à faire avec cette canaille d'Hotebk ? Assieds-toi et parle sans crainte.

Aurore fit un récit complet de sa vie, du moins de ce dont elle se souvenait, et de ses plus récentes

aventures. Le vieil homme l'écouta sans l'interrompre tout en tirant sur son narghilé. À la fin, il sonna un esclave et lui commanda d'apporter des gâteaux secs, des fruits et de l'eau pour ses invités.

— Mange, petite, tu dois avoir faim. Je n'ai pas entendu parler de ta ville, il n'y a rien d'étonnant à cela, j'ai toujours mené une vie sédentaire et je n'ai jamais dépassé les limites de Samarcande. Ton entreprise me semble folle et je m'étonne que tu aies pu parvenir jusqu'à moi sans encombre, ton jeune corps vaut une fortune. Peut-être le grand Shamphalaï te protège-t-il. Je pense que l'homme qui pourrait le mieux te renseigner est Tsian-Cheng, lui seul a parcouru toutes les Hautes Terres. Hotebk ne risque pas ses caravanes au-delà des Monts Maudits et il n'a jamais complètement exploré la rive gauche de la Rhya en dessous du Volcan d'or. Plus loin se trouve, dit-on, le pays de la Soif Noire dont nul n'est jamais revenu, au-delà encore qui peut le dire ? On prétend que la nymphe Mylène, une créature effroyable que même Tsian-Cheng redoute, y serait allée ; mais ce que peut faire un démon pervers n'est pas à la portée de simples humains. Interroge Hotebk puisque tu le désires, mais je doute qu'il puisse te renseigner. Je vais te faire accompagner par un serviteur fidèle qui lui transmettra un message, faute de quoi il te vendrait contre ton poids d'or. Une chose encore, comment es-tu venue jusqu'à moi ?

— Un Maître-chat me l'a conseillé.

— Ces chats qui parlent sont stupides, tu t'en apercevras à tes dépens.

Le vieil homme rit, se leva péniblement et quitta la pièce. Un serviteur, qui ne portait pas le collier d'esclave, parut bientôt et fit signe à Aurore de le suivre. Il n'était pas bavard et n'ouvrit pas la bouche durant tout le trajet à travers les rues grouillantes de la ville. La jeune fille dut porter son chat dans ses bras tout le temps faute de quoi il n'aurait pu les suivre. L'homme devait être connu car il n'eut aucune peine à écarter tous ceux qui s'approchaient d'Aurore. Ils arrivèrent enfin à une grande maison ronde, située au bord du fleuve. L'homme exigea avec autorité de voir Hotebk sur l'heure et suivit un esclave à l'intérieur du bâtiment tandis que l'adolescente attendait en compagnie d'un gardien en livrée de cuir. Elle vit bientôt ressortir le serviteur de Dylath qui partit sans même lui jeter un regard. Un personnage déplaisant apparut. Décharné, la peau jaune, la tête placée de travers sur les épaules, son visage était déformé en permanence par un rictus qui lui donnait l'air de ricaner. Aurore eut un sursaut.

— Eh ! oui, je ne suis pas beau, je le sais. C'est un dragon qui m'a arrangé ainsi, gamine, la chasse aux esclaves n'est pas de tout repos. Alors, quelle est cette question que tu veux tant me poser ?

Il écouta attentivement la jeune fille puis secoua négativement la tête qui, du même coup, parut prête à se détacher.

— Non, mes caravanes n'ont jamais rencontré une telle ville et aucun esclave ne m'en a parlé. Le seul qui puisse te renseigner est Tsian-Cheng ; il te faudra l'interroger.

— Je ne tiens pas à rencontrer un tel homme.

Hotebk éclata d'un rire rendu plus ignoble encore par son visage tordu.

— Cela ne dépend plus de toi maintenant, petite. Le message de Dylath était : « Réponds d'abord à la question de cette enfant ; ensuite, je te la cède contre le jeune adolescent que tu m'as montré hier. » Tu seras mise en vente demain matin et, vu ton jeune âge, il est probable que tu intéresseras le seigneur Tsian-Cheng ; il a un goût immodéré pour les très jeunes vierges. (Puis, à l'adresse du gardien, il ajouta :) Maintenant, qu'on l'emmène.

Malgré ses cris, Aurore fut saisie et entraînée à l'intérieur du bâtiment. Ankh-Moloch profita de la confusion pour s'enfuir ; personne ne fit attention à lui. Sa jeune maîtresse avait raison au moins sur un point : un Maître-chat n'avait aucune valeur marchande. « C'est humiliant », pensa-t-il.

Troisième conjuration

Rémy Charvin avait quitté la nationale après Avallon et roulait maintenant sur les petites routes du Morvan. L'expérience était nouvelle pour Mylène, c'était la première fois qu'elle découvrait le pays hors de la grande ville. Tout la stupéfiait, mais elle se garda bien de le montrer. Elle comprenait sans peine que les paysages soient différents de ceux des Hautes Terres, mais elle avait du mal à admettre le nombre d'agglomérations traversées. Elle ne connaissait que cinq villes dans son monde, si l'on ne tenait pas compte d'Aï-D'Jaman, une cité mythique qu'une gamine sans âge recherchait depuis plus d'un siècle ; et encore seule Samarcande méritait-elle ce nom, les quatre autres n'étaient que de gros villages. Le nombre d'habitants qu'impliquait toutes les bourgades aperçues depuis Paris, toutes ces maisons isolées, l'affolait. Dans ces moments-là elle appréciait la présence de Rémy à ses côtés, chaque fois qu'elle se sentait perdue il était là pour l'aider, lui expliquer, la rassurer. Jamais elle n'aurait pensé qu'elle pourrait un jour dépendre d'un homme, se reposer sur lui. Elle eut un geste de fatalité, après tout qu'importait ? Elle posa sa main sur celle du jeune homme comme elle avait vu Marie-Pierre le faire avec son mari.

— Ça te plaît ? Un peu sauvage comme région, surtout en cette saison, mais pittoresque, ça change des environs de Paris. Tu aimes ?

— Je découvre. Il me semble que nous avons parcouru un chemin immense depuis ce matin.

— Non, un peu plus de deux cents bornes, ce n'est rien. Quels moyens de locomotion utilise-t-on dans ton pays ?

— Le mulet à terre, la trirème sur la Rhya.

Charvin jeta un coup d'œil en coin à la jeune femme, se demandant si elle plaisantait ou non ; Mylène ne riait pas. Il n'avait surtout pas l'intention de la contrarier, elle s'appropriait ces derniers jours, devenait plus chaleureuse, plus communicative. Il était très épris d'elle et cette évolution de leurs relations le rendait pleinement heureux. Il ralentit pour pouvoir l'embrasser légèrement sur le coin des lèvres et elle ne se déroba pas comme elle l'avait fait les deux premières semaines.

En arrivant à l'entrée du village, il s'arrêta devant le panneau.

— Tu peux lire ?

— Qua-rré-les-Tom-bes, c'est ça ?

— Oui, c'est bien, mais ne sépare pas les syllabes, il faut tout lire d'une traite. Bon, maintenant il faut trouver les Le Quintrec qui doivent nous attendre quelque part, à moins que tu ne veuilles jeter un coup d'œil de loin à la carrière. Dans ce cas, on doit traverser le patelin.

— J'aimerais bien.

Il poursuivit sa route jusqu'à ce qu'un barrage de police l'arrête. Une petite colline proche permettait d'avoir une vue d'ensemble du site ; des photographes et de nombreux curieux s'y pressaient. Rémy prit Mylène par la main et grimpa. D'en haut, elle observa attentivement les lieux et laissa dériver son esprit vers l'excavation qui s'ouvrait dans la falaise de granit. Loin de recevoir des pensées structurées en provenance des Niurath comme elle s'y attendait, elle ne perçut que l'écho lointain de fragments de sensations dénuées de toute signification. Les êtres qui vivaient là ne raisonnaient pas, ne formulaient aucune idée définie, l'horrible soupçon lui vint qu'ils étaient fous. Il lui faudrait revenir seule et aller jusqu'à eux pour s'en assurer. Un tel contretemps l'aurait agacée autrefois, maintenant elle s'en moquait, nul ne l'avait évoquée et son temps lui appartenait. Elle sourit à Rémy tandis qu'ils revenaient vers sa voiture.

De retour en ville, ils n'eurent aucune peine à localiser leurs amis qui, malgré le froid, prenaient l'apéritif en compagnie d'un inconnu à la terrasse d'un café. Ils étaient attablés près d'une ancienne roue de charrette peinte en rouge. Charvin et Mylène s'arrêtèrent à côté de l'église ; les Le Quintrec les aperçurent et vinrent à leur rencontre. Ils les présentèrent à Julien Ronet qu'ils connaissaient depuis quelques jours grâce au capitaine Le Goeff.

— Rémy Charvin, un concurrent, et la sublime Mylène qui a cru découvrir dans les hôtes indésirables de votre carrière des chauves-souris vampires géantes.

L'ingénieur s'inclina galamment.

— C'était une hypothèse qui en valait une autre, mademoiselle et, pour tout dire, nous ne sommes pas plus avancés maintenant que nous connaissons l'aspect physique des monstres.

— S'agit-il vraiment de monstres ?

Mylène avait pris de l'assurance depuis sa dernière rencontre avec Yann et Marie-Pierre. Elle portait mieux la toilette, avait appris à se maquiller et sa beauté était maintenant si éclatante que les deux hommes restèrent muets, occupés à l'admirer. Marie-Pierre se rendit compte du ridicule de la situation et intervint :

— Monstres ou pas, je commence à avoir froid. On vous a trouvé une chambre ici chez la propriétaire de M. Ronet ; nous, nous résidons à Avallon. Vous pouvez remercier Julien, se loger est quasi impossible et cette femme n'aurait jamais accepté de vous recevoir s'il ne vous avait présentés comme des parents. Venez, nous allons vous conduire, c'est en descendant vers la pièce d'eau.

— Une mare serait plus exact, corrigea Yann, mais une fois Mylène présente cela deviendra un bassin de Versailles.

La nymphe ne comprit pas, mais remercia d'un sourire, devinant qu'il s'agissait d'un compliment. Ils traversaient la place quand une auto passa devant eux ; deux hommes occupaient la banquette arrière. Elle reconnut le Pr Brenet-Duval qui lui adressa un léger signe de tête.

*

— Avez-vous aperçu cette fille aux cheveux blond platine, mon cher Lehigueux ?

— Oui, superbe ; un peu jeune pour moi j'en ai peur.

— Elle est venue me voir il y a une semaine à peine pour me demander où se trouvait le domaine de R.

— Quoi ?

— Ah ! j'étais sûr de vous intéresser. Pourquoi me parliez-vous de Lodaüs il y a un instant ?

— Une sculpture représentant un monstre identique à ceux qui viennent d'être découverts a été dessinée, au siècle dernier, d'après un modèle qui existe encore sur une falaise du domaine de R. Une falaise de basalte, précisons-le, alors que toute la région est composée de calcaire tertiaire. Suggestif, non ?

— Vous pensez que Joachim Lodaüs recommencerait ses opérations diaboliques ?

— Je n'en serais pas autrement étonné. Que vous a dit cette créature de rêve que nous venons de croiser ?

— Elle se nomme Mylène Charvin, c'est la femme d'un journaliste que je connais un peu. Récemment, elle a vu en songe un manoir, un mage et un chat noir télépathe. Cela correspond bien, non ?

— Oui, sans doute voulait-il l’attirer là-bas comme les autres, autrefois. Mais que fait-elle ici ? Se pourrait-il qu’il y ait un rapport...

— Sa présence n’a rien d’étonnant, Charvin est reporter, son journal l’aura envoyé. Je peux vous présenter la fille si vous voulez l’interroger, en plus elle n’est pas sottée.

— Avec plaisir, même pour un vieil homme comme moi rencontrer une jolie femme est toujours agréable. Pour l’instant, restons sérieux et allons retrouver le général de Guymer à son P.C. de la carrière. C’est un militaire et un esprit rationaliste au sens strict du terme, mais ce n’est pas un mauvais bougre et puis... j’ai les pleins pouvoirs !

Le commissaire partit d’un rire caquetant qui se termina en quinte de toux. Il resta muet le reste du trajet.

La carrière était strictement gardée et franchir tous les barrages relevait de l’exploit. Brenet-Duval examina avec intérêt la falaise granitique devenue aujourd’hui célèbre. Ses sens affinés d’occultiste ne perçurent aucune vibration particulière, les monstres vivaient dans leur caverne coupés du reste du monde ; il n’allait pas être facile de les en déloger. Il fit le tour complet du chantier avant de rejoindre le commissaire dans le camion P.C. du général. Lehigueux fit les présentations.

— Je sais que vous êtes un esprit matérialiste, général, mais nous ne pouvons négliger aucune possibilité. Si ces êtres sont bien des démons, un exorcisme peut éventuellement les chasser de notre plan de réalité.

— Un prêtre ne doit-il pas officier dans ce cas ? demanda de Guymer.

Le professeur expliqua :

— Nous ferons venir le Grand Exorciste du diocèse de Paris, général, mais ces créatures sont bien antérieures à l’ère chrétienne et je crains que les formules prononcées au nom de Jéhovah soient inefficaces. C’est pourquoi M. Lehigueux m’a demandé de venir, j’ai quelque peu étudié les exorcismes occultes qui permettent d’évoquer les créatures de l’éther et, aussi, de chasser certaines entités démoniaques. Pour être sincère j’ai grand-peur de ne pas me montrer plus efficace que vos armes modernes ; pour avoir survécu pendant des millions d’années, ces êtres doivent posséder une force, une puissance extraordinaire. J’ai prévenu le commissaire que mes connaissances et mes pouvoirs étaient limités, j’enseigne l’histoire des civilisations, l’occultisme n’est qu’un violon d’Ingres.

Le général sourit et lui tendit la main.

— Je préfère ça, même si vous n’arrivez à rien. J’aurai eu grand peine à collaborer avec un illuminé. Venez, je vais vous faire les honneurs de mon P.C.

Le camion était une véritable forteresse blindée, des volets d’acier pouvaient être rabattus instantanément sur chaque ouverture. Dans la salle de transmissions quinze écrans de télévision montraient la falaise de granit sous tous ses angles, une caméra infrarouge filmait en permanence l’intérieur de l’excavation. Ainsi, si l’un des monstres apparaissait en serait-on immédiatement informé.

— Et que ferez-vous ? Demanda perfidement Lehi-gueux.

Le général eut un geste d’impuissance et poursuivit la visite. La salle de conférence était impressionnante avec une longue table centrale d’acier trempé, des écrans et des consoles électroniques un peu partout. Apparemment de Guymer était prêt à soutenir un siège, encore fallait-il qu’un ennemi se présentât et les « monstres » n’avaient pas l’air décidés à quitter leur retraite. Les trois hommes s’assirent autour de la table.

— Avant tout j’aimerais vous poser une question. Qu’entendez-vous exactement par « démon » ?

Pour moi ce sont des sornettes de catéchisme, on peut être bon-chrétien sans croire à toutes ces sottises.

— C'est une bonne question, général, et il est bien difficile d'y répondre clairement. Voyez-vous, nous ne sommes pas la seule forme de vie sur Terre ; il existe tout autour de nous, dans ce que les occultistes nomment l'éther, des êtres constitués d'énergie pure avec lesquels il est parfois possible d'entrer en contact. Certains d'entre eux sont très puissants et peuvent exceptionnellement revêtir des formes matérielles. Ils sont à l'origine de toutes les superstitions, sabbat, sorcellerie, lamies, goules, succubes, créatures infernales. Faute d'un meilleur mot, nous les nommons démons.

— Difficile à admettre. Enfin, passons ; en pratique, comment allez-vous procéder ?

— Le Grand Exorciste arrive demain matin. Il ne faut naturellement pas exposer sa vie. Faites installer un haut-parleur puissant face à la falaise, le prêtre parlera d'ici. Ce sera ensuite votre tour, mon cher Brenet, s'il échoue.

— Et après ?

— Si tout cela ne donne rien, voulez-vous dire ? (Le général opina vigoureusement de la tête.) Après, je n'en sais rien. Il existe bien un homme, un magicien noir, qui pourrait nous débarrasser de ces créatures, mais je n'ose...

— Lodaüs ? demanda le professeur. Ce serait de la folie, et puis que lui proposer en échange ? Il n'acceptera jamais.

— Qui sait ?

*

La première tentative eut lieu le lendemain matin dans le plus grand secret. On avait éloigné tous les journalistes et l'armée avait quadrillé le terrain. Le chanoine qui occupait la charge de grand exorciste était arrivé, à l'insu de tous, dans un camion militaire. Malgré l'opposition du général, il tint à se faire hisser au bord de l'excavation pour l'asperger d'eau bénite. Ensuite il consentit à prononcer l'exorcisme depuis le P.C. au grand soulagement des officiels. Sa voix, démesurément amplifiée par le haut-parleur, résonna dans la carrière :

— *Exorcizo te, impie daemonum, qui cum tuo excideris principatu, tyrannicum in homines semper affectas imperium. Exorcizo te per Jesum Christum, qui venit in hunc mundum peccatores salvos facere, ut ab hac creatura, quae tuis fraudibus decepta se tibi tradidit, omne tuum imperium festinus amoveas. (...) Audi, maie dicte daemonum, Dei servus nullam habet potestatem, ut invito Domino suo alterius se subjiciat servituti ; unde tu frustra in vano isto gloriaris chirographo, (...) Per eundem Dominum nostrum.*

Le prêtre poursuivit la litanie de ses exorcismes avec conviction sous l'œil goguenard de De Guymer qui glissa à l'oreille du commissaire Lehigueux :

— Êtes-vous sûr que ces prétendus démons comprennent le latin ?

L'échec de la tentative fut révélé par l'envoi d'une petite caméra télécommandée dans la galerie intérieure. L'un des monstres apparut, l'effleura d'un pseudopode et l'image disparut des écrans. Le chanoine fut reconduit à Paris dans une voiture militaire ; il aurait bien voulu rester pour participer à la suite des opérations, mais le général estimait que trop de civils s'occupaient déjà de cette affaire. Une fois l'homme d'Église parti, il se retourna vers le Pr Brenet-Duval.

— À vous, dit-il simplement.

— Cet après-midi seulement, mon général. Le temps est clair et je vais choisir l'heure où un rayon

de soleil frappe l'excavation, c'est lui qui sera le véhicule de ma conjuration. De plus, il y a certains rites à respecter. J'opérerai en plein air, au centre de la carrière ; je préférerais rester seul, toutefois si vous voulez absolument laisser quelques-uns de vos hommes pour ma protection, alors que je ne les vois pas, ils me dérangeront.

De Guymer poussa un grognement dégoûté en signe d'assentiment. Il avait l'impression de participer à des jeux d'enfants attardés.

Vers seize heures Brenet-Duval quitta le P.C., il ramassa un simple bout de bois et commença à tracer trois cercles sur le sol en un endroit de la carrière bien dégagé, face à la falaise. Le plus grand des cercles avait une largeur de trois mètres environ, chaque cercle intérieur était distant d'une paume de main du précédent. Le professeur inscrivit dans le cercle intérieur le chiffre de l'heure, et le nom de l'esprit qui présidait à cette heure, Salla, et son sceau ; puis le nom de l'esprit de la journée, Serapheil, et celui que porte la Terre en cette saison, Rahimara, enfin le nom du chef du signe de l'automne, Torquaret. Cette première opération terminée, il traça des pentacles dans les quatre directions du cercle supérieur. Entre eux, il ajouta le nom des esprits qui présidaient à l'air ce jour-là, soit Zabaoth, Saday, Escerchie et Iah ; pour terminer, au centre du cercle intérieur, il plaça le nom de la divinité secrète chargée de le protéger. Les caméras de surveillance avaient permis à de Guymer et Lehigueux de suivre toute l'expérience sur les écrans du P.C. Le général avait peine à contenir son impatience.

— Je suis peut-être con, Lehigueux, mais vous ne me ferez pas croire que des créatures qui résistent au feu et à l'atome vont être perturbées par des petits signes tracés sur le sol. Tout cela est ridicule et ne nous mènera à rien.

— Patience, mon ami, patience. J'ai assisté à quelques expériences menées par Brenet-Duval et, autrefois, par le Pr Humboldt, vous auriez été surpris. Je ne crois pas réellement au succès de l'opération car ces êtres sont trop anciens, mais cela vaut la peine d'essayer. Ah ! le soleil éclaire l'excavation, il va commencer.

Le professeur attendit encore un instant que le soleil envoie des rayons plus obliques, puis il brancha son micro émetteur et sa voix, transmise par le haut-parleur, retentit partout.

— Je vous commande, Démons, qui résidez en ces lieux et quelque puissance qui vous ait été donnée de Dieu sur ce lieu même, d'avoir à le quitter promptement. Je vous contrains et commande que, bon gré mal gré, sans nulle fallace ni tromperie, vous quittiez ces lieux pour n'y point revenir et que vous me laissiez la paisible puissance de cette place. Qui que vous soyez, Esprits qui habitez ces lieux, je vous envoie au plus profond des abîmes infernaux.

Brenet-Duval sortit alors de sa poche un pentacle de bois qu'il avait préparé à l'avance et le brandit dans la lumière. Il reprit en enflant sa voix :

— *Ecce Pentaculum Salomonis, quod ante vestram adduxi praesentiam, ecce personam exorcisatoris, in medio exorcismi, qui est optime a Deo munitus, intrepidus, providus, qui viribus potens vos exorcizando invoca-vit, et vocat, Aye, Saraye, Aye...*

Une formidable décharge énergétique jaillit de la caverne, arrachant Brenet-Duval de ses cercles protecteurs et l'envoyant rouler au loin. Plusieurs soldats chargés de sa protection subirent le même sort ; toutes les réceptions TV furent brouillées, puis le générateur électrique s'arrêta de fonctionner. De Guymer envoya des hommes se porter au secours du professeur et des soldats de l'extérieur. Brenet-Duval souffrait seulement de contusions légères et de petites coupures, mais il avait du mal à reprendre son souffle tant le choc avait été rude. Il étreignit la main de Lehigueux et murmura :

— Ça a presque marché, vieil ami, mais ils sont trop forts pour moi, beaucoup trop forts. Vous aviez raison, seul Joachim Lodaüs a la puissance occulte nécessaire pour les déloger de là ; moi, je ne peux plus rien.

Ils avaient passé la soirée chez Julien Ronet. Sa femme, Kirsten, n’appréciait guère Mylène qui l’éclipsait auprès des hommes, mais après un ou deux verres elle oublia sa jalousie.

Rémy et Julien avaient sympathisé et, même quand les Le Quintrec restaient dans la famille de Marie-Pierre, ils se retrouvaient pour passer la soirée ensemble. Mylène intriguait l’ingénieur tant elle prenait soin de ne rien dévoiler d’elle. Son ignorance des réalités de la vie quotidienne l’avait frappé ; en revanche elle était instruite de faits ignorés du public. Par exemple, ce soir-là, on avait bien entendu parlé de la lutte contre les monstres et elle avait déclaré que les exorcismes ne réussiraient pas. Or, Ronet avait été l’une des rares personnes à être mis dans la confiance ; il n’en avait même pas parlé à sa femme et se demandait comment Mylène avait pu être informée du fait, d’autant que Charvin n’était manifestement pas au courant. Le professeur peut-être ? Elle avait déclaré le connaître, mais ce n’était guère vraisemblable. Décidément, comme le répétait souvent Yann, cette femme était mystérieuse.

Mylène avait senti la réaction des Niurath à la tentative de conjuration de Brenet-Duval. La vibration énergétique de l’air était parvenue jusqu’à elle et elle se dit qu’elle avait assez paressé dans sa petite vie bourgeoise. Il était temps d’agir ; une visite aux Niurath s’imposait, qu’elle décida d’entreprendre la nuit même. De retour dans leur studio, elle feignit de s’abandonner aux caresses de Rémy, mais une fois allongée contre lui dans le lit, elle lui apporta le sommeil par une simple pression des doigts sur les paupières. Elle revêtit un blue-jean, un gros pull et un blouson – s’habiller était un plaisir nouveau qu’elle avait découvert avec passion – et sortit. Elle savait trouver une patrouille de gendarmerie garée sur la route de Saulieu.

— Conduisez-moi à la carrière.

Les deux gendarmes voulurent refuser, mais en furent incapables, leur volonté dominée par la puissance mentale de la nymphe. Une fois là-bas, les hommes de garde furent pareillement subjugués et la laissèrent passer. Mylène continua à pied jusqu’à la falaise, l’échelle de corde mise en place par les premiers gendarmes était toujours là, même si elle ne servait plus désormais. Elle grimpa jusqu’à l’excavation, l’obscurité ne la gênait nullement, et elle pénétra dans la galerie. Un des Niurath lança un pseudopode pour l’absorber, elle coupa net le filament énergétique et pénétra dans la caverne centrale. Aussitôt les huit Niurath se matérialisèrent autour d’elle et l’assaillirent de pensées confuses.

« Shamphalaï ? Pourquoi plus de Kc’grésiir ? Frères ? Le cube de quartz rose... Absence de vibrations. Pourquoi ce corps ? Qui es-tu ? Sacrifices... Il faut faire sacrifices... »

Aucun échange logique ne serait possible, elle s’en rendit compte et leur demanda de se connecter tous pour ne former qu’un. Elle se brancha sur le réseau ainsi constitué et fut aussitôt envahie de leurs pensées, leurs sensations, leur démence. Car il n’y avait aucun doute, ces survivants de la race qui avait régné tant de millions d’années sur la Terre, étaient fous. La solitude, l’infinité du temps avaient détruit toute raison en eux ; ils ne comprenaient rien à ce qui leur arrivait ni au monde qui les entourait. Le culte de Shamphalaï restait leur unique préoccupation, mais l’impossibilité de percevoir la vibration du dieu à travers l’éther achevait de les perturber. Elle ne leur cacha pas la vérité.

— Les dieux immortels sont morts depuis longtemps. Le Grand Shamphalaï n’est plus et son trône de quartz rose ne vibre plus pour rappeler sa grandeur.

À ces nouvelles, les Niurath rompèrent le contact, anéantis. Cinq d’entre eux dématérialisèrent leur forme physique et redevinrent des êtres d’énergie pure ; des êtres désemparés en proie au désespoir. Mylène ne pouvait rien pour eux, comme ils ne pouvaient rien pour elle. Sa présence dans le monde de la Réalité et leur réveil étaient sans doute fortuits, pourtant elle ne pouvait se résoudre à admettre une

telle coïncidence. Il devait y avoir un plan d'ensemble. Elle abandonna les Niurath et refit en sens inverse le chemin qui la conduisit à travers la carrière jusqu'à la voiture qui l'attendait. Les gendarmes la ramenèrent en ville et la déposèrent devant chez elle, ils ne se rappelaient déjà plus de rien. Mylène se glissa dans les draps près de Rémy. Son retour dans son monde devenait de plus en plus incertain, elle aurait dû s'en inquiéter, elle s'aperçut en fait qu'elle s'en moquait ; elle ne s'était jamais autant amusée de sa vie. Avant de s'endormir, elle songea qu'il lui faudrait s'acheter – enfin, se faire donner – un pull de laine angora vert Véronèse, il s'accorderait bien à la couleur de ses cheveux.

*

Le lendemain matin Rémy eut la surprise de voir arriver le capitaine Le Goeff, l'air préoccupé. On les convoquait au P.C. du général de Guymer. Stupéfait, il alla prévenir Mylène dans la pièce à côté ; elle comprit de suite et lui demanda de faire patienter le capitaine tandis qu'elle se changeait. « Elle est pourtant habillée pour sortir », se dit-il surpris, mais il ne chercha pas à comprendre. Il revint auprès du gendarme et tenta vainement de l'interroger, le capitaine affirma ne rien savoir, mais son air gêné démentait ses propos. Mylène arriva enveloppée dans un grand manteau, et sourit aimablement à Le Goeff qui s'inclina sans lui tendre la main. L'officier ne prononça pas un mot pendant le trajet. Rémy remarqua que le gendarme assis devant, auprès du conducteur, avait un pistolet-mitrailleur sur les genoux.

« On nous traite comme des criminels, se dit-il, qu'est-ce que cela peut bien signifier ? » Instinctivement, il sentait que l'on visait Mylène et avait peur pour elle. Il tint sa main serrée dans la sienne pendant tout le trajet. Une fois au P.C. de la carrière, on demanda à la jeune femme d'attendre en compagnie d'un des gendarmes dans une petite pièce et Rémy fut introduit dans la salle de réunion. Cinq hommes l'y attendaient, le visage grave ; le plus âgé prit la parole.

— Bonjour, M. Charvin, asseyez-vous et pardonnez-nous cette convocation un peu mélodramatique. Vous connaissez déjà M. Ronet et le capitaine Le Goeff, voici le général de Guymer, le professeur Brenet-Duval et je suis moi-même le commissaire Lehigueux de la D.S.T.

Rémy s'assit mal à l'aise, il avait l'impression d'être devant des juges.

— Hier soir vous avez passé la soirée chez M. Ronet, qu'avez-vous fait ensuite ?

— Mais... rien de spécial, nous sommes rentrés nous coucher, c'est tout. Je ne comprends pas...

— Ne vous énervez pas, vous allez comprendre. Je suis par ailleurs certain que vous dites la vérité. Mme Charvin est-elle ressortie ?

— Mylène ? Certainement pas.

— J'en suis moins sûr que vous, je le crains. La carrière des monstres est surveillée en permanence par des caméras, certaines équipées de pellicules infrarouges qui permettent de filmer la nuit. Voici ce qui a été enregistré hier soir. Regardez.

Trois écrans de télévision s'allumèrent et il vit Mylène traverser la carrière, escalader la falaise puis pénétrer à l'intérieur de l'excavation. Au bout de dix minutes elle réapparut et refit le chemin en sens inverse. Il était stupéfait.

— Ce n'est pas fini. Renvoyez le film agrandissant l'image, s'il vous plaît.

Mylène reprit sa promenade, Lehigueux fit signe d'arrêter et montra du doigt un câble auquel la jeune femme s'agrippait au cours de son escalade.

— Nous avons posé deux pièges au cas où les monstres voudraient tenter une sortie nocturne. Là, votre femme touche un fil à haute tension sans le moindre mal comme vous pouvez le constater ; elle

aurait dû être foudroyée sur place. Plus loin, elle traverse un faisceau laser suffisant pour tuer un troupeau d'éléphants. Aucun être humain n'aurait pu faire cela. Par ailleurs nos hommes ne se souviennent pas de la visite de votre femme ; ils sont même prêts à jurer qu'elle n'est jamais venue. Je n'ai donc qu'une question à vous poser, que savez-vous de Mme Charvin ?

Rémy était blanc, et il sentait une sueur glacée lui couler entre les épaules. Il dut faire un violent effort sur lui-même pour répondre :

— Mylène n'est pas vraiment ma femme ; en réalité, je ne sais rien d'elle. Je l'ai rencontrée il y a moins d'un mois au jardin du Luxembourg et elle m'a juste dit son prénom. Elle a toujours refusé de parler d'elle, mon ami Yann Le Quintrec la plaisantait sans cesse à ce sujet, M. Ronet pourra vous le confirmer. Tout ce que je puis vous dire est qu'elle n'était pas habituée à la civilisation moderne et ne savait ni lire ni écrire. Mais c'est une fille formidable, ce n'est pas un monstre je vous assure, elle est très gentille ; Julien et le capitaine la connaissent, ils vous le diront. Vous n'allez pas lui faire de mal ?

— Nous n'en avons nullement l'intention, et d'ailleurs je ne suis pas sûr que nous en ayons les moyens ! Une femme qui peut se permettre de toucher un fil à haute tension, de traverser un faisceau laser... Vous dites qu'elle ne savait ni lire ni écrire, c'est étonnant. Eh bien, il ne me reste plus qu'à lui demander de s'expliquer. Tant pis, j'aurais préféré que vous possédiez davantage d'informations, j'aurais été mieux armé pour mener cet interrogatoire.

Julien Ronet fit signe qu'il souhaitait intervenir ; d'un hochement de tête le commissaire y consentit.

— Je ne voudrais pas avoir l'air d'accabler cette jeune femme qui est charmante et, comme l'a dit M. Charvin, d'une grande gentillesse, mais elle m'intrigue depuis que j'ai fait sa connaissance. Presque tous les objets d'usage courant lui semblent étrangers – elle ne sait même pas changer une ampoule grillée, je l'ai constaté –, et pourtant elle ne pose jamais de questions. D'un autre côté, hier, elle savait que vous aviez tenté d'exorciser les monstres ; or cette information avait été tenue secrète. Comment l'avait-elle apprise ?

Tous les hommes présents se regardèrent, incertains. Rémy était malade d'angoisse et gardait les yeux désespérément baissés sur la table d'acier. Lehigueux finit par dire :

— Elle ne pourra nier l'évidence. Nous allons lui montrer le film et je saurai la forcer à parler. Garde, introduisez Mme Charvin.

Mylène entra, toujours enveloppée dans son manteau. Elle paraissait détendue et adressa un sourire au professeur comme à un vieil ami. Le commissaire recommença les présentations et la pria de s'asseoir, mais elle resta debout près de la table ; il n'insista pas et demanda :

— Nous avons quelques questions à vous poser, madame. Avez-vous une idée de la raison de votre présence ici ?

— Oui, tu veux savoir pourquoi je suis allée voir les Niurath et ce qu'ils m'ont dit.

Cette déclaration fut suivie d'un silence pétrifié, chacun mesurait les implications de la phrase qui venait d'être prononcée. Rémy eut la sensation que son cœur s'arrêtait de battre ; ainsi Mylène ne cherchait même pas se disculper, elle s'avouait coupable. Le commissaire n'était pas le moins surpris, il balbutia :

— Vous leur avez parlé... Mais, mais... (Lehigueux était totalement pris au dépourvu.) On peut parler avec ces créatures ? C'est insensé ! Qui êtes-vous donc ?

Mylène se dirigea vers un portemanteau contre le mur et, après avoir ôté ses chaussures, retira son vêtement sous les yeux stupéfaits des hommes présents. Elle apparut vêtue seulement de la tunique

courte qu'elle portait lors de sa rencontre avec Rémy, et qui laissait une épaule et les jambes nues. Ensuite, toujours souriante, elle vint s'asseoir à la place qu'on lui avait désignée.

— Mon nom est Mylène. Je suis la nymphe d'un bois situé dans une anse de la Mercy, près de son confluent avec le fleuve Rhya, dans les Hautes Terres du Rêve.

Tous la dévisagèrent ahuris, se demandant si elle se moquait d'eux. Tous sauf un : le commissaire Lehigueux était la proie d'une violente surprise.

— La nymphe Mylène, bien sûr, j'aurais dû y penser !

Il était devenu livide et on le sentait sous le coup d'une forte émotion. Il dut s'y reprendre à deux fois avant de pouvoir poursuivre :

— Veuillez pardonner ce trouble, messieurs, mais la situation est encore plus grave que je ne le pensais. J'ai révélé à certains d'entre vous l'existence de cet univers onirique qui nous entoure et sur lequel nous avons acquis quelques connaissances. Grâce au ciel, à l'exception d'un chat, aucun être en provenance de ce monde n'a jamais pu parvenir jusqu'à nous, et c'est tant mieux car certains sont mortellement dangereux. Parmi ses habitants dont la renommée est la mieux établie, l'un des plus connus est assurément la nymphe Mylène, mais c'est aussi l'un des plus redoutables. Pour tout dire, je crois savoir qu'on la considère là-bas comme un démon et qu'il n'y a guère de différence entre elle et les monstres qu'elle nomme les Niurath.

— C'est vrai, dit Mylène.

La tension était maintenant visible tout autour la table. Rémy était accablé, les autres considéraient Mylène avec inquiétude, voire crainte. Elle seule restait à l'aise, souriante, comme si elle participait à une réunion amicale. La facilité avec laquelle elle avait reconnu les faits déconcertait Lehigueux, il s'était attendu à batailler durement pour la conduire aux aveux. Pourtant on ne pouvait parler de provocation, la nymphe ne faisait preuve d'aucune agressivité. Il ne savait plus trop comment poursuivre. Ce fut elle qui rompit le silence gêné qui s'était instauré.

— J'ai une proposition à te faire, commissaire. Je te dis ce que je sais des Niurath, en échange tu me fais conduire au domaine de R. C'est une offre honnête, tu sais.

Le Pr Brenet-Duval intervint.

— La nymphe Mylène était venue me consulter à Paris pour apprendre où se trouvait ce lieu, habité par un maître de la magie noire pour ceux qui l'ignoraient. Peut-on savoir pourquoi vous voulez aller là-bas, mademoiselle ?

— S'il te plaît, professeur, ne m'appelle ni mademoiselle ni madame, c'est ridicule. Mylène tout simplement, ou alors nymphe. Quand même pas démon, ce ne serait pas gentil.

Brenet-Duval et Lehigueux se jetèrent un coup d'œil déconcerté ; ils étaient étonnés du tour pris par l'entretien. Ils imaginaient autrement une créature redoutée et haïe dans tout l'univers des Rêves. À quel jeu jouait-elle ?

— D'accord, Mylène, c'est entendu.

— C'est simple, je veux me rendre à R. pour rentrer chez moi. Il se trouve au manoir de R. une tapisserie représentant l'essor d'un cygne, c'est en la traversant qu'on passe dans le monde onirique. Peut-être existe-t-il d'autres passages ailleurs, je ne les connais pas. Il y a quelques jours, je me suis retrouvée sur un banc du jardin du Luxembourg sans l'avoir voulu – et sans avoir été évoquée ; votre civilisation m'intéresse, c'est vrai, mais je me sens prisonnière ici. Je veux pouvoir retourner chez moi.

— Joachim Lodaüs ne vous a pas confié quelque mission comme il lui est arrivé de le faire ?

— Ni lui ni personne.

Le professeur se tourna vers Lehigueux et lui adressa un signe d'encouragement de la main ; la nymphe ne recherchait pas l'affrontement, autant composer avec elle. Le commissaire reprit la parole :

— J'accepte votre proposition, Mylène. Demain le capitaine Le Goeff vous conduira en hélicoptère à R., en échange vous nous dites tout ce que vous savez sur les Niurath.

— Je veux être honnête avec toi, commissaire, je sais beaucoup de choses sur ces démons, mais pas comment les chasser. Seul le Maître saurait cela. J'ai senti que le professeur avait tenté un exorcisme hier, beaucoup trop faible.

Le général, qui écoutait avec ahurissement les propos échangés, n'y tint plus.

— Encore ces histoires de démons et d'exorcismes ! Cette fille n'est pas un démon, elle est faite de chair et de sang comme nous, elle respire comme nous. Qu'elle vienne d'un rêve ou de la lune, qu'importe, c'est une femme.

— Tu es un soldat, c'est bien ça ?

— Oui, je suis un soldat. Un général, celui qui commande aux autres soldats.

— Chez nous aussi les soldats ne comprennent pas très bien les choses. Je vais t'expliquer.

Mylène se tut, interrompue par une série de petites toux autour de la table. Julien Ronet manqua s'étrangler et Brenet-Duval rit même franchement. Elle reprit :

— C'est simple, il y a des êtres-matière, ils ont un corps matériel et seul leur esprit est fait d'énergie ; et puis les êtres-énergie dont certains peuvent matérialiser un corps, mais pas tous. C'est le cas des Niurath, ou de moi. S'ils sont très puissants et créent des mondes, des étoiles, de la vie, les êtres-matière les appellent des dieux et les adorent. S'ils sont moins puissants, ne créent rien, mais ont en revanche le pouvoir de détruire, les êtres-matière les nomment des démons et ils les craignent. En réalité, il n'y a aucune différence entre les uns et les autres.

— Ce que vous dites choque mes convictions religieuses, Mlle Mylène, dit Le Goeff, intervenant pour la première fois. Je crois à un Dieu, bon, juste et créateur.

— Non, tu te trompes, capitaine. Je regrette de me montrer brutale, mais sur ce point je sais. Il n'y a pas eu création, l'univers a toujours existé sans commencement dans le temps ni limitation dans l'espace. C'est un tout composé de matière et d'énergie en perpétuel échange ; ce sont les deux seules substances réelles ; les êtres et les choses ne sont que les modes et les attributs de ces substances. Je suis désolée pour tes croyances, M. Le Goeff, il n'y a jamais eu de Dieu unique et créateur. Ce que j'exprime n'est pas une opinion personnelle, c'est une certitude ; si tu m'interrogeais sur l'origine du Monde des Rêves, je serais moins affirmative, mais celle de l'univers est claire. Ce sont les modes qui apparaissent ou disparaissent, tout est transformation au sein des substances. Après une éternité de temps, la matière devient énergie et inversement ; les êtres qu'on nomme les dieux peuvent seulement modifier ce processus, l'accélérer ou l'infléchir. Ce sont des démiurges, en fait ils ne créent pas réellement.

— Un démon philosophe, on aura tout vu ! s'exclama de Guymer. Moi, je ne vois qu'une jolie fille qui se fout de nous ; nous discutons de choses et autres, nous n'avancions pas et nous perdons notre temps.

— Tu ne crois pas que je puisse dématérialiser mon corps, général ?

— Non, nymphe, ou comme tu voudras te faire appeler. Je crois que tu es faite de chair et d'os comme nous tous ici et qu'il est inutile d'écouter plus longtemps ces sornettes.

Mylène se leva, Lehigueux eut un geste de la main pour la retenir craignant peut-être qu'elle ne foudroie l'officier sur place, mais la nymphe lui adressa un grand sourire pour le rassurer. Elle parut se concentrer un instant et... s'avança dans la table en acier aussi facilement que si elle était entrée dans l'eau d'une piscine. Elle marchait aisément, on percevait seulement une légère ondulation à l'endroit où son corps traversait le métal. Arrivée au milieu de la table, face au commissaire, elle se tourna vers l'extrémité où était placé le général. De Guymer était blanc, il se leva d'un bond et s'éloigna comme si l'exquise jeune femme qui avançait vers lui avait pris l'apparence d'un monstre de cauchemar. Mylène traversa la table sur toute sa longueur et le général recula jusqu'au mur ; comme elle continuait d'avancer sur lui, il porta la main à son revolver puis la laissa retomber, convaincu de l'inutilité de son geste. Arrivée devant lui, Mylène se haussa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur les deux joues puis elle revint tranquillement à sa place.

— Général, tu pourras raconter à tes petits-enfants que tu as été embrassé par un démon. Ce n'est pas donné à tout le monde.

Cette fois toute l'assemblée rit franchement ; la scène avait dissipé la tension qui régnait depuis l'entrée de la nymphe. Son attitude y était pour beaucoup, elle se montrait amicale, souriante,

détendue, aussi à l'aise que dans sa clairière au bord de la Mercy. Lehigueux se demandait ce que cachait ce comportement bien peu en rapport avec ce qu'il savait d'elle ; on la disait dure, autoritaire, perfide et mortellement dangereuse. Pourquoi cette offensive de charme ? Elle n'avait pas à les ménager, ils ne pouvaient rien contre elle.

— Avant d'en venir aux Niurath, Mylène, reprit le commissaire, une question de pure curiosité. Ce corps n'est pas le vôtre, naturellement ; à quoi ressemblez-vous réellement.

S'il pensait embarrasser la nymphe, il se trompait.

— Mais si, c'est le mien. Tous les êtres-énergie ne matérialisent pas un corps, même s'ils en ont la faculté, et je n'en possédais pas. En 1957 de votre calendrier, Joachim Lodaüs m'a donné celui-ci dans un but précis que j'ai rempli à l'époque. Depuis, je l'ai gardé et je n'en ai jamais eu d'autre. N'allez pas en déduire que j'ai trente-trois ans, je suis apparue adulte et je ne vieillis pas.

— Est-ce vraiment un corps de nymphe ? demanda Brenet-Duval.

— Non, de femme. Les nymphes sont trop étroites pour s'unir aux hommes et ont le pouvoir de les repousser. Disons que j'ai prétendu être une de ces créatures sylvestres pour ne pas être importunée.

— Encore un détail, ajouta le professeur, quelle langue parlez-vous là-bas ? Vous possédez parfaitement la nôtre.

— C'est la même, c'est la langue du Maître et Lodaüs est le principal artisan de la création du monde onirique. Les Rêveurs nous tiennent au courant de son évolution. Si vous écoutez parler une gamine du harem de Tsian-Cheng, dont elle n'est jamais sortie, vous l'entendrez probablement dire : « super », ou quelque mot à la mode. En revanche, tout le vocabulaire technologique nous manque car nous n'en avons pas l'usage, je n'avais jamais réussi à comprendre ce qu'était une photographie avant de venir ici.

Le général était revenu s'asseoir, il était furieux et agacé de ce qu'il considérait comme du bavardage. De plus il avait le sentiment d'avoir été ridiculisé par la nymphe ; il n'osait cependant l'attaquer de front car il était maintenant persuadé de la réalité de ses pouvoirs. Il demanda néanmoins :

— Une question pour moi, s'il vous plaît, messieurs. Ces monstres que tu appelles Niurath broient leurs victimes et absorbent leur sang. Je voudrais savoir pourquoi ils agissent ainsi, et si tu en fais autant ?

Rémy eut un sursaut, la grossièreté de la question l'indignait, mais Mylène éclata de rire.

— Tu ne comprends pas. Nous n'avons besoin de nous nourrir que sous notre forme matérielle et selon notre nature. Les Niurath absorbent le sang et l'essence vitale des êtres, moi je mange surtout des fruits et de la salade. Rémy dit toujours que j'ai un appétit d'oiseau et il a peur que je dépérisse.

Elle posa sa main sur celle de son compagnon. Ce geste féminin stupéfia Lehigueux, les êtres-énergie étaient asexués, il le savait, pourquoi cette comédie ?

— Revenons aux Niurath, dit-il.

— Très bien. Dans un temps infiniment éloigné, la Terre était très différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Les continents, les montagnes, les mers, rien ne ressemblait à ce que vous connaissez, mais il existait déjà des êtres intelligents, une civilisation, un dieu et ses serviteurs.

— Avez-vous connu ce temps ? demanda le professeur.

— Oh ! non, et puis sous ma forme d'énergie pure je n'aurais prêté attention ni aux êtres-matière ni à leur habitat. Mais je possède des informations. Le dieu était Shamphalaï, la plus puissante divinité que la Terre ait connue ; c'est lui qui avait formé la planète à partir de la matière cosmique

indifférenciée. Il avait pour serviteurs les Niurath, des êtres-énergie de moindre puissance qui le servaient et l'adoraient. Le dieu résidait à l'intérieur d'un cube de quartz rose placé au sein d'une caverne cyclopéenne ; ce cube vibrait constamment et cette vibration venait rappeler la présence du dieu aux Niurath où qu'ils soient. Il existait une espèce intelligente à l'époque qui offrait des victimes aux Niurath ; parfois ces derniers sacrifiaient l'un d'entre eux à Shamphalaï. Cela a duré des millions d'années. Ensuite, des bouleversements géologiques énormes sont intervenus, provoqués peut-être par un autre être-énergie. Des continents se sont effondrés, de nouveaux sont apparus et la vie a pris d'autres formes. Le pouvoir de Shampha-laï s'est amenuisé puis a disparu, et les Niurath se sont fondus dans l'énergie cosmique globale. Sauf quelques-uns qui ont trouvé refuge dans les Monts Maudits de l'univers onirique et huit autres qui sont restés en léthargie dans cette caverne.

— Huit ? Nous n'en avons compté que trois.

— Les autres ne s'étaient pas matérialisés, général. Il y en a bien huit.

— Bon, commissaire, messieurs, écourtons un peu l'histoire et la philosophie si cela ne vous ennuie pas. Mylène, j'aimerais que tu répondes à quelques questions précises. Tu as déjà dit que tu ne savais pas comment détruire les Niurath, admettons, mais peut-on les forcer à rester dans leur caverne ? Ma hantise est qu'ils sortent et aillent dévorer des gens ici ou là.

— À court terme c'est facile, il suffit de leur apporter de temps en temps de quoi se nourrir.

— Mais c'est monstrueux ! Il n'est pas question de sacrifier des hommes !

— Qui te parle d'hommes, général ? Des moutons, des vaches feront l'affaire. Pas des poulets, c'est trop petit, mais n'importe quelle grosse bête à sang chaud.

— J'aime mieux ça ; tous les combien ?

Mylène se tourna vers Rémy, incertaine.

— Je ne sais pas bien estimer les durées. Depuis combien de temps suis-je parmi vous ?

— Trois semaines, à peu près.

— Vous pouvez attendre un peu plus, mais pas beaucoup. Il faut leur donner une bête à chacun.

— Bon, tous les mois, jusque-là ça va. Ils ne nous en veulent pas de les avoir attaqués ?

— Ils ne savent pas qu'ils ont été attaqués. Bien au contraire, ils ont cru que tous ces hommes qui venaient à eux étaient autant d'offrandes.

De Guymer frisa l'apoplexie.

— Comment ? Nous avons utilisé les gaz, le feu, une bombe à neutrons et ils n'ont pas compris qu'on les attaquait ?

— Non, ils n'y ont pas prêté attention, ils se sont dématérialisés chaque fois et ont ensuite dévoré les hommes. Ils ont supposé qu'il s'agissait d'un nouveau genre de bétail offert par leurs adorateurs d'autrefois. Quant à ta bombe, je crois même qu'elle leur a plu ; ils ont absorbé les radiations et l'énergie dégagée. En revanche, la conjuration du professeur les a légèrement dérangés, mais là non plus ils n'ont pas envisagé une attaque. Ils sont les serviteurs de Shamphalaï et ils s'estiment au-dessus de toute autre créature ; l'idée qu'on puisse s'en prendre à eux ne peut les effleurer.

— Admettons. Pourquoi as-tu dit « à court terme » ?

— Ils vont vivre encore des millions d'années.

Les six hommes présents s'entre-regardèrent, consternés par ce que venait de dire la nymphe. Le problème des Niurath n'était pas seulement le leur, mais celui du devenir de la race humaine. Un sentiment d'accablement les envahit tous. Lehigueux réagit le premier.

— Vous pouvez leur parler, Mylène, ne peut-on leur faire comprendre la situation ? Après tout, si

j'ai bien compris, ce sont des êtres intelligents, ils peuvent voir que ce monde n'est plus le leur.

— Hélas, non. L'isolement pendant un tel gouffre de temps a altéré leurs facultés mentales. À mon entrée dans la caverne j'ai été frappée par des pensées qui n'avaient aucun sens, aussi je me suis branchée directement sur leur réseau énergétique. Il n'y a malheureusement aucun doute, ces huit Niurath sont fous. Complètement fous.

À nouveau la consternation régna autour de la table.

Chacun réfléchissait dans son coin à la recherche d'une improbable solution.

— Joachim Lodaüs pourrait les faire disparaître, n'est-ce pas ?

— Certainement, mais il ne le fera pas. N'y compte pas, ce qui peut advenir à la race humaine lui est tout à fait indifférent. Au mieux, s'il est bien disposé, peut-il m'indiquer une conjuration permettant au professeur de les chasser ; s'il en existe une, ce dont je doute fort.

— Pouvez-vous lui poser la question pour nous ? Brenet-Duval va vous accompagner à R. au cas où le châtelain accepterait de le recevoir. Je ne vois pas d'autre solution.

— De toute façon je lui aurais signalé le réveil de ces Niurath qui est anormal. Je lui transmettrai en même temps un message de votre part. Toutefois il n'est pas du tout sûr que je sois admise en présence du Maître, s'il a une expérience importante en cours nul ne peut le déranger. Dans ce cas, je verrai Aï-d'Moloch, son familier, c'est un Maître-chat du monde onirique, et il faudra passer par son intermédiaire. Malheureusement son caractère s'est aigri avec le temps et il ne faut pas trop compter sur sa complaisance.

— Messieurs, quelqu'un a-t-il une suggestion à faire ?

Il y eut d'abord un silence puis le général s'agita, toujours mal à l'aise.

— Qu'est-ce qui nous prouve que cette créature ne nous ment pas ? Son apparition a précédé de peu celle des Niurath, ne trouvez-vous pas cela bizarre ? Pourquoi n'auraient-ils pas partie liée ? Après tout ils peuvent communiquer. Si elle veut aller à R., c'est peut-être dans un tout autre but que de retourner dans son pays. Je n'ai pas confiance en elle.

Rémy sentit encore l'indignation et la colère monter en lui et il lut les mêmes réactions sur le visage de Le Goeff et de Julien Ronet. En revanche, Lehigueux et Brenet-Duval hochèrent la tête comme pour approuver les paroles de l'officier. Une fois de plus, il sentit qu'il perdait pied et fut tenté de prendre Mylène dans ses bras pour la protéger. Le ridicule d'un tel geste l'arrêta net dans son élan.

— Des doutes proches de ceux exprimés par le général de Guymer me sont venus à moi aussi, je l'avoue. L'apparition de plusieurs êtres-énergie dans notre monde en même temps trahit un plan d'ensemble, c'est évident. D'autre part il y a la personnalité de la nymphe ; elle nous a offert d'elle une image idyllique, gentille, chaleureuse, franche. Loin de ressembler à un démon, elle nous est apparue comme un véritable ange. (Mylène remercia le commissaire d'un signe de tête accompagné d'un sourire.) Hors, nous connaissons assez bien quelques-uns des principaux personnages de l'univers onirique, par des écrits de Rêveurs, mais aussi par les témoignages d'un homme et d'une femme qui y sont passés physiquement et en sont revenus.

— Didier et Sandra, dit la nymphe.

— Exact. Toutes les descriptions de Mylène concordent : c'est la créature la plus redoutable des Hautes Terres, elle est dure, perfide, cruelle et conduit inmanquablement à la mort ceux aux pas desquels elle s'attache.

— C'est vrai, dit encore Mylène.

— Au moins, vous n’êtes pas contrariante, s’exclama Brenet-Duval. Voyons, nymphe, vous ne pouvez être à la fois l’être terrible que tout le monde décrit et la jeune femme charmante et coopérative que nous avons en face de nous !

— Pourquoi pas ? J’ai dit au début que je ne savais pas pourquoi j’étais passée dans le Monde de l’Éveil et, surtout, que je n’avais pas été évoquée. É-vo-quée. Tu sais combien une conjuration du troisième ordre est difficile et dangereuse, professeur. Si on m’évoque, ce qui exige un grand savoir et une grande dépense d’énergie, ce n’est pas pour aller planter des ginkgos sur les bords de la Rhya ! C’est pour une action grandiose et terrible, un acte de vengeance, une malédiction, un meurtre rituel, que sais-je ? Dans ces cas-là, c’est vrai, je suis dure, impitoyable et je peux paraître perfide à ceux qui ne connaissent pas mes motivations.

— Comment pouvons-nous être certains que vous n’avez pas été évoquée ? s’entêta Lehigueux.

— Tu sembles avoir des récits, des relations où l’on parle de moi ; consulte-les, tu verras que je ne révèle jamais rien de ce qui me concerne. Je me présente comme une nymphe des bois, c’est tout. Pour la première fois, j’ai admis mon statut d’être-énergie, ou ma nature démoniaque si tu préfères ; tu en as appris sur moi plus que quiconque. J’ai décidé de coopérer parce que je veux rentrer chez moi ; je serai pour toi une alliée loyale.

Ses interlocuteurs se regardèrent, indécis. Le commissaire émit un dernier doute.

— Nous savons aussi que les êtres-énergie sont asexués et que vous repoussez toujours les hommes, pourquoi feindre d’avoir de l’affection pour M. Charvin ?

— Je ne l’ai pas repoussé, que je sache, et n’ai pas feint de lui appartenir. C’est vrai que nous ne sommes pas sexués, mais mon corps l’est. Cela fait maintenant plus de trente ans que je l’occupe et je commence à me comporter comme une femme. Je ne saurais être amoureuse, cela n’a aucun sens pour moi, mais je peux éprouver de l’amitié.

Brenet-Duval eut un geste fataliste des mains.

— Elle a réponse à tout et, de toute façon, il faut bien lui faire confiance.

Il fit un tour de table du regard, tout le monde hocha la tête en signe d’assentiment, même de Guymer qui y ajouta cependant un haussement d’épaules. Mylène reprit :

— Le général a raison sur un point, mon apparition et celle des Niurath sont certainement liées. Mais qui en est à l’origine, je n’en ai aucune idée. Ce n’est pas le Maître, il m’informe toujours, au moins partiellement, de ses intentions. Je pense qu’on a voulu se servir de moi et, si je découvre le responsable, soyez sûr que je saurai me venger.

— Là, je te fais confiance, nymphe. (De Guymer s’esclaffa.) Pourquoi es-tu allée voir les Niurath ?

— Précisément pour apprendre s’ils savaient quelque chose de plus que moi. Je n’ai même pas pu leur en parler, leurs pensées n’avaient plus aucune logique.

— Peux-tu retourner les voir maintenant et leur faire comprendre qu’on va les gaver de moutons et de veaux, de caviar s’il le faut, mais qu’en échange ils s’engagent à nous foutre la paix ?

— Sois sans crainte, ils m’obéiront au moins pour quelques semaines.

— Serais-tu plus puissante qu’eux ?

— Oui ; de plus, ils ont toujours été d’une intelligence médiocre.

— Ce qui n’est pas ton cas, ça je le reconnais volontiers, tu nous as tous bien embobinés. Bon, nous levons la séance, messieurs ?

Mylène alla remettre ses chaussures et son manteau, elle paraissait satisfaite d’elle. Lehigueux l’observait pensivement, Rémy eut l’idée que le commissaire était encore plus méfiant vis-à-vis de la

nymphes que de Guymer. En revanche, Ronet et Brenet-Duval vinrent s'entretenir aimablement avec elle, toute prévention apparemment disparue. Le général fit signe à Mylène de le suivre et, après avoir revêtu une combinaison antiradiation, il prit le volant d'une jeep pour aller jusqu'à la plate-forme élévatrice. Il actionna lui-même l'engin depuis la cabine et Mylène fut hissée jusqu'à l'excavation. Elle ne se donna pas la peine d'entrer et envoya une puissante sommation mentale. Un Niurath se matérialisa devant elle, et il apparut pour la première fois en pleine lumière. Lehigueux et tous les autres suivaient la scène sur leurs écrans de télévision, avec une attention passionnée. L'être fit surgir un pseudopode et toucha le corps de la nymphe, un échange mental muet s'ensuivit. Mylène rompit le contact et cria en direction du général :

— Sors de là, général, il veut te voir, tu ne risques rien.

« La salope va me faire bouffer », pensa de Guymer, mais il sortit sans la moindre hésitation. La créature le fixa de son œil cillé puis disparut brusquement. Mylène fit signe qu'elle voulait descendre et l'officier retourna aux commandes de l'engin. Il respirait mieux. Quand la nymphe arriva près de lui, il lui tendit la main qu'elle serra gravement.

— Je t'avais mal jugée, Mylène, j'ai cru que tu voulais me donner en pâture à ce monstre.

— Ils ont absorbé tous ces hommes sans même les regarder ; pour eux ce n'était que du bétail. Celui-ci voulait voir un représentant mâle de la race dominante, entre nous il nous trouve très laids. Ils sauront te reconnaître désormais ; tu pourrais aller dans la caverne sans qu'ils te dévorent, mais tu n'as aucun moyen de communiquer avec eux. Ils ne sont pas vraiment télépathes et ne peuvent vocaliser ; avec eux les pensées s'échangent à un niveau énergétique. En tout cas, ils sont d'accord pour ne pas bouger de leur rocher tant que le Grand Shamphalaï ne les aura pas appelés ! Je crois que nous sommes tranquilles pour un moment.

La jeep les ramena auprès des autres ; tout le monde félicita le général de son courage. Rémy restait en retrait, se sentant de trop ; Mylène n'avait plus besoin de lui désormais. Pourtant, elle lui fit signe de s'approcher et le prit par la main.

— Pour une fois j'ai faim. Qu'est-ce que j'ai mangé avant-hier chez les Le Quintrec, c'était bon.

— Une aile de canard.

— Alors, aujourd'hui ce sera un canard entier.

— Venez à Vézelay avec moi, je vous invite, leur dit Brenet-Duval. J'aimerais que vous me parliez plus en détail de ce Monde des Rêves et de ses habitants, Mylène, tout cela me fascine.

— Pourquoi pas, mais tu seras déçu, professeur, c'est d'un morne ! Pas de cinéma, pas de musique, pas de lecture, ni bons vins ni bonne cuisine, c'est nul.

Aurore attendait son tour d'être mise en vente. Elle avait passé la nuit dans une cellule en compagnie d'une fille du Nord, une Amazone nommée Birnyr, qui avait eu l'imprudence de s'éloigner trop loin de son pays. Les pourvoyeurs d'Hotebk l'avaient capturée en lançant sur ses épaules un lourd filet dans lequel elle s'était empêtrée.

— Sans quoi je les aurais tous passés au fil de mon épée, assura-t-elle à l'adolescente.

La jeune fille la crut volontiers, Birnyr était grande et athlétique ; on voyait les muscles rouler sous sa peau. L'homme qui l'achèterait aurait du mal à s'en rendre maître ; Aurore avait d'ailleurs entendu dire que les Amazones n'atteignaient jamais des prix élevés car elles étaient indomptables. Pire, elles cherchaient généralement à fuir après avoir conçu. Il n'y avait pas d'hommes dans leur île et elles devaient obligatoirement aller sur le continent pour être fécondées, mais pas question de partager ensuite la vie du géniteur qu'il ait été leur maître ou leur amant. On racontait qu'elles tuaient impitoyablement leurs enfants mâles et ne gardaient que les filles.

Au matin deux gardes vinrent les chercher et elles prirent place dans une longue file d'esclaves. Tous, hommes et femmes, étaient nus, les mains liées derrière le dos. Aurore suivait Birnyr, elle-même placée derrière un jeune homme chétif au teint pâle. Il leur raconta s'être enfui du royaume souterrain de Haut K'Hélenn, ce roi fou qui s'était réfugié sous terre après s'être séparé de son épouse Virziha ; le pauvre garçon n'avait découvert la lumière du jour qu'au moment de son évasion. Les soldats de Shéraz, la Princesse Pourpre, l'avaient aperçu et poursuivi. Il avait fui vers la Rhya pour leur échapper ; sa course éperdue l'avait amené au milieu des hommes d'Hotebk qui embarquaient leur butin humain sur une trirème. Avant même d'avoir compris ce qu'il lui arrivait, il rejoignait les autres prisonniers à fond de cale.

— Shéraz t'aurait torturé à mort, lui dit Birnyr pour le consoler, tu as fait le moins mauvais choix.

La file suivait un long couloir, au bout duquel on montait quelques marches pour accéder à l'estrade où l'on exposait les esclaves mis en vente. Quand ce fut le tour du jeune homme à la peau pâle, il avança à l'air libre tandis que Birnyr attendait au bord de l'estrade. L'Amazone était beaucoup plus grande qu'Aurore et celle-ci dut se pencher sur le côté pour découvrir le spectacle. Le garçon avait été placé près d'un poteau sur le devant de la scène pour être bien vu de tous. Le commissaire-priseur qui menait les enchères ce jour-là se nommait Koruman, leur avait-on glissé dans la file d'attente. Elle aperçut un gros homme chauve et moustachu, vêtu de culottes bouffantes et d'une chemise de soie verte. Il demanda une mesure d'or pour le jeune homme provoquant ainsi les quolibets de la foule, finalement un échange fut convenu sur la base d'un cochon et de trois poulets.

Birnyr provoqua un regain d'intérêt, une fille aussi grande et musclée attirait l'attention. Certes son visage était banal et ses seins menus, mais elle pouvait plaire à un homme. Koruman, craignant une tentative de fuite, la fit attacher au poteau, les mains liées au-dessus de la tête. L'Amazone devait enrager d'être ainsi exposée nue aux regards de tous, se dit Aurore. Elle fut mise à prix à vingt mesures d'or sans trouver d'acheteur ; quelqu'un dans la foule avait crié : « C'est une Amazone, mieux vaut avoir un dragon chez soi », ce qui avait déclenché une tempête de rires. Finalement, elle fut acquise par un personnage caché derrière les rideaux de son palanquin, pour huit mesures.

Hotebk apparut brusquement derrière Aurore.

— Ça va être à toi, Tsian-Cheng vient d'arriver et je lui ai fait savoir que j'avais une pièce de choix pour lui. L'Amazone n'a pas eu de chance, elle ne regagnera jamais son île le ventre rond ; c'est

Shéraz qui l’a achetée pour lui faire subir la série de supplices du donjon aux sept tortures. Voilà, avance, ma colombe, va te faire admirer.

Koruman vint chercher Aurore et l’emmena au poteau d’exposition, sans l’y attacher.

— Une occasion exceptionnelle, nobles seigneurs, une vierge de quinze ans, libre hier encore, mise à prix à trente mesures d’or, ce qui est dérisoire. Elle vaut le double.

— Elle est loin d’avoir quinze ans, cria quelqu’un dans la foule, cela fait bien deux ou trois fois plus longtemps qu’elle parcourt le pays en compagnie d’un chat noir à la recherche d’une ville qui n’a jamais existé. Je crois même qu’elle a déjà été vendue ici par un de tes prédécesseurs au temps de mon grand-père, ou peut-être avant.

— Elle paraît quinze ans, c’est l’essentiel, répondit le commissaire-priseur sans se démonter, et elle est réellement vierge. Trente mesures c’est donné pour un joyau pareil, une jeune fille fière et libre qui ne vieillit pas, qui restera toujours jeune et belle...

— ... et maigre et plate !

Koruman ignore l’interruption.

— Allons, qui veut avoir cette enfant dans sa couche ce soir ?

Il y eut une enchère à douze mesures, ce fut tout. Aurore considéra avec dégoût le petit homme adipeux qui avait offert de l’acheter. Le commissaire-priseur levait son drapeau quand une voix forte retentit depuis le fond de la salle.

— Vingt mesures d’or.

La jeune fille eut beau se hisser sur la pointe des pieds, elle ne put voir qui avait parlé. Koruman, radieux, se mit à hurler :

— Vingt mesures pour le puissant seigneur Tsian-Cheng, qui dit mieux ? Personne ? Adjugé.

Il abaissa son drapeau. Un garde entraîna Aurore à l’intérieur du bâtiment où il lui tendit une tunique neuve marquée au monogramme de Tsian-Cheng. Une fois habillée, elle fut conduite à une porte latérale où deux hommes l’attendaient. L’un d’eux lui mit un collier de chien autour du cou, et il lui attacha les poignets dans le dos avec des bracelets de cuir reliés par une chaînette qu’il fixa au collier. Les bras ainsi liés et relevés entre les omoplates, Aurore était totalement réduite à l’impuissance. Elle ne s’inquiéta pas, se disant qu’on la délivrerait une fois au château. Un des hommes la saisit à la taille et la jucha sur un mulet, puis ils prirent le chemin de l’embarcadère. Arrivée au canal artificiel qui relie le lac de Nyl-Pann à la Rhya, la jeune fille fut descendue à terre et on la fit monter dans une barque. Elle aperçut alors Ankh-Moloch qui surveillait la scène de loin et regretta de ne pouvoir lui adresser un signe amical de la main. Tant pis, il savait où elle était, c’était l’essentiel. Enlevée par quatre rames, la barque cingla vers l’île où se dressait la silhouette noire du château de Tsian-Cheng.

*

Après la capture de sa jeune maîtresse, le Maître-chat avait fui la maison de Hotebk et s’était caché dans une cave pendant la nuit. Le lendemain, il alla retrouver ses congénères sur les toits de Samarcande, en particulier Tlinn-Moloch, et leur reprocha d’avoir précipité la jeune fille dans un piège. Les autres félins se montrèrent confus.

— Ta jeune amie va être mise aux enchères ce matin, ami, tu dois assister à la vente. Selon l’identité de son acheteur nous verrons comment t’aider. La rotonde aux esclaves, comme on appelle la maison d’Hotebk et du vieux Kyril, est une véritable prison ; on ne peut rien faire tant qu’elle est

détenue là.

— Il y a de fortes chances qu'elle intéresse Tsian-Cheng, d'après ce que tout le monde dit.

— Alors, tu ne reverras jamais cette pauvre fille, nul ne peut s'enfuir de la forteresse du châtelain. Le pont-levis est constamment relevé, la porte est gardée, et toutes les fenêtres, sauf une, donnent sur l'île de Nyl-Pann où patrouillent des gardes.

— Sauf une ?

— La fenêtre de la chambre de Tsian-Cheng donne sur le lac, mais elle est située en haut de la tour, avec un à-pic de quarante mètres. Une chute serait mortelle. Si ton amie est emmenée là-bas, renonce à tout espoir de la revoir.

— Bien au contraire, je vois comment elle va pouvoir se sauver, la chute l'étourdira à peine. Pouvez-vous me procurer une barque que je puisse manœuvrer seul ?

— Oui, tu pourras remuer la godille serrée entre tes griffes. Ce doit être faisable.

— Dans ce cas tout va bien. Je vous retrouve ici après la vente. L'un d'entre vous peut-il m'emmener à la rotonde, j'ai peur de m'égarer.

C'est ainsi qu'Ankh-Moloch put être aperçu par Aurore alors qu'elle embarquait pour l'île de Nyl-Pann. Une fois la barque éloignée, il se hâta d'aller rejoindre les autres Maîtres-chats pour parfaire leur plan d'action.

*

Vu de près le château était impressionnant, massif, carré et surmonté d'une haute tour d'angle. Aurore n'avait pas peur, dans un sens elle était même contente d'approcher Tsian-Cheng ; si quelqu'un pouvait savoir où se trouvait Aï-d'Jaman, c'était bien lui. Quant à fuir, elle ne doutait pas un instant d'y parvenir, en état de mort apparente s'il le fallait. On la fit descendre sur le débarcadère de l'île et le pont-levis fut abaissé pour permettre aux nouveaux arrivants d'entrer. Au passage, elle mesura du regard la profondeur du fossé et l'épaisseur de la porte d'entrée. Le châtelain ne devait pas craindre la fuite de ses prisonniers ; dans de telles conditions, il serait d'autant plus facile de le surprendre. Il s'imaginait probablement que seul un oiseau pourrait s'échapper de ce lieu, et encore lui faudrait-il éviter les traits des archers disposés le long du chemin de ronde. Un chambellan prit livraison de la nouvelle arrivante, se glissa à travers les jets d'eau d'une cour carrée, et la conduisit à l'intérieur du château. Après avoir traversé deux patios et quelques petits salons, elle aperçut une piscine intérieure oblongue où de jeunes femmes se baignaient ; d'autres, nombreuses, pareillement nues, semblaient attendre allongées sur le dallage la fuite du temps.

« Ainsi je suis destinée à grossir le troupeau, pensa Aurore, écœurée. Comment ces malheureuses ne deviennent-elles pas folles d'ennui, à force d'être enfermées dans cette prison ? » Elle s'étonna que le maître des lieux laissât passer des hommes si près du harem ouvert, sans doute la peur qu'il inspirait était telle qu'aucun d'eux n'aurait osé s'approcher d'une de ses concubines. À moins que son guide ne soit un eunuque ? Elle haussa les épaules ne se sentant pas concernée ; ses bras étaient douloureux, on ne l'avait toujours pas détachée, cela devenait agaçant.

Le chambellan s'arrêta devant un grand salon décoré à l'orientale dont la double porte était ouverte ; un garde frappa sur un gong pour annoncer leur arrivée. Son guide introduisit la jeune fille et se retira aussitôt. Tsian-Cheng était là, debout, sa carrure était celle d'un géant pas loin de deux mètres et il devait peser cent kilos de muscles et d'os. Son visage buriné, mais sans âge, était encadré de boucles brunes. Il portait un costume de chasse en cuir et, à son côté, pendait un coutelas. On le sentait à la fois brutal, sensuel et raffiné. Il fit signe à l'adolescente de s'approcher.

— Le noble Tsian-Cheng a-t-il peur d'une enfant pour que je garde ainsi les poignets liés en sa présence ?

L'insolence avait souvent réussi à Aurore et le seigneur de Nyl-Pann était homme à la comprendre. Il parut plus surpris que fâché de la réflexion.

— Je tiens à recevoir enfin la juste contrepartie de mes cinquante mesures d'or.

— Tu ne m'as payé que vingt mesures ! s'indigna Aurore.

— Tu sembles oublier que je t'ai déjà achetée, il y a environ un siècle, pour trente mesures.

— Tu m'as déjà...

La jeune fille en resta sans voix. Encore un pan de sa vie qui était sorti de sa mémoire. À l'époque Ankh-Moloch n'était pas son compagnon, aussi n'avait-il pu la mettre en garde. Pour la première fois, elle fut inquiète.

— Il est donc vrai que tu oublies, comme on le raconte. Eh bien je vais te rafraîchir la mémoire. Je t'ai achetée au marché de Samarcande, tout comme aujourd'hui, et payée en bon or ; une fois dans ma chambre, tu m'as emprunté mon couteau de chasse sous prétexte de l'admirer et tu te l'es enfoncé dans le cœur. C'est plus tard que j'ai appris que tu ne pouvais mourir et qu'on t'avait revue parcourant les Hautes Terres, en compagnie d'un de ces insupportables chats qui parlent. T'en souviens-tu, ma belle ?

L'adolescente secoua la tête, trop abattue pour être capable de proférer un son.

— Tu seras surveillée à chaque instant et je ne te détacherai qu'après avoir possédé ton corps, ça tu peux en être certaine. Je suppose que tu poursuis toujours ta chimère, comment s'appelle cette ville dont tu parles sans cesse ?

— Aï-d'Jaman, seigneur.

— Tiens, on dirait que tu te fais plus humble.

Tsian-Cheng se trompait, l'impertinence coutumière d'Aurore reprit le dessus.

— Je te l'ai sans doute déjà demandé, mais connais-tu la Cité Fabuleuse ?

— Tu es vraiment incorrigible, que t'importe maintenant ? Tu auras beau te tuer, je garderai ton corps jusqu'à ce qu'il renaisse à la vie ; désormais tes jours s'écouleront dans mon gynécée et tes nuits dans ma couche si je daigne t'y appeler. Enfin, pour satisfaire ta curiosité, sache que cette ville n'existe pas dans les Hautes Terres, cela je le sais, je les ai toutes parcourues. En revanche, dans la fraction de notre continent qui a été jadis isolée par un magicien puissant, au-delà du Pays Mauve, il existerait une cité incroyablement belle, faite de jade et d'onyx. Peut-être est-ce Aï-d'Jaman, je ne sais ; mais, même si tu étais libre, tu ne pourrais t'y rendre, seule la magie peut conduire là-bas. C'est un démon, la nymphe Mylène, une créature perverse et sanglante, qui m'en a parlé le jour où elle était venue voler l'Akon-Rha sur les ordres d'un mage du Monde de l'Éveil. Inutile de songer à te servir du talisman, il est maintenant dans l'Aï-Dpur et seule Mylène connaissait la formule. Tu n'as donc aucun regret à avoir, maintenant on va te baigner et te préparer pour cette nuit où j'honorerai ton jeune corps.

Tsian-Cheng frappa un coup bref sur un petit gong et deux servantes vinrent chercher Aurore pour la conduire aux appartements des femmes. Là, elle reçut un bain de lait chaud parfumé à l'essence de rose, puis fut confiée aux mains expertes d'un grand eunuque noir qui vint pétrir ses muscles. Il fit rapidement signe qu'il était inutile de continuer tant la chair de la jeune fille était douce. Elle avait été détachée pendant le bain et le massage, mais ses poignets furent à nouveau liés derrière son dos dès qu'elle fut prête. Une jeune femme sculpturale, vêtue d'une tunique tissée de fils d'or, entra et les servantes s'inclinèrent. L'une souffla à l'oreille de l'adolescente :

— C'est Ho'sharry, la favorite du maître.

Aurore l'admira sans réserve ; blonde, élancée, très grande, sa taille était aussi fine que son buste paraissait bien rempli. « Pourquoi Tsian-Cheng a-t-il d'autres femmes ? se demanda innocemment la jeune fille. Celle-ci est tellement belle ! » Impertinente comme toujours, elle posa la question à voix haute. Ho'sharry rit beaucoup et lui passa la main sur la joue d'un geste très doux.

— Suis-moi, enfant. Je vois que tu ne sais rien encore des hommes, pourtant mon seigneur prétend que tu parcoures notre monde depuis des dizaines d'années. Il faut que nous parlions toutes les deux.

La favorite la conduisit à travers une série de petits boudoirs jusqu'à ses appartements privés qui, tendus d'une soie verte, s'harmonisaient avec la couleur de ses cheveux. Elle aida Aurore à s'allonger confortablement sur un sofa.

— J'ai honte de ne pouvoir te détacher, mais Tsian-Cheng a été formel sur ce point. Tu lui a déjà échappé une fois en te suicidant, m'a-t-il dit, et il ne veut pas être joué une seconde ! Tu n'aurais jamais dû revenir à Samarcande.

— J'oublie tout au bout de quelques jours à peine, dame, c'est mon drame. D'après Ankh-Moloch, mon chat, nous étions déjà venus ici il y a quelques années et j'avais réussi à ne pas être capturée. Mais Tsian-Cheng m'a appris qu'il m'avait achetée il y a très longtemps, avant que le Maître-chat n'ait commencé à m'accompagner. J'aurais pourtant juré ne pas connaître le châtelain.

— Lui ne t'a pas oubliée, je te l'assure. Tu serais donc immortelle, c'est extraordinaire ; j'avais pourtant toujours cru que seuls les six premiers habitants du Monde des Rêves possédaient cette faculté.

— Les six premiers ?

— Oui, Tsian-Cheng et Shéraz, que l'on nomme aujourd'hui la Princesse Pourpre. Le prince Télan qui règne sur la vallée de l'Aï-Dpur et Sépher, morte depuis ; enfin Haut K'Hélen, monarque d'un royaume souterrain, et Virziha qui a maintenant disparu. Après leur séparation, ils ont créé chacun leur royaume. Tu as peut-être fait la connaissance des uns ou des autres au cours de tes voyages.

— Mon chat affirme que nous sommes déjà allés dans l'Aï-Dpur et que j'ai rencontré Télan et Thyrsée, mais j'ai oublié. Peux-tu me dire ce qui va m'arriver maintenant ?

— Bien sûr, n'aie pas peur, mon seigneur est moins brutal qu'il ne le paraît, mais il est exigeant et il faudra te plier à ses caprices. Dans un instant, deux gardes vont t'emmener dans sa chambre et ils ont ordre de te garder jusqu'à son arrivée. La fenêtre qui donne sur l'à-pic du lac est toujours ouverte et Tsian-Cheng ne veut pas courir le risque de te perdre une nouvelle fois ; la chute serait mortelle pour tout autre, mais pour toi...

Aurore comprit que Ho'sharry venait sciemment de lui indiquer le moyen de fuir. Sans doute la favorite appréciait peu de partager les faveurs du châtelain avec une fille qui, tout comme lui, ne vieillirait pas. Elle eut un petit sourire entendu.

— Je te remercie, dame, tu es très bonne. Sois sûre que je saurai profiter de tes sages conseils.

Ho'sharry frappa deux fois dans ses mains et les gardes apparurent. Aurore les suivit docilement jusqu'à l'escalier de la tour d'angle qu'ils grimpèrent interminablement avant d'atteindre la chambre du châtelain. Une fois en haut, l'un des hommes lui délia les mains, mais c'était seulement pour lui retirer sa tunique. Elle se retrouva allongée nue sur le lit, les bras attachés aux montants du baldaquin par deux solides cordelettes. Les gardes se retirèrent alors.

Comment s'échapper ? La chambre était carrée, pauvrement meublée, quelques massacres de licorne et des ailes de griffon au mur, une peau de dragon au sol en étaient les seuls ornements. L'adolescente tira vainement sur ses liens, le chanvre tressé ne céda pas et les montants du lit étaient

solides. Cette fois Tsian-Cheng la tenait, elle serait forcée de lui céder. Ce n'était pas tellement le fait de devoir appartenir à un homme qui la mettait en rage, après tout cela devait bien lui arriver un jour ou l'autre, mais être prise de force lui était insupportable. Elle apercevait par la fenêtre ouverte le ciel se charger de vapeurs violettes, Ankh-Moloch devait guetter son évasion, elle en était sûre. Deux mètres à peine la séparaient de la liberté, la chute ne l'effrayait nullement, et elle enrageait de devoir rester ainsi impuissante à attendre le bon plaisir du châtelain. « Et si je feignais la soumission, se dit-elle, peut-être acceptera-t-il de défaire mes liens ? »

Un pas lourd annonça la venue de Tsian-Cheng. À son entrée elle grimaça un sourire. Il contempla le corps allongé, puis commença de se déshabiller.

— Tu es maigre comme un oiselet déplumé, petite, n'importe laquelle de mes femmes est dix fois plus désirable que toi. Pourtant, ce soir, c'est seulement de ton corps que j'ai envie ; j'attends cet instant depuis si longtemps. À ton air, je vois que tu consens à te montrer soumise ; est-ce vrai ?

— Oui, seigneur, je ferai ce qu'il te plaira.

— À la bonne heure, n'aie pas peur, je ne te ferai pas de mal.

Une fois nu, il alla chercher un flacon de vin dans un placard et en but une large rasade à même le goulot, puis il s'assit sur le rebord du lit et ses mains commencèrent à caresser le corps de l'adolescente. Quand il glissa ses doigts entre ses jambes, Aurore eut un sursaut. Il rit.

— Toutes les mêmes ces fillettes pudiques. Enfin, tu te tiens convenablement, d'autres crient et pleurent la première fois, j'attendais moins bien de ta part. Si tu continues, tout ira bien.

Avec effroi, elle vit le sexe de l'homme se dresser, devenir énorme, en même temps elle sentait une curieuse chaleur envahir son ventre sous les caresses. Surtout une sorte de langueur la gagnait tout entière, elle n'avait plus envie d'échapper à Tsian-Cheng. C'était maintenant qu'il fallait le supplier de la détacher, elle s'en rendait compte, et elle n'en avait pas la volonté. Il dévora son ventre et ses seins, et elle sentit leur respiration à tous deux devenir haletante ; elle ferma les yeux, s'abandonnant à son sort. Le châtelain se coucha sur elle, l'écrasant de tout son poids, les cordes meurtrirent cruellement les bras d'Aurore, elle poussa un cri, mais un baiser sur la bouche la fit taire. Tsian-Cheng écarta ses cuisses d'un coup sec et elle sentit un objet dur qui cherchait à forcer l'entrée de son sexe. La douleur aux poignets se fit plus forte et ce fut sans arrière-pensée qu'elle s'arracha aux lèvres de l'homme pour crier :

— Oh ! j'ai mal, ces cordes me scient les bras, ne peux-tu les couper ? Je t'en prie.

— Pardonne-moi.

Tsian-Cheng, toujours allongé sur elle, tenta de saisir son coutelas, mais il avait jeté ses vêtements hors de portée. Avec un grognement de mécontentement, il se releva et alla saisir l'arme puis revint vers le lit et trancha les liens. Il montra le couteau à la jeune fille en riant :

— Cette fois, tu ne l'attraperas pas.

Il se retourna pour le lancer dans la porte où il s'enfonça profondément. Cet incident avait permis à Aurore de reprendre le contrôle d'elle-même ; en une fraction de seconde, elle bondit du lit et se rua jusqu'à la fenêtre sans prêter attention au cri : « Arrête ! » poussé par le châtelain. Elle se jeta par l'ouverture, arrachant au passage un rideau qui la suivit dans sa chute. Tsian-Cheng poussa un juron terrible et se précipita à la fenêtre ; il entendit le bruit du corps tombant à l'eau mais ne distingua rien, la nuit était tombée. Il était joué une nouvelle fois, il ne pouvait se risquer à rechercher l'adolescente avec des torches, tous les prédateurs nocturnes seraient immanquablement attirés et les dévoreraient lui et ses hommes. « Garce, la prochaine fois que je t'attrape, hurla-t-il, je te tue d'abord et je te viole ensuite ! »

— Aurore, où es-tu ?

— Je suis là, Chat. Je distingue ta barque, ne bouge pas, je nage jusque-là.

Haletante, l'adolescente arriva près de l'embarcation et se hissa à bord. Elle avait récupéré le rideau arraché, l'essora et s'en fit un sarong.

— Toi qui vois dans l'obscurité, Chat, dis-moi si je suis bien habillée ainsi.

— Retourne demander à Tsian-Cheng si tu tiens tellement à le savoir ! Prends les rames qui sont au fond et essaye de les utiliser, il faut rejoindre la Rhya et quitter Samarcande au plus vite. Le châtelain va te faire rechercher.

— D'autant que c'est la seconde fois que je lui échappe ; la première, c'était avant de t'emmener en promenade avec moi.

— En promenade ! La fille est vraiment folle.

— Direction l'Aï-Dpur, nous partons pour le Pays Mauve, Chat, si l'Akon-Rha veut bien nous y emmener.

Aurore saisit les rames et parvint à faire avancer la barque le long du canal jusqu'au fleuve. Elle la lança dans le sens du courant et la navigation reprit en direction de l'Aï-Dpur. Les oiseaux roc ne s'aventuraient généralement pas jusqu'à Samarcande et les griffons dormaient à cette heure, mais il existait bien d'autres bêtes de la nuit, toutes avides de proies à dévorer et le Maître-chat fixait l'obscurité avec une attention accrue. La jeune fille peinait car elle ramait mal ; aussi, épuisée, elle se coucha au fond de la barque. Ankh-Moloch saisit la godille et se contenta de maintenir le cap au milieu du courant. La couleur noire de son pelage dut le rendre invisible aux prédateurs nocturnes car les premières lueurs violettes de l'aube apparurent sans qu'ils aient été inquiétés. Aurore se réveilla, s'étira puis piqua une tête dans l'eau et se mit à pousser l'embarcation en battant l'eau des pieds comme elle avait vu des nageurs le faire du côté de Néag.

La région était désertique, des blocs de grès rouges hérissaient les berges de la Rhya, quelques rares thuyas penchés au-dessus de l'eau constituaient la seule végétation. Quant à la faune ils n'en aperçurent aucun représentant, ce qui valait mieux. Deux fois ils rencontrèrent des barques de pêcheurs dont les occupants regardèrent avec surprise cette gamine, vêtue d'un reste de rideau, qui voyageait seule en compagnie d'un chat. Plus tard, dans une boucle du fleuve, ils découvrirent une série de pals, sur deux d'entre eux étaient encore accrochés les corps de suppliciés.

— Nous approchons du territoire d'un de ces rois fous, Shéraz ou Haut K'Hélenn, méfions-nous ; mais il peut s'agir aussi des méfaits de ton ami Hotebk qui aura voulu faire des exemples. Je pencherai même pour cette dernière hypothèse car K'Hélenn vit plus au nord et Shéraz préfère torturer dans son donjon qu'en plein air. Elle aime contempler l'agonie des victimes.

— Chat, si tu appelles encore cette ignoble canaille d'Hotebk mon ami, je te jette à l'eau. Je commence à avoir faim, tu n'as rien prévu bien entendu ; tu ne penses à rien.

Ankh-Moloch s'apprêtait à répondre vertement quand la vision d'un supplice d'un nouveau genre retint son attention. Une jeune femme nue était suspendue par les poignets à la branche d'un arbre mort qui s'avancait au-dessus de l'eau. Elle n'était pas encore morte, mais paraissait avoir des difficultés à respirer et, manifestement, souffrait beaucoup.

— Il faut lui porter secours, dit Aurore dès qu'elle l'aperçut.

— C'est peut-être un piège ; pour la détacher il nous faut aborder et nous serons alors vulnérables. Qui sait si des bandits ne l'ont pas placée là pour attirer les voyageurs ? Dans l'état où elle est, mieux

vaut la laisser, elle n'en a plus pour longtemps.

— Tu n'as pas honte ! Tu me dégoûtes, Chat, je n'ai jamais rencontré un être aussi égoïste que toi. Je ne vais pas laisser mourir cette pauvre fille comme ça. Tourne la godille vers la rive.

La femme, qui les avait aperçus, remua les lèvres, mais elle était trop faible et aucun son n'en sortit. En s'approchant, à travers ses râles, ils distinguèrent le mot « pitié ». En quelques vigoureux coups de rames Aurore eut atteint la berge ; elle attacha la barque à un rocher pointu et descendit à terre. Le chat la suivit, circonspect. L'adolescente dut grimper sur l'arbre pour défaire le nœud qui fixait la corde car elle n'avait pas de couteau. Le corps de la femme attachée tomba à l'eau et Aurore plongea pour rattraper la malheureuse avant qu'elle ne se noie. Elle la tira sur la rive.

— Sois bénie, étrangère, tu m'as sauvé la vie. Tu vas être récompensée de ce bienfait.

La femme avait parlé d'une voix rauque et presque inaudible. Aurore pensa qu'elle devait être très faible. Ankh-Moloch avait sans doute raison, elle n'allait pas survivre, d'autant qu'ils n'avaient aucun cordial à lui administrer. Elle cherchait vainement quoi faire quand la femme parut retrouver d'un coup toutes ses forces et sauta sur ses pieds.

— Gardes ! cria-t-elle. Emparez-vous de cette gamine stupide et de son bouffon de chat. Tous deux feront bientôt connaissance avec le donjon aux sept tortures.

En un instant Aurore et son familier furent maîtrisés par des soldats cachés derrière les blocs rocheux. Ainsi, c'était Shéraz qui avait joué cette comédie pour s'emparer d'eux. L'adolescente fut prise d'une fureur sans bornes ; si elle l'avait pu elle se serait jetée sur la Princesse Pourpre pour lui lacérer le visage. La reine rit beaucoup de la rage impuissante de la jeune fille et caressa sa gorge du bout des ongles. Puis, après s'être enduit les poignets, blessés par le corde, de baume cicatriciel, elle s'habilla devant ses hommes avec une tranquille impudeur. C'était une superbe brune qui paraissait trente ans à peine, taille mince, ventre plat, seins allongés en poire. Son visage exprimait maintenant malice et cruauté.

— Birnyr ne t'a pas suffi, pauvre démente ? Tu l'as pourtant achetée hier seulement, s'écria Aurore qui ne se contrôlait plus.

— Elle a connu la première salle du donjon et un bambou acéré a fouillé ses intestins toute la soirée d'hier. Aujourd'hui, elle m'attend sur un chevalet d'estrapade et doit beaucoup souffrir à cette heure ; pourtant ce n'est encore que la seconde torture. J'ai conçu une savante gradation dans la souffrance. Comment sais-tu que je viens de l'acheter ?

— C'est moi qui ai été mise en vente après elle.

— Ah ! c'est vrai, je te reconnais. Mais... mais c'est Tsian-Cheng qui t'a acquise. Comment es-tu là ? Tu t'es enfuie ?

— Oui, reine, je me suis enfuie.

— Dans ce cas tu seras empalée comme tous les esclaves fugitifs. Tu es folle de m'avoir avoué cela !

— Je me suis enfuie de Nyl-Pann tout comme je l'avais fait un siècle plus tôt. C'est la seconde fois que ce malheureux m'achète, je vais finir par lui coûter cher !

— Un siècle... Serais-tu cette gamine qui ne peut mourir et parcourt inlassablement les Hautes Terres à la recherche d'une ville inconnue ?

— C'est bien moi, reine. Je me nomme Aurore et voici Ankh-Moloch, mon ami.

Shéraz réfléchit un moment.

— Tu t'es bien moquée de Tsian-Cheng, c'est amusant ; ce rustre fut jadis mon époux. Sais-tu que

tu es la première immortelle qui soit apparue depuis les trois couples initiaux ? Et encore nous pouvons être tués, notre immortalité n'est que relative. Aujourd'hui, il ne reste que Virziha et moi du côté des femmes, et je ne suis même pas certaine qu'elle soit vivante. Je suppose que tu seras amenée un jour à prendre la place de cette folle de Sépher... Dans ce cas, cela change tout. Gardes, relâchez-les. Un pacte nous unit depuis la mort de cette pauvre démente, nous avons juré de ne pas nous faire de mal les uns aux autres, je pense qu'il faut désormais t'y inclure. Où allais-tu avec ce chat stupide ?

— Dans l'Aï-Dpur, pour tenter de gagner le Pays Mauve et, de là, Aï-d'Jaman, la Cité Fabuleuse.

— Une escorte va te conduire jusqu'au mont Phlegn, ensuite il te suffira de descendre l'autre versant de la montagne jusqu'à la vallée ; il n'y a aucun danger à redouter. Tu vois, Aurore, je te l'avais bien dit, tu es récompensée de ton bienfait. Je ne mens jamais, enfin... presque !

Shéraz éclata de rire et, suivie de deux de ses hommes, elle disparut entre les rochers.

— C'est elle qui est stupide, Chat, pas toi, murmura Aurore à l'oreille d'Ankh-Moloch, en le prenant dans ses bras.

Quatrième conjuration

Je veux partir avec toi.

Mylène se réveillait, elle se retourna, encore à demi endormie vers Rémy.

— Partir où ?

— Je t'aime, Mylène, que tu sois femme, nymphe, démon ou autre chose. Je ne veux pas te quitter.

Laisse-moi te suivre dans ton univers même si je dois y perdre mon âme.

Elle eut un petit rire.

— Ce n'est pas ton âme que tu perdras, sot, mais ta vie. Tu ne survivrais pas un jour dans les Hautes Terres si je te laissais seul, et je ne puis passer mon temps à te protéger. Il est hors de question que tu m'accompagnes physiquement, en revanche tu pourras me retrouver en rêve. Je t'appellerai et tu me rejoindras ; un songe d'une durée réelle de quelques minutes ici peut s'étirer sur des semaines, des mois en temps subjectif. Cesse de te désoler, tu pourras continuer de me faire l'amour dans tes rêves, comme maintenant.

Elle retira sa nuisette et s'offrit au jeune homme. Il savait qu'elle ne ressentait rien et fut d'autant plus sensible à son geste ; peut-être l'aimait-elle un peu après tout ? Il l'étreignit passionnément. Malgré ses promesses, il était loin d'être sûr que des caresses oniriques soient aussi satisfaisantes. Une seule chose le laissait insatisfait, quoiqu'il fasse, la respiration de la nymphe jamais ne devenait haletante, pas un rôle de plaisir ne sortait de ses lèvres, même lorsqu'il dévorait savamment son sexe. D'un autre côté, sa jouissance de mâle était plus intense qu'elle ne l'avait jamais été avec une autre femme ; alors, il savourait son plaisir égoïste, après tout sa compagne semblait s'accommoder très bien de la situation.

Le capitaine Le Goeff vint les prendre de bonne heure et les conduisit à un terrain d'aviation proche où un gros hélicoptère de la gendarmerie les attendait. Brenet-Duval était déjà là qui faisait les cent pas pour se réchauffer ; la prairie et les arbustes proches étaient couverts de givre et étincelaient sous le soleil levant. Mylène demanda qu'on s'arrête un instant pour admirer le paysage, elle n'avait jamais rien vu de pareil.

— Vous ne connaissez donc pas le froid ? demanda le professeur quand ils l'eurent rejointe.

— Pas dans la région de Samarcande où je vis. Plus au nord, vers les Monts Maudits, on trouve de hautes montagnes couvertes de glace et de neige, mais nous n'avons ni givre ni soleil et la combinaison des deux est vraiment superbe. Je ne connais que les fleurs lumineuses du Pays Mauve qui puissent offrir un spectacle d'une égale splendeur.

Le capitaine interrompit leur conversation pour les inviter à monter dans l'hélicoptère. La nymphe parut tout à fait indifférente au moyen de locomotion qu'on lui faisait emprunter, après tout voyager dans une machine volante ne devait pas lui paraître plus étonnant que parcourir les cieux accrochée aux serres d'un oiseau roc. L'engin décolla et le professeur en profita pour reprendre la conversation qu'il avait eue avec Mylène lors du déjeuner de la veille.

— J'ai mis au net ce que vous m'avez appris hier du Monde des Rêves, Mylène. Il y a encore trois points qui ne sont pas clairs dans mon esprit et je vais vous ennuyer avec quelques questions supplémentaires, si vous le permettez.

Elle acquiesça d'un sourire. Rémy la tenait par les épaules, étroitement serrée contre lui.

— D'abord qu'entendez-vous par les trois premiers couples ? Vous avez utilisé cette expression

deux fois.

— Il faut reprendre la genèse de l'univers onirique. On raconte qu'il a été créé par Shamphalaï à l'aube des temps, en même temps que la Terre, mais il n'a été découvert par l'homme que relativement récemment. Quelques centaines d'années terrestres à peine. Il a d'abord été peuplé par des chats doués de la parole et de petits rongeurs qui leur servaient de proie, c'était là l'œuvre de Joachim Lodaüs qui adore les félins. Puis, il y a environ trois cent cinquante ans, six humains sont apparus, envoyés par le Maître pour le servir. Ils ont d'abord mené une vie simple, en couple, puis ils sont devenus les rois des Hautes Terres après l'apparition des autres hommes et des animaux. Cette fois, la création avait échappé à Lodaüs et d'autres mages avaient contribué à peupler ces contrées. Nombre d'entre eux étaient fous et c'est pourquoi on y rencontre tant d'horreur, dragons, frelons lactifères, vampires, etc. Pour en revenir aux six premiers habitants, ils n'ont pas vieilli depuis le jour de leur apparition et on les dit immortels, toutefois ils peuvent être tués. Les humains apparus ensuite naissent, grandissent et meurent comme tous les hommes, mais à un rythme beaucoup plus lent ; Thyrsee et Ho'sharry ont bien soixante ans aujourd'hui, peut-être plus, et elles n'en paraissent pas trente. Elles vieilliront néanmoins et mourront un jour. Il ne semble pas devoir en être de même pour les trois couples initiaux : Tsian-Cheng et Shéraz, Haut K'Hélen et Virziha, le prince Télan et Sépher. Dans les premières années, ils ont exploré le pays ensemble et, un jour, ils ont découvert un volcan d'or qui les a rendus immensément riches. Depuis, les dangers de la route sont devenus tels que personne d'autre n'a pu atteindre ce volcan. Être riche n'avait aucun sens à l'époque puisqu'ils étaient seuls, mais en a pris un quand les autres habitants sont apparus, d'autant qu'on n'a jamais retrouvé d'or ailleurs. Les trois couples se sont alors séparés et chacun a fondé son propre royaume.

— Il n'y a pas d'autres rois qu'eux ?

— Si, quantité de roitelets. Ils ne comptent pas, ils sont pauvres et mortels. J'ajoute que Sépher a été tuée sur l'ordre de son ancien mari, elle était devenue folle.

— Bon, deuxième question. Qu'est-ce que ce Pays Mauve entouré de Néant ?

— C'est une fraction des Hautes Terres isolée, croit-on, par un mage du Monde de la Réalité pour punir une de ses créatures qui s'était révoltée contre lui. Il est possible que ce magicien ait été Joachim Lodaüs, je n'en suis pas sûre. Désormais, on ne peut plus accéder au Pays Mauve, ou à la Terre des Ombres Perdues, qu'en utilisant une impulsion énergétique. En revanche, une fois là-bas, on regagne aisément les Basses Terres, une bonne route conduit droit au portail d'onyx qui en marque l'entrée. Cela je puis m'en porter garante, je l'ai fait. Pourtant le trajet est impossible en sens inverse, il n'y a rien au-delà du portail d'onyx ! Un Rêveur très savant m'a dit qu'il s'agissait d'un phénomène de topologie, je ne sais pas ce que cela veut dire.

— J'en ai une petite idée. Ma dernière question recoupe ce que vous venez de dire. Votre Monde des Rêves devrait être un univers où pullulent mages et sorciers, or, d'après ce que vous m'avez dit hier, il n'y en aurait aucun.

— La sorcellerie est inconnue chez nous ; j'ai été très surprise quand Rémy m'a dit qu'on n'enseignait pas la magie dans les écoles. Pour moi, d'après les merveilles que racontaient les Rêveurs, l'univers de la Réalité ne pouvait être qu'un monde magique. Je croyais naïvement que tous les appareils fonctionnaient grâce à des enchantements ! J'ai maintenant compris que les voitures, les avions, ou ce gros engin bruyant qui nous porte, utilisaient banalement de l'énergie. J'ai été déçue, je ne te le cache pas. La seule technologie qui m'ait étonnée, et ravie, est celle de l'image, qu'elle soit fixe ou animée. Quand je montrerai ma photo à Shéraz ou Ho'sharry elles en crèveront de jalousie ! Et puis les parfums, les bijoux, les fringues, c'est pas mal non plus.

Rémy et le professeur rient.

— Tu deviens de plus en plus femme, ma chérie, lui dit Charvin.

— En fait, ce qui m'intéresse le plus ici, ce sont les livres, la musique, le cinéma, et il doit y avoir bien d'autres possibilités dont je ne soupçonne pas l'existence. À propos, j'ai fait des progrès en lecture ces derniers jours, et j'ai trouvé chez M. Ronet un livre – dont j'ai oublié le titre – où l'on disait qu'il n'y avait guère de différence entre un démon et une jolie femme.

— C'est un affreux machiste qui a écrit cela et, de toute façon, je n'admettrai jamais que tu sois un démon. N'est-ce pas, professeur ?

Brenet-Duval préféra ne pas approfondir le sujet.

— Ce n'est qu'un mot, sans plus. Je repense à ce problème d'écriture, tout est donc oral chez vous ?

— Oui, nous ne connaissons l'existence des livres que par les Rêveurs, mais aucun n'est resté assez longtemps pour nous apprendre à lire et écrire. On rencontre des inscriptions gravées sur certains monuments d'une ville morte, Iram-aux-Colonnes, mais personne ne sait qui les a faites ni ce qu'elles veulent dire. La carte murale – l'unique carte du Monde des Rêves – qui se trouve chez le prince Télan dans l'Ai-Dpur, ne comporte aucune inscription ; elle a été dressée peu à peu par de nombreux Rêveurs, les uns à la suite des autres, en fonction des régions qu'ils avaient visitées. De plus, elle est très difficile à utiliser du fait de sa plasticité ; notre univers se déforme sans cesse et les lieux géographiques se déplacent les uns par rapport aux autres. Voyager est dangereux dès lors qu'on s'écarte de la Rhya.

— J'aimerais quand même aller là-bas ; découvrir ce nouvel univers, ce doit être fascinant.

— Et moi y vivre avec toi, ajouta Rémy.

*

L'hélicoptère atterrit dans un champ près du village d'A., dans la région d'Agen. Une voiture de gendarmerie attendait les voyageurs, le commissaire Lehigueux avait ordonné qu'on les conduise chez l'ancien pharmacien du village, Paul Cazaubon, qui, par deux fois, avait été admis au manoir de R. Il avait maintenant soixante-dix ans et ne consacrait plus son énergie qu'au jardinage et à la pêche à la ligne dans le Gers tout proche. Prévenu de l'arrivée des visiteurs de Paris, il se demandait quelle nouvelle diablerie pouvait avoir inventée Lodaüs pour intéresser une fois encore les pouvoirs publics.

Le Pr Brenet-Duval se nomma et rappela l'amitié qui le liait à Dietrich Humboldt qu'avait connu Paul Cazaubon peu avant le décès du parapsychologue. Le pharmacien pria ses visiteurs d'entrer, ne comprenant toujours pas ce que lui voulaient ce professeur, un officier de gendarmerie, un journaliste et une blonde superbe qu'on ne lui avait même pas présentée. Ils traversèrent l'ancienne officine, aujourd'hui transformée en serre, et s'installèrent dans la salle à manger. Le vieil homme assura avoir été grandement peiné par la mort du Pr Humboldt et, ne sachant que dire, proposa un blanc-cassis puisque midi approchait.

— Je vous sens intrigué, M. Cazaubon. Le motif de notre visite est simple, cette dame désire se rendre à R. et nous voulons...

— N'allez pas là-bas, mon enfant, tout y est mort et corruption !

— J'ai peur que le terme « mon enfant » ne soit pas approprié, M. Cazaubon, vous êtes infiniment plus jeune que cette charmante jeune femme. Je pense par ailleurs que vous la connaissez de nom, vos protégés Sandra et Didier ont dû vous raconter ses exploits plus d'une fois. Permettez-moi de vous présenter la nymphe Mylène, des Hautes Terres du Rêve.

Si Brenet-Duval avait voulu ménager un effet dramatique, c'était réussi. Le vieil homme lâcha le

verre qu'il tenait et recula jusqu'au mur comme l'avait fait le général de Guymet la veille.

— Mais, c'est une créature maléfique ! Vous êtes fous de l'avoir amenée, elle va nous tuer tous...

Mylène éclata de rire.

— La semaine dernière Rémy m'a emmenée voir un film américain où une élève voulait être élue la fille la plus populaire de la classe. Je crois que c'est mal parti pour moi, pourtant je me trouve plutôt gentille.

Le pharmacien la regarda ahuri.

— Vous êtes sûr que c'est bien... ?

— Tout à fait, vous avez en face de vous un authentique démon, M. Cazaubon. Cela dit, la nymphe s'est révélée très différente de ce que nous savions d'elle ; nous avons été aussi surpris que vous l'êtes.

— Je suis un vrai petit ange, monsieur le pharmacien, mais aujourd'hui je n'ai pas sorti mes ailes, dit Mylène qui paraissait s'amuser beaucoup.

Ce fut elle qui prépara les kirs et les servit. Paul Cazaubon la regardait faire en proie à l'ahurissement le plus complet ; il répéta trois ou quatre fois : « Quand je raconterai ça à Sandra et Didier... ». Il finit par s'asseoir, dépassé par la situation.

— Que sont-ils devenus ? demanda Mylène.

— Ils vivent au village de F., près d'ici, je les vois souvent. Quand ils sauront ça...

— La nymphe désire regagner son monde en empruntant un passage qui se trouve au manoir ; nous l'accompagnerons seulement jusqu'à la limite des terres du domaine. Nous voulions vous demander quel chemin prendre pour éviter les sensations désagréables qu'on éprouve toujours à R., à en croire les rapports de Humboldt.

— C'est juste, je vais vous expliquer. Quand ils sauront ça...

*

La voiture s'arrêta au pied de la falaise, à la limite de la propriété. Mylène avait dû user de ses pouvoirs hypnotiques pour empêcher Rémy de la suivre. Seuls Brenet-Duval et Le Goeff l'accompagnaient maintenant.

— Attends-moi là, professeur, je reviendrai te faire part de la réponse du Maître, c'est promis, dit-elle en les quittant.

Quand elle se fut éloignée vers le chemin empierré qui montait vers le manoir, le capitaine tira une enveloppe de sa poche et la décacheta. Elle était signée du commissaire Lehigueux : « Un émetteur miniature a été placé dans le sac à main de la nymphe. Vous pourrez capter ses propos sur la longueur d'onde de la gendarmerie. J'ai préféré ne rien vous dire au cas où elle lirait dans nos pensées. »

— Toujours aussi rusé ce vieux renard ! s'écria Brenet-Duval en lisant par-dessus l'épaule de Le Goeff. Sans répondre le capitaine brancha la radio.

Mylène traversa un petit bois qui arrivait directement sous la terrasse. L'absence de vie animale, donc de bruits, qui gênait tant les visiteurs humains, lui était indifférente, il en allait de même dans bien des régions des Hautes Terres. Elle grimpa d'un pas rapide le dernier raidillon et se retrouva devant la porte du manoir. Le marteau à tête de dragon lui était connu de réputation, elle le saisit et il retomba avec ce mouvement anormal qui avait déconcerté tant de visiteurs. Il se passa un long moment avant que la porte s'ouvre ; elle distingua la silhouette d'un grand chat noir dans une demi-obscurité.

« Va-t'en ! »

L'ordre résonna dans son esprit tandis que le Maître-chat projetait vers elle une onde de terreur destinée à la faire fuir.

— Bonjour Aï-d'Moloch, tu n'es guère aimable avec ta petite camarade.

« Qui es-tu, femelle ? »

— La nymphe Mylène, tu ne me reconnais pas ?

Elle perçut la surprise de l'animal, son mécontentement aussi, il n'appréciait pas d'avoir été pris au dépourvu.

— Qui t'a permis de venir ici, démon subalterne ?

Cette fois, il s'était exprimé à haute voix, Mylène ne se laissa pas impressionner par sa hargne.

— Je sers le Maître tout autant que toi. Tu ne me fais pas peur avec tes airs hiératiques de chat mal empaillé ! Je veux voir Lodaüs.

— C'est hors de question. Il a entrepris son ultime Grand Œuvre voilà maintenant onze ans et l'opération doit durer neuf années encore. Nul ne l'a vu et ne le verra pendant cette période, sauf moi.

— Alors tu vas lui transmettre un message. Dis-lui que ces derniers jours je me suis retrouvée involontairement à Paris et que huit Niurath se sont réveillés dans le Morvan.

— Quelle absurdité ! Les Niurath se sont éteints à la fin de la première période de civilisation terrestre. J'avais toujours dit au Maître qu'il était malsain que tu occupes constamment ce corps de femme ; cela a fini par te rendre folle.

— Les journaux, la radio, la télé ne parlent que de ça. Où vivez-vous ? Au Moyen Âge ?

— Le Maître ne s'intéresse plus au monde extérieur depuis longtemps. Et puis que parles-tu de journaux, ni toi ni moi ne savons lire.

— Moi, j'ai appris, sotte bestiole. Regarde.

Elle sortit de son sac à main la coupure de *France-Soir* qui reproduisait la première photo prise d'un Niurath.

— « Le monstre du Morvan », tel est le titre. Même si tu ne peux le lire, tu dois être capable d'identifier un Niurath.

Elle se baissa pour mettre le journal à hauteur des yeux d'Aï-d'Moloch qui examina la photographie avec stupeur.

— Combien y en a-t-il et où ?

— Huit dans une caverne près de Quarré-les-Tombes, en Bourgogne. Je les ai contactés pour savoir si leur apparition était liée à la mienne, mais leur isolement les a rendus fous. Les hommes ont tenté vainement de les détruire ; heureusement les Niurath ne s'en sont pas rendu compte. Je suis chargée par certains officiels, qui ont jadis été en rapport avec le Maître, de lui demander conseil ; ils ne savent plus quoi faire pour se débarrasser de ces créatures. Je dois leur porter sa réponse, ensuite je voudrais regagner les Hautes Terres en traversant la tapisserie de l'essor du cygne.

— Cette porte a été fermée après le retour de Sandra et de Didier. Je ne pense pas que Lodaüs acceptera de la rouvrir pour toi. Attends sur la terrasse, tout est à l'abandon à l'intérieur, sauf la chambre du Maître. Je vais le consulter.

Il saisit habilement dans sa gueule un coin du papier journal et disparut dans le manoir, laissant la nymphe mécontente et déconcertée. « La sale bête, il aurait quand même pu me faire entrer ! » se dit-elle. Pourquoi Joachim Lodaüs laissait-il tout à l'abandon ? Elle regarda autour d'elle ; ce qui avait été

autrefois un jardin ordonné était devenu une jungle. Seuls les ginkgos centenaires émergeaient encore des broussailles. En longeant la maison, elle parvint au parapet de la terrasse d'où l'on découvrait la plaine du Gers et, au loin, le village d'A. En contrebas, elle aperçut la voiture de gendarmerie qui l'attendait. Brusquement, elle eut envie de retourner avec eux vers la chaleur de la maison du pharmacien ; vers Rémy aussi peut-être, même s'il l'agaçait souvent par ses débordements d'affection. « Ce stupide chat a raison sur un point, se dit-elle, ce corps altère mon comportement. Bah ! après tout, pourquoi pas ? »

Elle regarda la tour du manoir encore noircie des éclairs qu'elle avait jadis reçus lors d'un combat avec un être-énergie d'une rare puissance. Joachim Lodaüs devait être là-haut, dans la chambre d'angle. Que préparait-il ? Elle haussa les épaules, le savoir ne l'intéressait en rien. Avoir la possibilité de rentrer chez elle, c'était tout ce qu'il lui importait d'apprendre. Rester davantage devenait dangereux, elle appréciait de plus en plus les commodités de la civilisation. Plus le temps passerait, moins elle aurait envie de retourner à sa vie austère, une tunique pour unique vêtement, des fruits pour nourriture, une cabane de branchage pour maison. Elle songea qu'elle allait pouvoir maintenant améliorer son confort ; certes, il était défendu de faire passer des objets d'un monde à l'autre, mais un être-énergie comme elle n'aurait aucune peine à transgresser cet interdit. Et puis défendu par qui ? Joachim Lodaüs ? S'intéressait-il encore à l'univers onirique ? Alors, un magnétophone hi-fi, des cassettes, quantité de piles, des robes, de la lingerie fine, du parfum, des livres, un Polaroid seraient les bienvenus. Elle était occupée à faire la liste des objets qu'elle emporterait quand Aï-d'Moloch réapparut. Elle quitta le parapet de la terrasse et vint à sa rencontre.

— Le Maître a été surpris, il avait oublié jusqu'à l'existence du monde des humains, que ce soit celui de l'Éveil ou celui du Rêve. Tout cela ne compte plus à ses yeux, il arrive en vue du Détachement. Toutefois, la présence de ces Niurath pose un problème, il le reconnaît. L'homme est trop ignorant pour en venir à bout et si en plus, comme tu le dis, ils sont fous, tout peut arriver. Il te donne donc l'ordre de les faire passer dans l'enclave du Pays Mauve où ils ne pourront faire grand mal.

— Je veux bien, mais comment ?

— Lodaüs sait qu'il existe une porte ouvrant sur le Monde des Rêves dans la région où se sont réveillés ces démons. À toi de la découvrir, la formule à prononcer est :

*Eins Yalthar phtagn autoh,
Gunaï eis Malva phalaï. Yah !*

Tout être qui se trouvera dans un périmètre de quelques mètres autour de toi sera entraîné à ta suite.

— Comment trouver cette porte ? Le Maître n'a-t-il pas fourni la moindre indication ?

— Il n'en a aucune idée et il s'en moque, à toi de te débrouiller. En revanche, tu peux compter sur lui pour faire retentir l'antique appel de Shamphalaï. Fais-nous savoir quand tu seras prête, le cube de quartz rose vibrera comme jadis exactement à l'heure choisie par toi. Puisque tu es devenue si savante, tu dois savoir lire l'heure à présent. Maintenant disparais, démon subalterne, et ne reviens jamais, nous ne recevons plus personne ici.

Mylène sentit la colère l'envahir, jamais elle n'avait été traitée de façon aussi insultante que ce soit par un homme ou par une bête. La rage était un sentiment nouveau pour elle, l'indifférence glacée de son intelligence l'en avait toujours tenu à l'écart.

— Je n'ai pas seulement appris à lire ici, Aï-d'Moloch, je sais cuisiner maintenant. Il n'y a aucune différence entre un lapin et un chat de gouttière comme toi : si tu m'insultes encore, tu finiras en gibelotte !

Le Maître-chat feula de mécontentement et rentra dans le manoir dont la porte claqua derrière lui. La nymphe reprit le chemin empierré à la fois déçue de l'accueil reçu et soulagée de ne pas encore quitter la vie nouvelle qu'elle était en train de découvrir. Bien sûr, tout recours à Joachim Lodaüs lui était désormais impossible, Aï-d'Moloch était méchant et rancunier, elle le savait. Il lui faudrait se débrouiller seule.

— Et merde ! dit-elle en haussant les épaules.

*

À son arrivée à la voiture, Brenet-Duval lui tendit la lettre du commissaire. Il avait tout entendu et était désormais certain qu'elle jouait franc-jeu avec eux, autant faire de même avec elle. Mylène déchiffra lentement la lettre puis vida son sac à main sur le capot de l'automobile. Le professeur lui montra le minuscule objet métallique qu'elle saisit et écrasa au creux de sa main. Une fine poussière glissa entre ses doigts. Les deux hommes se jetèrent un regard effaré, quelle puissance énorme se cachait dans cet être à l'apparente fragilité.

— Ton Lehigueux, la prochaine fois que je le vois, je lui fous un pain dans la gueule. Et cessez de me regarder comme des demeurés. Je sais, une nymphe ne s'exprime pas comme une pute du Tlinn-Guyon, mais je commence à en avoir ras le bol de vous tous. Des Niurath, du commissaire, d'Aï-d'Moloch et même de Lodaüs qui se fout de moi comme de sa première conjuration ! Ras-le-bol !

— Je suis désolé, Mylène, sincèrement désolé, Le Goeff et moi ignorions tout de la présence de cet objet ; le capitaine avait reçu l'ordre de n'ouvrir cette lettre qu'après votre départ pour le manoir. Le commissaire est un homme méfiant, c'est son métier qui veut ça, il ne faut pas trop lui en vouloir.

— Vous connaissez la situation donc ?

— Oui, Mlle Mylène, dit le capitaine. Pourrez-vous réellement chasser ces Niurath toute seule ? Cela me semble impossible, après toutes les tentatives vaines que nous avons effectuées.

— C'est pourtant la partie la plus facile. Lodaüs fera en sorte qu'ils croient entendre l'appel de leur dieu et ils me suivront de leur plein gré. Tout ce qu'ils veulent, c'est retrouver Shamphalaï ; eh bien ils vont l'avoir leur Shamphalaï. Le problème, c'est de trouver la porte, et là je suis dans le noir complet ! Ce stupide chat m'a dit que je n'avais qu'à me débrouiller... Ras-le-bol, je vous dis ! Bon, nous n'avons plus rien à faire ici, retournons chez cet apothicaire gâteux.

Pas un mot ne fut échangé pendant le trajet du retour ; on sentait la nymphe bouillonner de rage, mieux valait ne pas l'importuner. À leur arrivée, ils trouvèrent Paul Cazaubon en grande conversation avec Rémy Charvin et un couple de quadragénaires qui dévisagea Mylène avec ahurissement. L'homme, chauve, voûté, le nez chaussé de grosses lunettes d'écaille, et la femme, mal habillée, empâtée, la poitrine trop lourde, ressemblaient à l'image des Français moyens tels que les représentent les caricaturistes. L'homme s'avança timidement vers la nymphe.

— Bonjour, Mylène, tu ne me reconnais pas ? Je suis Didier. Bien sûr, j'ai vieilli, Sandra aussi, toi tu es toujours aussi jeune, aussi belle... Je suis heureux de t'avoir revue. M. Charvin m'a parlé de toi, tu sais, je n'avais jamais cru que tu étais réellement méchante.

La nymphe resta interdite un instant, puis elle éclata de rire et alla embrasser Didier sur les deux joues.

— Toujours aussi naïf ! Toi non plus tu n'as pas changé, dit-elle, et tu te trompes une fois de plus, je suis réellement méchante. Mais je suis contente de t'avoir revu. Ainsi vous vivez tout près d'ici, c'est dans l'espoir de retourner à R. ?

— Mon Dieu, non ! s'écria Sandra, Aï-d'Moloch me tuerait ; à notre dernière rencontre, je lui ai

jeté une boîte de poudre de riz à la tête. Il était tout blanc.

— Tu as bien fait, moi je lui ai promis de le faire cuire en gibelotte. C'est une sale bête ; d'ailleurs presque tous ces chats qui parlent sont odieux. Je donnerai de vos nouvelles à Tsian-Cheng et Télan ; Thyrsée mieux vaut pas, elle me hait toujours autant. Bon, Rémy, nous rentrons à Paris aujourd'hui même ; en attendant peut-être pourriez-vous nous préparer quelque chose à manger, monsieur le pharmacien, pour une fois j'ai faim. Sinon je vais me mettre au régime des Niurath et, par Shamphalaï, je dégusterai Lehigueux en premier.

Poussé à lents coups de perche, le bateau à fond plat se glissait entre les roseaux. La descente du mont Phlegn s'était révélée aisée et le passeur avait volontiers consenti à conduire Aurore et son chat dans la capitale – et unique ville – de l'Aï-Dpur. L'adolescente regardait autour d'elle, étonnée. La vallée était riante et fertile, on se serait cru dans les Basses Terres ; de loin en loin, elle apercevait un paysan qui travaillait aux champs, et nul soldat n'était là, l'arbalète pointée, pour le protéger. Décidément, l'Aï-Dpur était bien l'oasis de paix qu'on lui avait souvent vantée.

— Sommes-nous déjà venus, Chat ?

— Bien sûr, de là nous avons atteint la Vallée des Licornes puis tenté de traverser les Monts Maudits. Inutile de préciser que nous avons échoué. Au retour, nous sommes passés par les terres de Sépher où nous avons eu la chance d'éviter toutes les patrouilles. Tu ne te souviens de rien, naturellement ?

Aurore soupira sans répondre. Déjà leur dernier départ pour les Hautes Terres commençait à s'effacer de sa mémoire. Elle se souvenait bien de son bref séjour à Samarcande et de sa fuite de chez Tsian-Cheng, mais avant ? Elle n'osait interroger Ankh-Moloch, il se moquerait d'elle. Oiseau roc, chauve-souris, quelques flashes traversaient sa mémoire, ils lui semblaient liés au début du voyage. Comment ? Elle aurait été bien en peine de le dire.

Le bateau s'arrêta au débarcadère de l'Aï-Dpur, parmi des maisons basses aux toits moussus, aux murs couverts de végétation grimpante. Plus loin, sur le flanc d'une colline, Aurore aperçut des demeures d'onyx et de marbre qui s'échelonnaient le long d'une large avenue. Le château de Télan était situé au sommet, beaucoup moins lourd que la forteresse de Tsian-Cheng. Tout comme à Samarcande, elle découvrit de nombreux minarets et des jardins suspendus. On avait l'impression que la population pauvre était regroupée près de la rivière, alors que les nantis avaient construit sur la colline. Pourtant, en montant vers le château, elle ne constata aucune différence dans l'habillement des uns ou des autres et les bijoux des femmes n'étaient pas plus somptueux ici que là. Arrivée au portail d'onyx du château, elle se nomma au portier, déclara venir de Samarcande, et demanda à voir le prince. Il partit l'annoncer en tramant la jambe.

— Bonjour, Aurore, ainsi te voilà de retour.

C'est par ces mots que l'accueillit Thyrsée, l'épouse du prince, une brune superbe et altière. La jeune fille, qu'on venait d'introduire dans la grande salle, se sentit très sotte car elle ne reconnaissait pas la reine ; elle aurait même juré ne l'avoir jamais rencontrée. Elle esquissa une courbette et sourit, ne sachant que répondre. Son hôtesse rit de son embarras.

— Tu m'as encore oubliée, je le sais ; c'est ta quatrième visite ici et c'est chaque fois la même chose. N'en sois pas honteuse, tu n'y es pour rien, Télan et moi t'aimons beaucoup, toi et ton gros matou. Viens t'asseoir près de moi et raconte ce dont tu te souviens de ton dernier voyage. Ton chat pourra t'aider si besoin est.

— Merci, reine, tu es très bonne. Tu vas rire, Tsian-Cheng m'a achetée au marché de Samarcande et je suis parvenue à lui échapper. Or, la même chose s'était déjà produite un siècle plus tôt ! Je vais finir par lui coûter cher.

À son retour, Télan trouva sa femme et l'adolescente riant aux larmes, tandis qu'Ankh-Moloch dormait à leurs pieds, roulé en boule sur un coussin de soie. Le prince rentrait de la chasse et avait eu la chance d'abattre un griffon qui, quittant la Vallée des Licornes, s'était aventuré près de la passe

nord de l’Aï-Dpur. Il leur montra fièrement les ailes de la bête qu’on avait découpées pour en faire un trophée.

— Alors, petite, as-tu trouvé Aï-d’Jaman depuis ton dernier passage ?

— Je suis heureuse que tu te souviennes du nom de ma ville, seigneur. Je crois savoir enfin où elle est. Un renseignement nouveau m’a été fourni par un elfe, qui le tenait d’un Rêveur ; or Tsian-Cheng a pu me confirmer qu’une telle cité existe au-delà du Pays Mauve. Une cité magnifique, entourée de murailles d’onyx. Tu comprends maintenant pourquoi je suis revenue dans l’Aï-Dpur.

Le prince eut un hochement de tête et fit signe à un serviteur de lui servir un verre de vin frais. Il but d’un trait, se laissa tomber sur les coussins près de sa femme et ordonna qu’on lui retire ses bottes. La chasse avait été dure.

— Nous pouvons te permettre d’aller là-bas, Aurore, mais tu n’en reviendras pas. Nous n’avons jamais revu Didier, Sandra, Hoynar ni Tiyii. Seule Mylène est revenue, mais nous savons maintenant que c’était une créature du Mal, dotée de pouvoirs exceptionnels. C’est un voyage sans retour où tu as toutes chances de perdre la vie, tout cela pour poursuivre une chimère. Rien ne prouve que cette ville dont ont parlé des Rêveurs soit vraiment la tienne.

— Je sais, seigneur, tu as raison. Mais dame Thyrsée vient de m’apprendre que je venais ici pour la quatrième fois ; et, à Samarcande, j’avais oublié que Tsian-Cheng m’avait jadis achetée... Cela ne peut plus durer, je préfère mourir qu’errer ainsi perpétuellement.

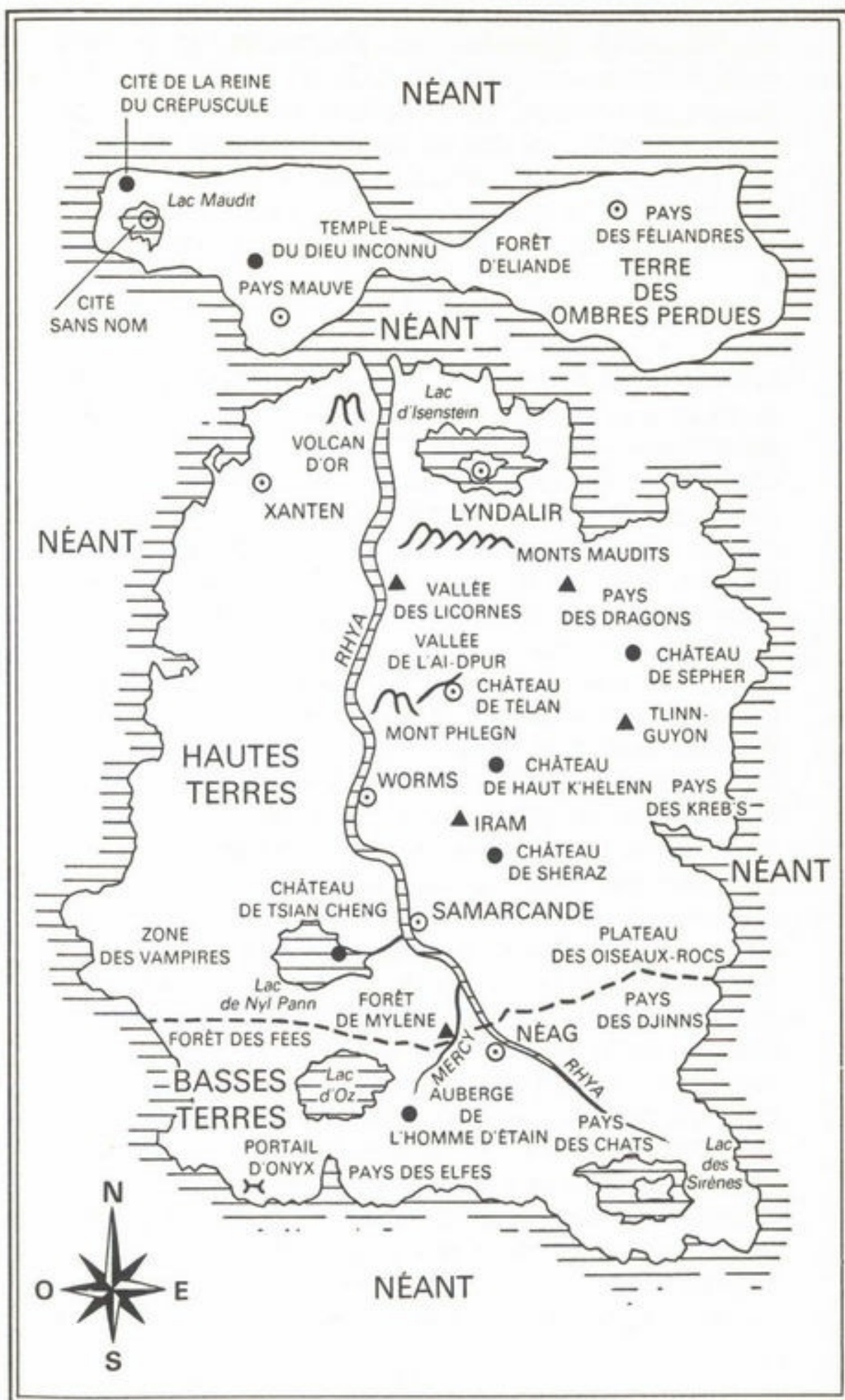
— Cette péronnelle oublie de dire qu’elle ne peut mourir. C’est ma vie qu’elle va risquer là-bas, pas la sienne. Peut-être pourrais-je rester ici pour tenir compagnie à la reine.

La petite voix du Maître-chat retentit, inattendue. Télan et Thyrsée éclatèrent de rire.

— Allons, venez dîner. Ton chat a raison, Aurore, tu ne risques rien, je l’avais oublié. Après une nuit de repos, tu partiras demain ; je te comprends, tu ne peux continuer de tourner en rond. Quant à toi, matou, c’est très vilain de vouloir abandonner ta maîtresse, tu dois la suivre.

Mécontent, Ankh-Moloch s’éloigna de ses hôtes et se glissa sous un bahut afin de bougonner tout à son aise. Au signal du prince, une table fut dressée au bout de la grande salle. Pendant que les serviteurs s’activaient, Aurore regardait tout autour d’elle ; elle trouva la décoration intérieure plus sommaire que dans le château de Tsian-Cheng, mais plus gaie. Des pièces d’étoffes de couleurs vives recouvraient trois murs et des tortillons de soies multicolores pendaient du plafond. De larges ouvertures oblongues laissaient entrer la lumière du jour. Le dernier mur était occupé, presque entièrement, par la gigantesque carte des Basses et des Hautes Terres que des dizaines de Rêveurs avaient contribué à dessiner. Le prince s’en approcha et fit signe à l’adolescente de venir le rejoindre. Il lui montra une longue traînée bleue qui barrait la carte presque d’un bout à l’autre.

— Voici la Rhya, elle prend naissance dans une montagne des Basses Terres et va se jeter dans le Néant au-delà du Volcan d’or. (Il prit une lance et montra des points sur la carte.) Tu es partie de Néag, ici en bas, tu es remontée jusqu’à Samarcande, et te voici dans l’Aï-Dpur que nous trouvons aux deux tiers supérieurs de la carte. Tout notre continent flotte sur un océan de Néant sur lequel il est impossible de s’aventurer, sous peine de destruction immédiate. Ailleurs, je ne sais exactement où par rapport à nous, est située l’enclave du Pays Mauve. Ici, elle est représentée au-dessus de la carte. À l’est on trouve, d’après les Rêveurs qui les ont visités, la Terre des Ombres Perdues, très dangereuse, le pays des hommes-chats guerriers, les Féliandres, et la forêt d’Éliandre où vécut longtemps Didier ; à l’ouest, le Pays Mauve proprement dit, dont bien des Rêveurs m’ont vanté la beauté ; au-delà on ne sait pas grand-chose. On m’a parlé d’un lac maudit, du temple d’un dieu inconnu et d’une cité lacustre interdite... C’est par là qu’il te faudra chercher. Maintenant, passons à table.



Le lendemain, à l'aube, Thyrsée prit l'Akon-Rha dans sa niche murale, une pierre noire aux étranges formes géométriques. Une servante alla quérir Aurore et son chat ; la reine leur fit remettre une besace pleine de provisions. Pour la remercier la jeune fille lui sauta au cou et fit une révérence à Télan. Thyrsée posa la statuette près d'elle et récita une formule incantatoire qu'elle fit répéter plusieurs fois à l'adolescente jusqu'à ce qu'elle la sache par cœur.

— C'est bien. Serre ton chat contre toi ; maintenant, prends l'idole et tiens-la de ta main libre, puis récite la formule. Que Shamphalaï soit avec toi.

Aurore s'exécuta et se sentit happée par un maelström d'énergie, ses doigts s'ouvrirent et l'Akon-Rha tomba à terre tandis qu'elle était emportée immensément loin. Elle finit par perdre conscience. À son réveil, elle se retrouva dans un cirque entouré de montagnes aux crêtes déchiquetées, un pic aigu pointait çà et là. Le plus surprenant était la couleur du ciel, bleutée, et non jaune pâle comme dans le reste de l'univers onirique. Elle secoua Ankh-Moloch qui s'ébroua et regarda tout autour de lui, méfiant. Le lieu était apparemment désert et l'on n'entendait pas le moindre bruit.

Aurore se mit en marche vers le col qu'on apercevait entre deux montagnes. Le Maître-chat suivait de loin, attentif à ne pas blesser ses pattes sur les arêtes coupantes des rochers. L'ascension achevée, ils découvrirent un paysage lunaire plus désolé encore que la zone désertique qui entoure le royaume de Shéraz. Un défilé s'ouvrait sur la droite, Aurore s'y engagea. Ils marchèrent longtemps, la jeune fille indifférente à la désolation du paysage, l'animal inquiet. Ils arrivèrent enfin à une croisée des chemins et elle s'arrêta, incertaine sur la route à suivre.

— Le Pays Mauve est situé à l'ouest, a dit Télan, mais nous n'avons aucun moyen de savoir où est l'ouest. Quel chemin choisir, Chat ?

— Aucune idée.

— Mon instinct me pousse vers la gauche. Je vois le sentier qui grimpe là-bas sur cette petite montagne, au col nous verrons peut-être si nous sommes dans la bonne direction.

Aurore avait raison, une fois au sommet ils découvrirent une plaine violette recouverte d'une fine brume à travers laquelle perçaient des milliers de petits points brillants comme autant d'étoiles. Au loin, on distinguait les contours fantomatiques d'une ville brillamment illuminée. L'adolescente poussa un cri de joie, curieusement pourtant elle se sentait moins insouciante qu'elle l'avait toujours été.

— Cela me rappelle les éclats de cristaux de roche brillants qu'on aperçoit au fond du lac des Sirènes, dans les Basses Terres. Pas toi, Chat ?

Ankh-Moloch la considéra, stupéfait.

— Pourquoi me regardes-tu avec cet air idiot ?

— Il y a très longtemps que nous ne sommes allés au lac des Sirènes, plusieurs années, c'est la première fois que je te vois retrouver un souvenir ancien.

— Oh ! ça m'est venu comme ça. Bon, allons-y.

La descente fut plus rapide qu'ils ne l'auraient imaginé. Une fois dans la plaine, ils découvrirent l'origine des points lumineux : une petite fleur au cœur de cristal très pur qui lançait des éclats de lumière. Ils s'arrêtèrent pour se reposer et manger un peu. Aurore restait muette et songeuse ; Ankh-Moloch s'étonna de ne pas voir sa jeune maîtresse gambader ou chanter à tue-tête comme à

l'ordinaire.

— Tu ne te sens pas bien ? finit-il par demander.

— Je suis un peu opprimée depuis notre arrivée dans le Pays Mauve, ce n'est rien, ça va passer. Ça s'était déjà produit quand nous avons tenté de traverser la chaîne des Monts Maudits.

— Aurore, tu retrouves la mémoire !

Elle considéra son familier, interdite, puis reprit sa besace et se leva, mal à l'aise. À grandes enjambées, elle prit le chemin de la cité dont la direction était signalée par une auréole de lumière et le Maître-chat dut trotter pour la rattraper. Brusquement la brume se dissipa et ils découvrirent la Ville Mauve dans toute sa splendeur. Couvrant les maisons, du cristal de roche réfléchissait la lumière du jour, faisant étinceler la cité comme un phare. Mais plus étonnante était l'architecture des donjons à la base étroite, dont les derniers étages surplombaient le vide, à la manière d'une pyramide inversée. Comment ces édifices, qui défiaient les lois de la pesanteur, pouvaient tenir debout était un mystère.

Les voyageurs entrèrent en ville sans rencontrer âme qui vive. La cité paraissait déserte, pourtant en collant son oreille à la porte des maisons on percevait quelques bruits, témoins de la présence discrète d'habitants.

— Il faut frapper pour demander notre chemin, si quelqu'un peut connaître Aï-d'Jaman c'est bien ici. Qu'attends-tu ? La journée s'avance.

Aurore secoua la tête sans répondre, elle cherchait un signe, quelque chose qui la mettrait sur la voie... Mais quelle voie ? Jamais elle ne s'était sentie aussi peu sûre d'elle, cela ne lui ressemblait pas. Elle continua d'explorer la ville. À un carrefour un rideau s'écarta d'une fenêtre et un visage sombre les fixa un instant. Sur une impulsion, Aurore alla frapper à la porte. Une femme noire sculpturale, vêtue seulement d'un pagne qui tombait du nombril à ses pieds, vint ouvrir.

— Entre, petite, je suis Limvinn.

Aurore et Ankh-Moloch pénétrèrent dans la minuscule pièce qui formait le bas du donjon inversé. La femme prit un escalier en colimaçon et monta deux étages ; là se trouvait son salon, une pièce tendue de tissu grège de la couleur de son pagne. Un lit et des coussins par terre en constituaient le seul mobilier. Leur hôtesse leur fit signe de s'asseoir et elle-même s'allongea ; Aurore constata avec surprise que sa poitrine ne s'affaissait pas dans cette position comme celle des femmes des Hautes Terres. Son visage gardait l'immobilité d'un masque ; on l'aurait prise sans peine pour une statue d'ébène.

— Que cherches-tu, enfant ?

— Je viens de l'Aï-Dpur et je veux retrouver la ville qui m'a vue naître. Connais-tu Aï-d'Jaman, la Cité Fabuleuse ? Trois fois ses murailles d'onyx cernent la ville et la capricieuse Myrna l'entoure amoureusement de ses méandres. Dis-moi, ô Limvinn, connais-tu Aï-d'Jaman ?

— Il existe une telle ville au nord du Pays Mauve, mais on ne la nomme pas ainsi, on parle de la cité de la Reine du Crépuscule. Auparavant, il faut passer par le Temple du Dieu inconnu, puis par le Lac maudit au fond duquel gît la Cité Interdite. C'est un voyage très dangereux que tu entreprends là, sans armes, et avec pour seul compagnon un de ces chats bavards un peu trop gras.

Ankh-Moloch, qui sommeillait à moitié sur un coussin, releva la tête indigné. L'expression du visage de Limvinn était si sévère qu'il préféra ne pas protester.

— Vous avez des Maîtres-chats ici aussi ? Je croyais qu'on n'en trouvait que dans la région de Samarcande.

— Il n'y en a pas, mais parfois Aï-d'Moloch, le familier du Maître, vient me rendre visite, c'est pourquoi je sais les reconnaître, même quand ils ne parlent pas. Je vais te tracer la route à suivre et te

donner un mulot qui vous portera ; c'est tout ce que je puis faire pour vous. J'espère que tu réussiras mieux que la première fois.

— La première fois ?

— Oui, nous ne savons pas mesurer l'écoulement du temps ici, mais c'était il y a très longtemps. Tu étais seule. Je t'ai indiqué le chemin comme aujourd'hui et j'ai appris ensuite que tu t'étais retrouvée au portail d'onyx qui marque l'entrée des Basses Terres. Je ne sais comment. Maintenant, venez vous reposer, vous partirez demain.

*

Toute la matinée le mulot avait trottiné, d'abord en plaine, au milieu des fleurs de lumière, puis à travers une zone de collines. Aurore réfléchissait à ce qu'elle avait appris. Comment avait-elle déjà pu parvenir au Pays Mauve, puisque seul l'Akon-Rha permettait d'y accéder ? Avant Télán, l'idole était détenue par Tsian-Cheng et il ne lui aurait pas permis de l'utiliser, c'était certain. D'ailleurs, il n'aurait pu le faire, même s'il l'avait voulu ; personne ne connaissait les pouvoirs magiques de la statuette avant qu'elle ne soit utilisée par la nymphe Mylène. Or, cela s'était produit seulement une trentaine d'années terrestres auparavant. Comment alors avait-elle pu atteindre le pays de Limvinn-la-Noire ?

— Chat, je n'y comprends rien.

— C'est pourtant simple, sotte. Si Aï-d-Jaman est bien dans cette région, il est normal que tu t'y sois trouvée jadis puisque tu y es née. Après avoir perdu la mémoire, tu as dû d'abord parcourir le Pays Mauve pour retrouver ta ville. C'est seulement ensuite que tu es passée dans l'autre continent de l'univers onirique où tu erres depuis.

— Pour une fois ce que tu dis n'est pas bête, gros matou. J'ai bien fait de ne pas te laisser à Thyrée, tu te serais ennuyé avec elle.

Leur avance se poursuivit, le mulot, fatigué, avait ralenti, mais il marchait encore d'un bon pas. On arrivait vers une chaîne de montagnes peu élevées. Aucune végétation n'avait fait suite aux fleurs de lumière, ils traversaient un désert de pierres. Aurore sauta à terre pour soulager l'animal et le tira par la bride. Au sommet d'un coteau ils découvrirent un défilé qui s'engageait entre les flancs de deux montagnes dénudées. À mi-hauteur du mont se dressait un temple de marbre vert. Les voyageurs s'arrêtèrent pour considérer la construction cubique, surmontée d'un toit pyramidal.

— Il vaudrait mieux passer inaperçu. Les prêtres ont toujours le désir d'offrir un sacrifice à leur dieu, quel qu'il soit.

— Tu n'as pas tort, Chat, mais par où ? Nous ne pouvons pas escalader la montagne ! Le défilé est la seule route praticable et il passe sous le temple ; espérons qu'on ne nous verra pas. Je te promets de ne pas chanter de cantique.

Ils avancèrent lentement, attentifs au moindre mouvement suspect, essayant de ne pas faire de bruit, mais les pas du mulot résonnaient au loin dans le désert de pierres. À peu de distance du temple, trois prêtres, des hommes au crâne rasé revêtus de longues robes vertes, surgirent de derrière les rochers ; ils étaient armés d'arbalètes. Ankh-Moloch plongea entre les jambes de l'un d'eux et décala. L'un des hommes attrapa la bride du mulot tandis que les deux autres saisissaient Aurore chacun par un bras. Elle comprit que toute résistance était inutile et les suivit docilement.

Le temple avait subi les atteintes du temps, le portique était effondré et la porte principale ne tenait plus guère sur ses gonds. On fit entrer l'adolescente dans une grande salle vide tendue de draps verts déchirés par endroits. L'homme qui tirait le mulot disparut avec la bête, puis revint accompagné d'un

autre prêtre coiffé d'une tiare ouvragée. Il s'arrêta devant la jeune fille et l'examina attentivement.

— Tu es ici dans le Temple du Passé, que les infidèles nomment Temple du Dieu inconnu car ils n'ont jamais su son nom. Où vas-tu ?

— Je me rends dans la cité de la Reine du Crépuscule, au-delà du Lac maudit.

— Tout n'y est que mort et délabrement, il est inutile d'y aller. Réponds sans détour, es-tu déjà femme ou non ?

— Je n'ai jamais appartenu à un homme, si c'est ce que tu veux dire.

— C'est bien ; s'il en avait été autrement je te confiais au mouchoir du strangulateur. Suis-moi, je vais t'expliquer quel est le Dieu que nous servons et quel va être ton glorieux destin.

Le Grand Prêtre traversa la salle et s'engagea dans un escalier de pierre qui descendait dans une crypte éclairée par des torches fixées au mur. Des cassolettes de parfums et d'encens fumaient à chaque angle. La salle était octogonale et les murs formaient des angles aigus avec le plafond ce qui accentuait l'impression d'étrangeté. Les vapeurs d'encens alourdissaient encore l'atmosphère déjà épaissie par la fumée des torches, l'adolescente se sentait curieusement oppressée, angoissée par l'approche de l'inconnu. Elle avait l'intuition que les formes et les angles de ce sanctuaire n'étaient pas seulement dus au caprice des architectes, mais obéissaient à des lois dictées par des puissances non humaines. Des puissances toujours présentes, à l'affût, cela elle ne pouvait en douter ; elle sentait des effluves immatériels courir sur sa peau et tâter son esprit.

Le Grand Prêtre alla s'agenouiller devant un autel de pierre verte et resta là en prière. Aurore attendait ; l'odeur de l'encens lui montait à la tête et paraissait avoir des vertus hallucinatoires. Elle crut voir des lignes géométriques se déplacer sur les murs et chercher à se réunir comme pour former des symboles inconnus. Puis elle eut la sensation que les vapeurs dont la pièce s'emplissait se mouvaient lentement et esquissaient des figures grotesques. Une sorte de langue de fumée verte se forma dans un angle de la crypte et rampa lentement vers elle. La jeune fille poussa un léger cri qui tira le Grand Prêtre de sa méditation. Il se releva et tous les phénomènes cessèrent.

— Tu es ici dans le sanctuaire secret du Dieu du Passé qui régna un temps sur l'univers onirique. Lorsque cette région fut isolée du reste des Hautes Terres, Dieu se trouva emprisonné ici. Peu à peu ses fidèles disparurent et ses prêtres se raréfièrent ; nous sommes les derniers. Jadis, à intervalles réguliers, nous lui offrions une jeune vierge dont il absorbait la vie et la jeunesse. Mais le temps a cessé de s'écouler de façon naturelle dans le Pays Mauve, alors que la mort frappait toujours. Il n'y a plus de naissances, plus de jeunes filles, seulement quelques très vieilles femmes qui gardent l'apparence de la jeunesse. Ainsi Dieu reste sans sacrifice et dépérit constamment. C'est difficile à expliquer, le temps semble s'être arrêté et pourtant il pèse sur nous. Ta venue va permettre de sauver Dieu, ta jeune vie va lui rendre ses forces disparues et il resplendira à nouveau de sa gloire passée.

— En fait de Grand Prêtre, tu n'es qu'un brigand qui assassine le voyageur qui passe.

— Nous agissons mal vis-à-vis de toi, qui n'est encore qu'une enfant, c'est vrai, mais Dieu importe plus que la vie d'une jeune fille.

— La créature que vous adorez n'est pas un vrai dieu, tout au plus quelque entité inhumaine qui se repaît de vies grâce à votre sottise.

— Il en va de même pour tous les dieux, même les plus grands d'entre eux, Shamphalaï ou les divinités qui règnent aujourd'hui sur le Monde de la Réalité. Ce qui compte pour le prêtre et pour le fidèle n'est pas de comprendre ce que sont réellement les dieux, mais d'essayer de vivre dans leur foi, dans leur amour. Te sacrifier peut paraître barbare, mais j'agis ainsi pour l'honneur de Dieu.

À ces mots, il frappa dans ses mains et deux prêtres vinrent prendre en charge Aurore. Ils la

ramenèrent au premier étage dans une petite pièce renfermant une minuscule piscine intérieure. L'un des prêtres sortit d'un coffre d'or martelé une tunique de soie verte rehaussée de pierres précieuses.

— Baigne-toi, enfant, afin de te purifier, et revêts ce vêtement sacré. Nous attendrons dans la pièce à côté afin que nos regards ne violent pas ta chaste nudité.

L'adolescente ne put s'empêcher de rire devant tant de prévenance pour quelqu'un qu'ils s'apprêtaient à envoyer à la mort. La pièce n'avait pas d'autre issue, il n'existait aucune possibilité de fuite, aussi leur obéit-elle. Elle eut la surprise de découvrir que la tunique était exactement à sa taille.

— Dieu modifie les mesures de la robe selon les formes des vierges qui lui sont offertes. Il en a toujours été ainsi, lui expliqua l'un des prêtres une fois qu'elle eut terminé.

Aurore trouva ce dieu un peu trop actif à son goût, mais elle n'en dit rien et suivit les prêtres dans la grand-salle. On la fit monter sur une petite estrade de bois éclairée par deux flambeaux afin qu'elle fût visible de tous. Le Grand Prêtre avait revêtu des habits de cérémonie et vint se placer à côté d'elle, au pied de l'estrade.

— Mes frères, nous voici tous réunis. Nous allons aujourd'hui pouvoir renouveler l'offrande rituelle à Dieu. De nos jours, ses pouvoirs se sont amenuisés et sa gloire n'est plus qu'un souvenir appartenant au passé. Grâce à la providentielle venue de cette enfant, Dieu va retrouver son éclat d'antan. Mes frères, l'heure est venue de procéder au traditionnel sacrifice ; formons le cortège sacré jusqu'à la crypte secrète et plaçons solennellement cette vierge sur l'autel du Dieu du Passé.

L'estrade d'Aurore fut soulevée par les quatre prêtres les plus robustes, les autres suivirent un flambeau à la main. Le Grand Prêtre avait pris la tête de la procession, entonnant un chant à la gloire de son dieu. L'adolescente s'était assise de crainte de tomber, même ainsi elle dut baisser plusieurs fois la tête pour ne pas heurter le plafond des étroits corridors qui menaient à la crypte. Une fois dans la salle du bas, quelques psaumes furent récités, puis on fit descendre Aurore de son estrade. L'un des prêtres l'entraîna vers une porte de bois massif, verrouillée d'épaisses barres de fer, qui s'ouvrait au fond de la crypte. En se retournant, la jeune fille vit que ses compagnons s'étaient reculés, effrayés. Seuls le Grand Prêtre et son assesseur entrèrent dans la petite pièce ; ils étaient nerveux, pressés et leur peur était palpable. Une torche éclaira un instant le réduit ; Aurore ne distingua rien d'autre qu'un autel de pierre sur lequel on la fit s'allonger. Les deux hommes sortirent alors précipitamment et elle entendit les lourds verrous se refermer à l'extérieur. Leur départ avait ressemblé à une fuite.

« Il y a quelque chose ici d'invisible et de terrifiant », se dit-elle. L'obscurité était complète et le froid intense, elle se mit à frissonner. Elle n'osait quitter la dalle de pierre sur laquelle on l'avait allongée ; dans l'obscurité totale, sur quelle horreur ne risquait-elle pas de marcher ? Elle ressentait une très forte sensation de présence ; quelque chose était là, à l'affût, quelque chose de très ancien et de très affamé. « Il m'observe, songea-t-elle, peut-être se repaît-il de la terreur de ses victimes. Je n'entends rien, il doit être totalement immatériel. Que va-t-il faire, boire mon sang, aspirer mon souffle vital ? Ma faculté de renaître à la vie me protège-t-elle aussi dans ce cas ? »

Brutalement une masse glacée s'abattit sur son corps. Elle eut l'impression d'une brûlure tant la sensation de froid fut intense, elle comprit que l'être était fait de matière diffuse et qu'il se condensait sur elle. Le poids devint bientôt intolérable et elle commença à haleter, cherchant péniblement sa respiration. Soudain, elle sentit que le dieu s'introduisait en elle ; il s'infiltra par le nez, les oreilles puis la bouche, et glissa lentement dans sa poitrine. Ce furent ensuite le tour du sexe et de l'anus, et l'adolescente fut pénétrée jusque dans ses entrailles. Désormais Aurore avait l'impression d'être transformée en bloc de glace, elle respirait à peine, son cœur s'était ralenti. Une nouvelle quantité de matière se condensa sur elle, achevant de l'étouffer, et le dieu poursuivit l'invasion de son corps. Elle sentit encore son estomac gonfler, puis ses poumons cessèrent de fonctionner et son cœur s'arrêta,

tandis qu'elle perdait conscience.

Alors, au plus profond du coma, elle perçut une pensée étrangère qui parlait directement à son esprit. Elle comprit que le dieu s'adressait à elle.

— Qui es-tu toi qui me résistes ? Ton corps est semblable à celui de ces victimes qu'on m'offrait jadis et il est pur de la souillure du mâle, pourtant je ne puis absorber ta vie. Ton ancienneté n'a aucune mesure avec l'âge que tu parais avoir ; tu vis le jour il y a plusieurs siècles ce qui est impossible pour les êtres de ton espèce. J'ai entièrement pénétré ton corps, ton cœur a cessé de battre et pourtant tu vis encore. Je sais maintenant que je n'arriverai pas à éteindre cette flamme vivace. Qui es-tu toi qui ne crains ni la mort ni le temps ?

Dans un état second, incapable de réfléchir, de maîtriser ses pensées, Aurore s'entendit répondre :

— Oui, c'est moi, moi la très ancienne, moi qui t'ai jadis chassé d'Aï-D'Jaman et qui vais retrouver aujourd'hui la Cité Fabuleuse.

Une sorte de ricanement traversa son esprit, et la pensée du dieu eut cette répartie :

— Je te reconnais maintenant sous ton déguisement, mais tu n'es plus qu'une enfant égarée, aussi dénuée de mémoire que de puissance. Sache qu'Aï-D'Jaman a été détruite voilà bien des lustres, il n'en reste que des ruines. Ta quête est vaine et je me réjouis de ton échec final. Maintenant, je vais dire à ces imbéciles de prêtres de te relâcher, tu ne peux m'être d'aucune utilité. Va et sois maudite.

L'adolescente sentit la matière glacée refluer d'elle et ses fonctions vitales reprirent leur cours normal. La porte s'ouvrit et le Grand Prêtre se précipita pour l'aider à sortir. La terreur était peinte sur son visage et il s'agenouilla devant elle pour implorer son pardon.

— C'est une terrible méprise, Maîtresse, veuillez pardonner à vos humbles esclaves. Que pouvons-nous faire pour vous être agréable ? Soyez miséricordieuse.

Aurore aurait bien voulu savoir ce que lui avait dit son dieu, mais elle n'osa manifester son ignorance.

— Je désire retrouver mon compagnon félin et notre mulet, c'est tout.

Les prêtres s'affairèrent en tout sens, chargèrent le mulet de provisions et offrirent à la jeune fille une tunique tissée de fils d'or, espérant apaiser son courroux. Toujours en procession, ils la reconduisirent jusqu'au chemin. Là, d'un geste négligent de la main, elle congédia sa suite sous l'œil médusé d'Ankh-Moloch qui attendait caché sous un rocher. Elle reprit la route et le Maître-chat la rattrapa bientôt.

— J'espère ne pas avoir été trop longue, Chat. Que veux-tu, ma garde-robe avait besoin d'être renouvelée.

Cinquième conjuration

Bodies, soutiens-gorge, caracos, combinaisons, bustiers, bas, collants, Mylène fit le compte de ses achats. La carte de crédit, au compte largement approvisionné que lui avait fait remettre le commissaire Lehigueux, assurait désormais son indépendance financière. Elle n'avait plus besoin de manipuler les esprits ce qui, à en croire Rémy, aurait fini par attirer l'attention sur elle. Toute la semaine, depuis leur retour à Paris, elle avait partagé son temps entre les cinémas et les boutiques de mode du Quartier Latin. Seuls les produits de beauté ne l'intéressaient pas, elle ne connaissait pas le vieillissement ; en revanche, elle fit l'emplette de fards verts pour les paupières, de roses à joues et à lèvres, et de parfums. Elle découvrait la coquetterie avec délices ; pourtant, une fois de retour, elle n'aurait personne à séduire. Télan avait déjà été épris d'elle, Tsian-Cheng la redoutait, les autres... Qu'importait après tout, elle se ferait belle pour elle-même et, parfois, pour un Rêveur de passage, et puis ce serait si drôle de susciter la jalousie de Shéraz et des autres reines ! Elle rit toute seule.

Trois jours auparavant, rue de Buci, les bras chargés de paquets, elle s'était arrêtée un moment devant la devanture d'un pâtissier. Les chalands se pressaient à l'intérieur, les gâteaux paraissaient exquis, et pourtant rien ne l'avait tenté. Si elle ne s'était pas forcée, elle n'aurait mangé que deux ou trois pommes par jour et bu quelques verres d'eau. Pourtant Rémy, Yann, Julien Ronet parlaient aussi souvent de cuisine que de sport ; bien manger devait être particulièrement agréable. Le restaurant réputé où les avait invités le professeur à Saint-Pierre-de-Vézelay l'avait laissée indifférente. « J'aime les parfums pourquoi pas les bons plats ? s'était-elle demandé. Et puis l'amour, pourquoi est-ce que je ne ressens pas cette chaleur qui fait gémir les femmes ? » Elle enrageait contre elle-même ; après tout ce corps était le sien et devait lui obéir. « Est-ce ma nature ou ai-je quelques zones non fonctionnelles dans mon cerveau ? C'est Lodaüs qui l'a conçu et il ne s'intéresse ni à la nourriture ni au sexe ; il faut que j'explore chaque hémisphère, suive chaque fibre nerveuse, alors les blocages disparaîtront. »

Deux nuits durant, pendant le sommeil de Rémy, elle laissa son être réel, fait d'énergie pure, quitter son corps matériel, puis entreprit l'exploration systématique de son enveloppe charnelle. Au réveil, le second jour, le jeune homme eut l'heureuse surprise de découvrir que Mylène réagissait enfin à ses caresses et découvrait la jouissance entre ses bras.

— J'étais sûr que je parviendrais à t'éveiller, lui dit-il, satisfait, je te l'avais promis.

Elle ne chercha pas à le détromper.

*

Après avoir déposé chez elle ses derniers achats, Mylène partit rejoindre Rémy chez les Le Quintrec qui venaient de rentrer à Paris. Elle ne les avait pas revus depuis son départ pour R. ; Kirsten et Julien Ronet devaient également participer à la soirée ; tant que les Niurath occuperaient la falaise, pas question de reprendre l'exploitation de la carrière. Les autorités avaient annoncé que les monstres avaient pu être confinés dans leur caverne et seraient exterminés dans les jours à venir dès qu'une arme, mise spécialement au point dans les laboratoires de l'armée américaine, serait prête. L'absence de nouveaux événements dramatiques fit rapidement retomber l'intérêt des médias et, au bout de quelques jours, l'affaire fut reléguée dans la page intérieure des journaux. Quant aux équipes de télévision, elles quittèrent les lieux les unes après les autres, sauf FR3 et une chaîne japonaise qui maintinrent une antenne sur place.

Rémy Charvin, Ronet et sa femme étaient déjà là quand Mylène arriva chez les Le Quintrec. Marie-

Pierre l'embrassa et Yann esquissa une révérence comique.

— Nous sommes très honorés de te recevoir, ô nymphe sylvestre et bien-aimée. Ton mystère s'est encore épaissi depuis notre dernière rencontre. Si j'en crois Julien et Rémy, tu es une sorte de déesse dotée de pouvoirs surhumains, moitié superwoman, moitié femme bionique, et une troisième moitié magicienne genre Circé. À dire vrai, je ne les ai pas crus ; ne les aurais-tu pas plutôt envoûtés par ta beauté ?

— Si tu avais vu ce que nous avons vu, s'exclama l'ingénieur, tu ferais moins le malin.

— Pourquoi ? Elle peut me changer en grenouille ?

— Ne t'occupe pas de lui, Mylène, lui dit Marie-Pierre, il faut toujours qu'il parle pour ne rien dire. Veux-tu une coupe de champagne ou restes-tu fidèle à l'eau ?

— J'ai fait des progrès, je veux bien du champagne. (Elle se tourna vers Rémy.) J'ai dévalisé quelques boutiques de dessous, je suis sûre que cela te plaira.

— Ah ! des dessous, je défaille. Ne pourrait-on avoir un petit aperçu de tes pouvoirs ou de tes dessous, au choix ? Encore que mes préférences aillent nettement vers les seconds.

— Non, mon cher Yann, rien du tout ; d'ailleurs les femmes ne se déshabillent pas ici aussi facilement que chez moi.

— Mais alors, qu'attends-tu pour nous emmener avec toi ? Ce serait le reportage de ma vie.

— Moi aussi, je veux te suivre dans ton univers onirique, ajouta aussitôt Rémy. Qu'importe si je m'y perds, la vie ici sans toi ne serait plus possible.

— Je suis également partant, dit à son tour Julien Ronet, si Kirsten veut bien m'accompagner. Depuis que tu nous a révélé l'existence de ce monde fantastique, Mylène, je ne cesse de rêver de le visiter ; même dans une civilisation non technologique un ingénieur comme moi pourrait réaliser des choses grandioses au lieu de végéter dans des chantiers minables.

— Je aussi, dit Kirsten à la surprise générale. La vie être dure ici, trop triste.

Mylène but son champagne trop rapidement et manqua s'étrangler. Elle reposa le verre.

— Vous êtes fous. Tu vois, Julien, j'ai bu trop vite ce vin et j'ai toussé, je n'y suis pas habituée. Vous serez ignorants de tout là-bas ; les Hautes Terres recèlent des horreurs dont vous n'avez aucune idée et qui sont le plus souvent mortelles. C'est un voyage sans retour que vous voulez entreprendre là. Même si vous surviviez, dans les Basses Terres par exemple, vous ne pourriez jamais revenir ici. Tu aurais peut-être réalisé le reportage de ta vie, Yann, mais pour quels lecteurs ? Julien trouverait à s'occuper, c'est vrai, mais toi Marie-Pierre, et toi Kirsten ? Vous finiriez vendues dans un marché d'esclaves ou empalées si vous tentiez de fuir.

— Ah ! empalé, c'est un supplice qui ne manque pas d'intérêt.

— Ne persifle pas, Yann, tu ne sais pas de quoi tu parles. J'ai vu une fois une femme glisser lentement sur son pieu et hurler atrocement à mesure que la pointe lui déchirait les intestins. Elle a mis très longtemps à mourir, c'était horrible. Vous ne vous rendez pas compte à quel point notre civilisation est barbare. Et puis vous êtes habitués au confort moderne, aux spectacles, à la bonne bouffe ; vous vous flattez d'être des intellectuels, mais vous êtes avant tout des bourgeois habitués au bien-être. Là-bas, c'est la vie primitive que vous découvririez, vous seriez revenus au Moyen Âge, les grandes épidémies en moins.

— Je vois, comme tous les dingues partis garder des moutons au Larzac. Tu as certainement raison, Mylène, pourtant je suis toujours partant, reprit Julien Ronet. Vous ne vous en rendez pas compte, mais je suis au bout du rouleau ; je végète et ma seule perspective est le chômage d'ici cinq ou six ans.

Quant à Kirsten, elle m'aura quitté ou sera devenue alcoolique. Emmène-nous, je t'en prie.

Rémy mit sa main sur le bras de la nymphe.

— Je préfère mourir avec toi là-bas que sans toi ici.

Mylène parut ébranlée. Elle se tourna vers leurs hôtes.

— Vous deux n'avez aucune raison de vous suicider.

— Non, votre divinité agreste, aucune. L'idée de ne pas avoir de lecteurs me chagrine, je l'avoue, encore que vous cinq ici constituez un public choisi. Mais Marie-Pierre et moi sommes avant tout des grands reporters, l'inconnu nous fascine. Nous avons déjà risqué notre peau dans la jungle amazonienne et failli geler près du pôle Sud, quant à l'Afghanistan et l'Azerbaïdjan ils n'ont plus de secrets pour nous. De plus, si tu réussis à nous faire passer de cet univers dans l'autre, je ne désespère pas que tu puisses un jour faire l'inverse. Je suis partant.

— Moi aussi, dit Marie-Pierre. Si j'avais pu avoir un enfant, je ne parlerais pas de la même façon, mais je sais que je n'en aurai pas. Ne sois pas surpris, Rémy, c'est vrai je ne te l'ai jamais dit, ce sont des choses dont on ne parle pas, même aux amis. Ne te sens pas responsable de notre sort, Mylène, si nous ne partons pas avec toi nous irons risquer notre vie au cœur de la prochaine révolution d'Amérique latine ou du Moyen-Orient. Tu parlais d'une femme empalée, moi j'ai vu des gosses brûlés au napalm et d'autres horreurs que tu ne peux pas imaginer ; la technique moderne a rendu la barbarie beaucoup plus performante. Je suis partante.

Mylène se versa une autre coupe de champagne.

— Je vais réfléchir et je prendrai l'avis du professeur. De toute façon une décision est prématurée, il faut d'abord trouver la porte. À votre santé.

*

Au réveil, le lendemain, Mylène se sentit pleinement femme. Elle avait faim et une douce chaleur sourdait entre ses cuisses ; elle s'étira. Rémy poussa un grognement, pas encore réveillé ; la nymphe se coucha sur lui, écrasant son ventre contre le sien. Cette fois le jeune homme se réveilla tout à fait et rendit son étreinte à sa compagne qui ne tarda pas à gémir très fort entre ses bras.

Mylène avait rendez-vous ce matin-là, à dix heures, avec Lehigueux et Brenet-Duval au bureau du commissaire. Ils devaient réexaminer le problème de la recherche de la porte. Elle aurait préféré ne plus revoir Lehigueux dont elle sentait la méfiance et l'hostilité, mais il restait chargé de toute la conduite de l'affaire. Il était le mieux informé de tous, le plus malin, le plus dangereux aussi. Elle avait refusé d'être accompagnée par Rémy. Autant elle se reposait sur lui pour les petites choses de la vie moderne dont elle ignorait tout, autant elle préférait agir seule dès qu'il s'agissait de ses rapports avec les autorités. Un taxi la conduisit au bureau du commissaire. Brenet-Duval était déjà là qui discutait avec lui. Il eut un geste d'émerveillement devant l'élégance de la nymphe.

— Vous resplendissez chaque jour davantage, Mylène, personne ne vous reconnaîtra quand vous rentrerez chez vous et toutes les reines dont vous m'avez parlé vous jalouseront.

— Elles le font déjà, mais, je te l'accorde, ces fanfreluches n'arrangeront rien. Nouveau problème : Rémy, Ronet, Le Quintrec et leurs femmes veulent partir avec moi ; je leur ai expliqué qu'il s'agirait d'un voyage sans retour, en vain. Qu'en penses-tu, commissaire ?

— Je comprends que M. Charvin veuille te suivre, nymphe, les motivations des autres m'échappent. Les Le Quintrec sont assez casse-cou, mais Ronet et sa Suédoise ?

— Problèmes de couple et de métier apparemment. Je les ai prévenus qu'ils ne survivraient pas

longtemps.

— Ce n'est pas la première fois que tu conduiras des amis à la mort, à ce que l'on raconte, cela ne doit pas te déranger beaucoup.

— Cela ne me dérange absolument pas, je voulais juste connaître ton sentiment.

— Emmène-les si tu veux. Vous n'êtes pas tenté, Antoine ?

Brenet-Duval secoua négativement la tête.

— Je le suis intellectuellement, j'adorerais découvrir ce monde fantastique mais, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire à Mylène, l'action n'est pas mon fort. Les études livresques, la pénombre moite des bibliothèques, les archives dépouillées amoureusement, les conversations tardives avec des amis autour d'une bonne pipe, voilà comment je comprends la vie.

— Le contraire m'eût étonné ! Passons aux choses sérieuses et, avant tout, une question, nymphe. Les films originaux et les copies de ta visite nocturne aux monstres, de notre entretien au P.C. du général, et de ta rencontre avec un Niurath et de Guymer sont tous voilés ou détruits. Tu effaces les traces de ton passage parmi nous ?

— Ne pourrait-il s'agir d'un phénomène dû à la proximité d'êtres-énergie ? Mylène n'est pas obligatoirement responsable, mon cher Lehigueux ; je vous trouve un peu injuste à son égard, elle a toujours joué franc-jeu avec nous.

— Les bandes vidéo ont pu être effacées involontairement, c'est vrai. Mais le film tourné en pellicule infrarouge a été retrouvé brûlé dans la chambre forte où je l'avais fait placer. L'acte est intentionnel et seuls notre charmante nymphe ou un Niurath a pu le réaliser. Voyez-vous ces bestioles s'intéresser à nos films ? Je pense que cette créature commence à préparer son départ en faisant disparaître tout ce qui la concerne, avant d'éliminer les témoins peut-être.

Mylène ne parut pas autrement gênée.

— C'est bien moi qui ai détruit tes preuves de mes pouvoirs. Tant que je ne suis pas sûre de regagner mon univers, je ne veux pas te laisser d'armes contre moi. Si je dois rester parmi vous, je vous ferai tout oublier, c'est facile, mais les images n'oublient pas, alors je les efface.

— Je te reconnais au moins une qualité, nymphe, la franchise. J'avoue que je me sentirai mieux quand tu auras disparu avec les monstres. Quel est ton plan pour les emmener avec toi ? Es-tu sûre qu'ils te suivront ?

— Oui. Ils quitteront leur refuge en entendant l'appel de leur dieu, c'est-à-dire la vibration du cube de cristal rose à l'intérieur duquel Shamphalaï résidait de son vivant. Joachim Lodaüs sait où se trouve le cube et le fera vibrer à heure dite ; alors les Niurath me suivront où je voudrai, croyant retrouver Celui dont on ne doit pas prononcer le nom. Encore faut-il découvrir le passage entre nos deux mondes.

— Avez-vous progressé dans cette direction, professeur ?

— J'ai eu accès aux archives secrètes de l'archevêché. Certaines relations affirment qu'on a fait disparaître vers l'an 800 des cercueils de granit destinés à contenir des êtres bossus ou dotés d'ailes ou de membranes dans le dos. Les prêtres de l'époque prétendent avoir découvert les restes de démons et les avoir enfouis profondément dans le sol. Quant aux cercueils, ils ont été détruits. C'est tout ce que j'ai découvert, je ne sais ci cela peut avoir un rapport...

— Aucun. Ces faits sont bien antérieurs à la naissance de Joachim Lodaüs qui a eu lieu en 1295, or c'est lui qui le premier a ouvert une porte permettant d'accéder à l'univers onirique. Ensuite, d'autres mages et des Rêveurs expérimentés ont à leur tour découvert des voies d'accès. Il faut chercher le passage dans une réalisation d'origine humaine et qui ne soit pas antérieure au XIV^e siècle.

— Qu'entends-tu par « réalisation » ?

— On n'aura pas ouvert une porte au milieu d'un bois, des bûcherons auraient pu la découvrir par hasard. Il faut un endroit privé, une maison, un château, une chapelle, même un bassin artificiel, que sais-je. À R., on passait à travers une tapisserie.

— Je comprends. Quelles sont les caractéristiques d'un tel lieu ? Dégage-t-il de l'énergie ? Est-il magnétique ? Radioactif ? Nos appareils permettent de mesurer ce genre de choses.

Mylène réfléchit un moment avant de répondre.

— De l'énergie, sûrement pas, c'est seulement un point de jonction. Il faut de l'énergie pour forcer le passage, naturellement, mais elle est apportée par l'être qui traverse. En ce lieu fusionnent deux univers... Ah si ! la masse est forcément plus élevée, considérablement plus élevée ; songez qu'en un même endroit se trouve la matière de deux mondes.

— Bien sûr, elle a raison, s'exclama le professeur. En un seul point s'exercent l'attraction de la Terre et celle du Monde des Rêves, pensez à la loi de la gravitation universelle ! En ce point la masse doit être énorme. Si un tel phénomène est fréquent dans l'univers, voilà peut-être une explication au problème des physiciens qui constatent que la masse totale des corps célestes est insuffisante pour expliquer la force gravitationnelle gigantesque qui a dû présider au big-bang initial.

— Je ne comprends pas ce que tu dis, professeur.

— Nous croyons que l'univers est né d'une gigantesque explosion. L'existence des planètes, des soleils, des galaxies ne s'explique que si une force s'est opposée au bang initial, sans quoi la matière constituant le noyau initial de l'univers aurait été éjectée dans toutes les directions de façon uniforme. Cette force existe c'est la gravitation mais, pour qu'elle ait produit l'univers tel que nous le connaissons, il faudrait qu'elle ait été dix fois plus élevée que celle qui correspond à la masse de tous les corps célestes connus. Or, c'est impossible, la force gravitationnelle dépend précisément de cette masse. D'où l'intérêt de cette notion de points de jonction de mondes différents où la masse serait énorme ce qui changerait les données du problème.

— Je comprends encore moins, professeur.

— Moi non plus, si cela peut te consoler, nymphe, reconnut le commissaire.

— Ce que tu dis n'est pas possible, reprit Mylène. Il n'y a jamais eu d'explosion initiale, je te l'ai déjà expliqué, l'univers a toujours existé sans commencement dans le temps ni limitation dans l'espace. Des notions telles que temps ou étendue ne sont qu'attribut ou mode des substances matière et énergie, ces deux substances étant elles-mêmes soumises à la loi ultime de la transformation. Tout est affaire d'artefacts conçus et réalisés par les dieux, les démons ou les espèces intelligentes.

— C'est dommage, j'aurais volontiers imaginé des mondes de démons où serait accumulée toute la masse manquante de l'univers. Tant pis. Revenons à cette porte, il existe des appareils, aériens ou terrestres, qui permettent de détecter une anomalie de masse. Les navettes de la N.A.S.A. avaient ainsi repéré sur la Lune d'énormes amas de masse, des mascons, lors de leurs voyages d'exploration. La recherche initiale devra probablement être effectuée par satellite pour localiser l'anomalie gravitationnelle puis, sur le terrain, on utilisera des pesons à ressort ou une balance de torsion. S'il le faut les satellites américains pourront nous aider.

— Aucun problème, Antoine ; c'est presque ce qui avait été annoncé à la presse. Dès qu'il y aura du nouveau je vous le ferai savoir, nymphe, et soyez assurée que j'assisterai personnellement à votre départ.

— Ne restez pas trop près de moi à ce moment-là, commissaire, tous ceux qui se trouveront dans un rayon de quelques mètres me suivront. Là-bas, les dragons ont toujours faim et les frelons

lactifères cherchent sans cessent un hôte pour déposer leurs œufs ; je pourrais leur en trouver un.

— Je crois que nous nous comprenons, nymphe.

*

Mylène considérait ses achats avec quelque inquiétude. Ici aucun problème de transport, les automobiles étaient robustes, mais un mulet pourrait-il porter une telle charge ? Une malle de vêtements, un magnétophone hi-fi, de nombreuses cassettes, des dizaines de piles, un Polaroid et des boîtes de films, des livres, un dictionnaire, quelques gadgets, enfin elle avait dévalisé une épicerie fine, et un monceau de boîtes de conserve s'accumulait dans un coin de la pièce. « Ce n'est pas un mulet qu'il me faudra, mais une caravane ! Si je savais pouvoir revenir, je ne m'encombrerais pas pareillement. » La sonnerie de la porte la surprit, ce ne pouvait être Rémy, il avait ses clefs. Elle alla ouvrir et découvrit avec étonnement Kirsten ; elles se connaissaient peu et la Suédoise ne l'appréciait guère, néanmoins elle lui sauta au cou. Autrefois ce contact aurait déplu à la nymphe, maintenant il lui était indifférent.

— Je voulais voir toi seule, commença Kirsten en se laissant tomber dans un fauteuil après avoir retiré son manteau de fourrure. Julien est décidé à partir, *that's for sure*. Tu as dit nous les filles finir sur marché aux esclaves, j'ai vu au cinéma ; chez toi c'est quoi ? *Really* ?

— Ce n'est pas très différent, on est exposée nue et vendue au plus offrant. Ici, tu es convoitée par les hommes, mais protégée par des lois. Là-bas il n'y a pas de lois, sinon celle du plus fort, tu seras une proie dont on cherchera à s'emparer pour la mettre en vente à Samarcande ; alors tu iras grossir le harem d'un roi des Hautes Terres. Tu viens du Monde de l'Éveil et tu es belle, les enchères monteront beaucoup pour t'avoir. Je pense que Tsian-Cheng te voudra pour lui et tu deviendras peut-être sa favorite, qui sait ?

— Esclave pour moi c'était travailler très dur, *hard labour*, le fouet, les fers. Je risque seulement d'aller dans un harem ? *Nothing else* ?

— On ne te demandera pas de travailler, rassure-toi, simplement de faire l'amour.

— Alors je pars avec vous, si toi vouloir. *To fuck* avec Julien ou un autre, c'est pareil.

La porte d'entrée s'ouvrit, Rémy entra avec l'ingénieur qui découvrit sa femme avec surprise. Elle lui dit être simplement venue bavarder avec Mylène.

— Alors ton entrevue avec les autorités ?

La nymphe fit un bref résumé de leur réunion, elle ajouta qu'après avoir réfléchi et consulté le commissaire elle acceptait de les emmener avec elle si la porte pouvait être localisée. Elle conclut :

— Je veux être claire sur un point : vous ne reviendrez jamais. Même si je découvre un jour la formule qui permet de retourner ici, je ne l'utiliserai pas pour vous, je veux protéger le secret de mon univers. Pas question de faire paraître des photos de licornes ou de dragons à la première page des magazines ; c'est un monde privé. D'accord ?

Tous approuvèrent gravement de la tête et Rémy, enthousiaste, la couvrit de baisers fous. Kirsten ajouta :

— Je vais avec vous, j'ai parlé avec Mylène. C'est O.K.

Son mari se méprit sur les motivations de la jeune femme et l'embrassa tendrement.

— Que faut-il emporter ? demanda-t-il.

— Tout devra être porté à dos de mulet, alors rien de trop lourd ; les vêtements chauds sont inutiles, la température est de 25°C toute l'année presque partout. La formule que m'a indiquée le

Maître conduit au Pays Mauve, nous laisserons tous les bagages en excédent – surtout les miens – chez Limvinn-la-Noire. Ils y seront en sécurité. Puis nous nous occuperons des Niurath, là je n’ai encore aucune idée ; ensuite nous regagnerons les Basses Terres en caravane. Je pense que des armes et des explosifs pourraient nous être utiles ; les armes pour vous défendre contre les prédateurs nocturnes ou les frelons lactifères, les explosifs pour déboucher une caverne si c’est nécessaire.

— Pour les Niurath ?

— Oui, il faudra bien qu’ils acceptent de rester quelque part.

— Tu peux compter sur moi, la dynamite c’est mon métier et je suis chasseur, mais tirer sur des frelons c’est un peu petit, non ? Et puis, pourquoi lactifères ?

— Chez nous ils sont gros comme des pigeons et leur piqure est paralysante. Une fois leur victime immobilisée, ils pondent leurs œufs dans son ventre, que ce soit celui d’un mulet ou d’un humain ; là, les larves dévorent l’hôte de l’intérieur, mais ne s’attaquent aux organes vitaux que juste avant d’éclore. C’est une mort lente et horrible. On rencontre souvent des hommes et des femmes allongés sur le sol, le ventre gonflé comme une outre pleine, qui ont été piqués par ces insectes. Il faut alors tuer ces malheureux, et extirper puis écraser les larves ou les gober car elles renferment un lait nutritif. Notre monde n’est pas fait pour les âmes sensibles.

Ronet secoua la tête en souriant.

— N’essaie pas de nous effrayer, nous sommes décidés à te suivre en enfer.

— C’est bien là que nous allons.

*

L’appel du commissaire Lehigueux parvint le surlendemain en fin de matinée. L’armée avait localisé un minuscule cimetière entourant une petite chapelle qui présentait une anomalie de masse et déviait le couple formé par les deux sphères d’une balance de torsion. Un peson à ressort fut ensuite utilisé et la déflexion du rayon lumineux désigna un cercueil de pierre installé dans le chœur de la chapelle. La porte était découverte. Mylène téléphona aussitôt au pharmacien d’A., Paul Cazaubon, pour qu’il aille porter un message au manoir. L’appel du dieu devrait retentir le lendemain à dix heures du matin. Cela fait, la nymphe et ses amis reprirent la route de Quarré-les-Tombes. L’heure du départ était venue.

A leur arrivée au P.C. de la carrière, Lehigueux était déjà là, en compagnie du général de Guymer.

— Brenet-Duval est grippé et il est resté à Paris, nymphe, il est désolé. Je viens de recevoir un appel de Paul Cazaubon, on a glissé sous sa porte – Aï-d’Moloch probablement – un billet dont voici la teneur : « Le cube vibrera à neuf heures au soleil. » Cela signifie dix heures pour nous, ajouta-t-il devant l’air déconcerté de Mylène ; le châtelain vit à l’ancienne heure. Vas-tu prévenir les Niurath ?

— Non, j’enverrai une sommation mentale demain, juste après que l’appel de Shamphalaï aura retenti. Ils seront comme fous alors et prêts à partir au premier appel ; ne t’inquiète pas de cela, commissaire. Maintenant, je voudrais aller voir cette chapelle, je sentirai le point de passage si les hommes du général l’ont bien localisé. Il ne faut pas rater notre coup, les Niurath ne se laisseront pas prendre deux fois.

— Cette visite était prévue, Mylène, une voiture nous attend, je te conduis sur les lieux.

Le général s’inclina galamment pour laisser passer la nymphe.

Rémy la suivit, Ronet, Le Quintrec et leurs épouses restèrent au P.C. en compagnie du commissaire Lehi-gueux ; ils commençaient à se sentir angoissés à l’idée de leur prochain départ, un départ sans

espoir de retour.

*

À dix heures, le lendemain, Mylène et ses amis se tenaient dans la petite chapelle, isolée au milieu d'une forêt de sapins. Lehigueux, de Guymer, Le Goeff et quelques-uns de leurs hommes restaient à bonne distance afin de ne pas être happés lors du passage d'un monde à l'autre. Brusquement un son, une longue plainte qui n'avait plus retenti sur la Terre depuis l'aube des temps, se fit entendre. Tous les hommes présents sentirent leurs nerfs réagir douloureusement ; le son avait une qualité inhumaine et menaçante ; on devinait la puissance terrible qui avait dû se cacher derrière cette simple vibration.

Mylène parut entrer en transe et tendit les bras dans la direction de la carrière, distante de quelques kilomètres à peine, tout en psalmodiant des mots inconnus. Le son s'évanouit lentement, puis l'air vibra tout autour de la chapelle ; les êtres-énergie étaient là. Même si les hommes ne pouvaient les voir, ils sentaient leur présence tout autour d'eux. Alors la nymphe se mit à hurler :

— *Eins Yalthar phtagn autoh,*
Gunaï eis Malva phalaiï. Yah !

Rémy et ses amis se sentirent happés par une force formidable qui les aspirait. Yann Le Quintrec eut le temps de lancer un dernier regard derrière lui. Avec horreur, il aperçut les corps de Lehigueux, de Guymer et Le Goeff s'effondrer sur le sol, ou plutôt se tasser sur eux-mêmes comme si leur squelette avait été réduit à l'état de pulpe.

Puis tous perdirent conscience.

Aurore arrêta le mulet en tirant sèchement sur la bride. Le chemin était barré par une énorme masse écailleuse de couleur gris-vert. On ne voyait ni la tête ni la queue de la bête, cachées par les rochers qui bordaient le sentier, mais il était facile de reconnaître la carapace d'un dragon. Par où et comment passer ?

Depuis leur départ du temple, les voyageurs n'avaient cessé de parcourir une région montagneuse où le chemin serpentait le long d'un thalweg enserré entre des pics déchiquetés. Le silence était total, nulle vie animale, ou même végétale, ne venait les distraire. De quoi pouvait se nourrir ce dragon restait un mystère, il aurait dû être mort de faim depuis longtemps. Pourtant, on voyait ses flancs se soulever à intervalles réguliers. Il était malheureusement bien vivant.

— Que faire, Chat ?

— On pourrait peut-être l'escalader ?

— Es-tu fou ? Tu veux roussir ton pelage et brûler ma nouvelle tunique, sinon notre peau ! Ces bêtes-là crachent le feu à cent mètres et vous écrasent comme un elfe ; ne parlons pas des coups de queue qui sont tout aussi dangereux. Quant à grimper au-dessus du chemin, la roche est nue et à pic ; le mulet ne pourra suivre et nous risquons de tomber.

— Alors, retournons.

— Jamais ! Allez, on renvoie le mulet et on escalade ; je ne me laisserai pas arrêter si près du but par un petit dragon de rien du tout. Celui qui a tenté de nous dévorer dans les Monts Maudits était plus gros ; tu t'en souviens ?

— Bien sûr, c'était il y a bien des années. Félicitations, Aurore.

Agacée, elle sauta à terre et commença à décharger l'animal. Elle ne garda qu'un peu de nourriture dans la besace et ramena le mulet plus bas sur le chemin où elle l'abandonna. L'animal resta là immobile, ne sachant que faire. L'adolescente courut rejoindre Ankh-Moloch qui avait commencé l'ascension le long de la paroi rocheuse. Elle le suivit, les doigts, les coudes et les genoux bientôt ensanglantés par les arêtes coupantes de la pierre. Après de durs efforts, ils parvinrent à passer au-dessus du dragon endormi. Ils durent contourner la queue qui s'enfonçait dans une anfractuosité du rocher, puis monter vers le sommet car la pente était désormais trop raide pour songer à redescendre sur le sentier. Malgré ses griffes, le Maître-chat dérapait sur la roche nue et la jeune fille devait ramper plus que marcher pour ne pas rouler dans le précipice.

— Comment rejoindre le chemin ?

— Plus loin peut-être, ici c'est impossible. Vois-tu cette ligne de crête, Chat, si nous l'atteignons nous sommes tirés d'affaire.

— Là-haut, es-tu folle ? J'ai le vertige, mal aux pattes et je me suis cassé une griffe. Je veux descendre.

Aurore soupira, elle connaissait son familier, le courage n'était pas sa qualité principale. Jamais il n'accepterait de courir les risques que comportait une telle escalade. Que faire ? Elle regarda autour d'elle en quête d'une idée quelconque. Il n'y avait rien que des rocs et des pierres. Ne sachant quel parti prendre, elle rampa jusqu'à un petit promontoire et regarda au-dessous d'elle ; le chemin s'étendait une dizaine de mètres en contrebas et le dragon n'était plus en vue. Un saut aurait été fatal à n'importe qui mais pas à elle, et sa décision fut vite prise, elle retira sa besace et sa tunique et les

lança jusqu’au sentier lestés de quelques pierres.

— Je vais me laisser tomber, Chat ; ensuite, saute sur mon corps pour amortir ta chute. Nous reprendrons la route dès que mes plaies auront guéri.

Et elle se lança dans le vide.

*

Cette fois Aurore avait fait une mauvaise chute et restait inanimée. Ankh-Moloch, qui veillait sa jeune maîtresse, releva la tête en entendant un bruit de pas. Un homme, habillé à la façon des gens de l’univers de la Réalité, apparut. « Un Rêveur », pensa le Maître-chat. L’homme s’arrêta devant le corps étendu sur le chemin et s’agenouilla pour examiner ses blessures.

— Ne la touche pas, étranger, elle va guérir d’elle-même.

Le Rêveur sursauta violemment, et chercha d’abord du regard un interlocuteur à hauteur d’homme, puis il abaissa son regard vers l’animal. C’était certainement la première fois qu’il rencontrait un chat doué de la parole.

— Cette pauvre enfant ne guérira pas, messire chat, elle a une fracture du crâne. Je suis médecin ; dans un hôpital il serait peut-être possible de la sauver, mais ici je ne dispose d’aucun instrument. Elle est perdue.

— Toute médecine est inutile dans son cas, Aurore a déjà franchi plusieurs fois les portes de la mort et elle ne s’en porte pas plus mal. Je me nomme Ankh-Moloch.

L’homme pensa qu’il devait se présenter à son tour.

— Je suis le Dr Brivières, je viens d’une ville qu’on nomme Blois en France.

— Ici, on te nommera seulement Rêveur, toi et tes pareils ne restez pas assez longtemps pour qu’on se souvienne de vos noms. Quant à ta ville, je n’en ai jamais entendu parler. Es-tu allé jusqu’à la cité de la Reine du Crépuscule, tout là-bas, au bout de cette route ?

— Non, mon rêve a commencé près de la rive d’un grand lac qui se trouve à deux heures de marche d’ici.

J’ai hésité sur le chemin à suivre, et j’ai finalement opté pour celui-ci, au hasard. C’est la première fois que je visite cette partie du Monde des Rêves, je la trouve bien peu hospitalière.

— Il faut aller à Samarcande ou dans l’Ai-Dpur, Rêveur ; ici tu te trouves au nord du Pays Mauve où tout n’est que désolation.

La voix d’Aurore les fit sursauter. Le médecin considéra stupéfait l’adolescente qui se relevait et essuyait négligemment le sang qui avait ruisselé de son corps. Elle revêtit sa tunique et ramassa sa besace.

— C’est incroyable, murmura l’homme.

— Tu vas devoir revenir sur tes pas avec nous, Rêveur, le chemin est barré par un dragon endormi qui rend tout passage impossible. C’est lui qui m’a forcé à escalader ce rocher dont je suis tombée ; il peut rester là des jours. Es-tu allé jusqu’au bout de la piste ?

— Non, il s’est arrêté au lac, répondit le Maître-chat.

— Alors nous irons ensemble. Visites-tu souvent notre monde, Rêveur ?

— C’est la troisième fois ; j’ai parcouru la région du Tlinn-Guyon et je me suis promené autour du lac des Sirènes.

— Dans les Basses Terres, oui. As-tu vu une sirène ?

— Non, on m’a pourtant assuré qu’il y en avait.

— C’est vrai, mais elles sont farouches et ont peur des hommes ; certaines sont séduisantes malgré leur queue de poisson et leur odeur un peu forte. Et dans le Tlinn-Guyon, les femmes sont-elles aussi vénales qu’on le dit ?

— On y rencontre des prostituées, c’est vrai, mais un Rêveur est mal placé pour juger de ce genre de choses.

Tout en parlant, ils s’étaient remis en route. Le sentier continuait à suivre le thalweg. Seul le bruit de leurs pas venait troubler le silence, la vie était tout à fait absente de cette contrée, on ne rencontrait pas le plus minuscule insecte. Ankh-Moloch ne surveillait même plus le ciel ; depuis leur arrivée ils n’avaient aperçu ni oiseaux, ni frelons, ni aucune espèce de prédateurs ailés. Dans un sens, c’était rassurant, pourtant le silence devenait pesant à la fin. Il trotta jusqu’à Aurore qui s’était arrêtée et l’appelait.

— Je parlais du Pays Mauve avec le Rêveur et je lui disais qu’il a été isolé des Hautes Terres par un océan de Néant. Mais ne dit-on pas qu’ici le sol fusionne même avec le Néant ?

— Eh bien, lors des réunions des Maîtres-chats les plus savants sur les toits de Samarcande, ce problème a été évoqué. Les Anciens Dieux, qui ont créé l’univers onirique, l’avaient arraché au Néant qui nous entoure. Or, il semble que le mage qui a isolé cette région ait à son tour empiété sur le domaine du Néant et qu’ici la matière et la non-matière fusionnent. C’est pourquoi, en ces lieux, tout est possible et l’improbable devient presque certain.

— Non, mais tu entends ça, Rêveur, tu entends cet animal stupide s’écouter parler ! Chat, en un peu moins d’un quart d’heure, tu as réussi à démontrer que le sol du Pays Mauve renfermait du Néant parce qu’il avait été formé à partir du Néant. Brillante déduction, on comprend qu’il ait fallu une assemblée des Maîtres-chats les plus savants pour y parvenir. Tu es encore plus sot que je ne l’imaginais !

L’homme rit.

— Je crois que vous l’avez vexé. Ce chat est très marrant. Ah ! si je pouvais en rapporter un à ma fille...

Ankh-Moloch s’éloigna dignement, plus encore que la sortie d’Aurore c’était l’épithète « marrant » qui lui avait déplu, sans parler de la vulgarité de l’expression « en rapporter un ». Ces humains étaient stupides et il n’allait pas s’abaisser à se justifier ; s’ils ne comprenaient rien, c’était tant pis pour eux. L’apparition du lac à un détour du chemin vint heureusement modifier le cours de ses pensées. L’étendue d’eau était immense et on apercevait le sentier qui longeait la berge ; le suivre exigerait des heures de marche. Aurore s’arrêta, considéra la longueur du chemin à parcourir, et arriva à la conclusion qu’il valait mieux traverser le lac. Elle chercha une embarcation du coin de l’œil ; trois barques étaient attachées à de grosses pierres près du bord.

— Nous irons plus vite sur l’eau, dit-elle. Sais-tu ramer, Rêveur, moi je suis presque nulle.

— Certainement. Ça me paraît être une bonne idée, jeune fille, je commençais à être fatigué de marcher dans cette pierraille.

L’homme s’avança vers l’une des barques et détacha la corde, aussitôt un ressort caché se détendit et un carreau d’arbalète vint se ficher dans sa poitrine. Le Rêveur parut exploser et disparut complètement.

— Un piège ! Je ne m’y serais pas attendue dans un endroit si isolé. Ce Rêveur nous aura été utile. Sa mort onirique aura entraîné son réveil tout simplement, il n’y a pas lieu de s’attrister pour lui. Maintenant que le piège est désamorcé, montons dans cette embarcation.

— Fais attention, Aurore, il doit exister des hommes par ici, cette arbalète n'est pas venue toute seule. Nous risquons d'être capturés, tués peut-être...

— D'accord, mais le risque est le même en restant là ou en allant de l'avant, alors allons-y, on fonce. Enfin, si j'arrive à faire avancer cet engin, ce qui n'est pas encore évident. Toi, surveille la rive, s'il existe une ville par ici, elle est bien cachée.

La traversée commença, rendue hésitante par la maladresse de l'adolescente qui n'arrivait pas à coordonner les mouvements de ses deux bras. Le chat avait beau rétrécir ses pupilles, il n'apercevait aucune trace de présence humaine, pourtant l'arbalète avait été huilée récemment, il l'avait vérifié avant d'embarquer. La barque tanguait, partait tantôt vers la rive, tantôt vers le milieu du lac, mais avançait. Soudain, Aurore arrêta de ramer et s'exclama :

— Regarde !

Elle pointait son doigt vers les profondeurs de l'eau. Le Maître-chat se pencha par-dessus bord et, à sa vive surprise, aperçut une cité lacustre entièrement recouverte d'un dôme de verre ou de cristal de roche. On distinguait parfaitement rues, places, maisons, temples et palais ; le plus surprenant était l'éclairage de la ville par des flambeaux allumés qui, malgré la distance, permettaient d'apercevoir les habitants marcher dans les rues.

— Cela paraît incroyable ! Comment vivent-ils là-dessous, l'air ne peut se renouveler et ils ne doivent rien avoir à manger ? Qu'en penses-tu, Chat ?

— Aucune idée. Rame vers la rive, la barque piégée montre que ces gens ne sont pas amicaux. Ils verront sûrement notre ombre et risquent de vouloir nous capturer. Je préfère rester à l'air libre que visiter cette cité sous globe.

— Moi aussi.

Aurore fit un louable effort pour faire dévier l'embarcation de sa trajectoire, mais un léger courant la maintint au-dessus de la ville. Vers le bord du lac, ils découvrirent un cône de cristal qui reliait la cité à la rive ; on distinguait les marches qui permettaient de gagner l'air libre. Le courant les menait précisément à l'entrée de ce cône ; l'adolescente comprit le danger et tenta de faire dévier la barque, toujours en vain. Arrivés près de la grève, ils virent quatre guerriers surgir de derrière des rochers proches et pointer leur arbalète sur eux. L'un des hommes plongea, nagea jusqu'à la barque et la poussa vers la rive. Ankh-Moloch fut jeté à terre par un soldat et détalait sans plus attendre, tandis qu'Aurore était conduite à l'entrée du cône entre deux gardes. Ils portaient des cuirasses de cuir bouilli et des pantalons de peau, à leur ceinture pendaient des coutelas de taille respectable. Ils ne répondirent à aucune des questions de l'adolescente.

Tout en descendant dans les profondeurs de la ville, Aurore remarqua une sorte d'algue verte qui courait dans une mince rigole tout au long des murs ; plus bas, on la retrouvait dans de minuscules canaux qui bordaient chaque rue. Arrivée à mi-hauteur de la ville, elle aperçut tout au fond une place centrale triangulaire entourée de trois bâtiments : un temple, un palais et des arènes. Les maisons s'organisaient autour de cette place de façon concentrique ; elles étaient toutes basses, à un ou deux étages seulement.

Une fois en bas la jeune fille fut conduite à une grande bâtisse carrée, certainement une prison. Elle fut confiée, toujours sans un mot, à une gardienne armée d'un long fouet et porteuse d'un énorme trousseau de clefs qui lui fit signe de la suivre et, tout comme les gardes, refusa de répondre à ses questions. Elles traversèrent un long couloir bordé de cellules grillagées. Aurore y aperçut de nombreuses prisonnières de tout âge, affalées sur leur paille ou couchées à même le sol. Elles ne jetèrent même pas un coup d'œil à la nouvelle venue comme si elles avaient perdu tout intérêt pour ce qui n'était pas leur propre misère. La gardienne s'arrêta devant une porte, choisit une clef pour ouvrir

et fit signe à la jeune fille d'entrer.

— La princesse est déjà prévenue de ta capture, étrangère, et tu la verras bien assez tôt, consentit enfin à préciser la matrone avant de l'enfermer.

Aurore n'était pas seule dans la cellule, une femme jeune, enceinte de sept ou huit mois, était allongée sur l'un des lits étroits qui constituaient le seul mobilier. Elle portait une tunique déchirée et son dos zébré de marques violacées montrait qu'elle avait été fouettée. Elle s'assit et adressa un sourire timide à l'adolescente.

— Bonjour, je ne te connais pas, tu viens de l'extérieur ?

— Oui, des soldats m'ont capturée au bord du lac. Peux-tu me dire quelle est cette ville ?

— On l'appelle la Cité sans Nom, tout simplement ; dans la région du Lac maudit tout le monde la connaît sous cette appellation. Elle est gouvernée par une folle, la princesse Nordjar, qui est aussi cruelle que Shéraz dans les Hautes Terres, à ce qu'on raconte.

— Comment respirez-vous et d'où tenez-vous votre nourriture ? Tout cela me paraît incroyable.

— L'oxygène est fourni par l'algue verte que tu rencontreras partout dans la ville. Le lac nous donne poissons, coquillages et végétaux marins, et des chasseurs nous ravitaillent en gibier. Nous ne sommes pas très nombreux, quatorze ou quinze cents peut-être, dont plus de mille deux cents femmes pour notre malheur. Depuis des lustres il naît un garçon pour cinq ou six filles, aussi leur nombre diminue-t-il sans cesse. Le jour où il n'y aura plus d'hommes, la ville mourra.

— Pourquoi es-tu retenue prisonnière dans ton état ? As-tu commis un crime ?

— Oui, j'ai conçu sans en avoir le droit ; dès que j'aurai mis mon enfant au monde je serai offerte en sacrifice au grand Shamphalaï. Je me nomme Jahichar ; j'étais vestale au temple et j'avais juré de rester pure en prenant le voile d'or. Et puis j'ai connu un garçon... C'était il y a huit mois, quand mon ventre a commencé à s'arrondir la reine s'en est aperçue et m'a torturée pour me faire avouer le nom de mon amant. J'ai résisté longtemps, puis la douleur a eu raison de ma volonté et j'ai fini par tout dire. Lui s'en est tiré avec quelques coups de fouet, la vie des hommes est trop précieuse pour la sacrifier, moi, je serai conduite aux arènes.

— Aux arènes ?

— Le Grand Prêtre commence par célébrer le culte de Shamphalaï au temple, puis continue par une cérémonie d'Actions de grâces. Les condamnées y assistent enchaînées sur une estrade où la foule peut les conspuer, puis elles sont conduites en cortège aux arènes toutes proches. Là, elles sont étendues sur une pierre plate et le bourreau leur arrache le cœur à tour de rôle sous les yeux de Nordjar qui se repaît des dernières convulsions d'agonie des victimes. Parfois quinze ou vingt femmes sont tuées ainsi et la dernière doit assister à toutes les autres exécutions avant de sentir le couteau pénétrer dans sa poitrine.

— C'est horrible ! Que fait-on des cadavres ?

— Les soldats les portent à l'extérieur et les jettent dans le lac, les poissons les dévorent en quelques jours.

— Que penses-tu que la princesse va faire de moi ?

— Hélas ! je connais sa cruauté, il est probable qu'elle te condamnera à être mise à mort lors du prochain sacrifice. Cependant tu ne l'as pas offensée, aussi peux-tu espérer qu'elle ne te torturera pas. Elle n'est pas comme Shéraz qui aime infliger la souffrance pour la souffrance. Nordjar cherche avant tout à se venger de petites choses mesquines. On a ri trop fort en sa présence, un homme vous a regardée avant elle, des bêtises comme ça.

Aurore se sentit soudainement très abattue. Elle n'avait été épargnée par la Princesse Pourpre que pour tomber aux mains d'une autre princesse tout aussi folle et cruelle. Fuir de cette cité sous cloche paraissait impossible, elle risquait de rester prisonnière longtemps, peut-être torturée bien qu'elle n'ait pu déplaire à la souveraine, et elle mourrait d'horrible façon ; c'est seulement après qu'elle pourrait retrouver sa liberté et reprendre la route de la Cité Fabuleuse. Y parviendrait-elle jamais ? Elle s'allongea sur sa paille en proie à un profond abattement ; qu'était devenue cette insouciance qui jadis la faisait rire des situations les plus désespérées ?

Quelques heures plus tard le bruit de pas des gardes résonna dans le couloir. On venait la chercher. Elle adressa un pauvre sourire à Jahichar et les suivit. Dehors la nuit était venue et la ville n'était plus éclairée que par les centaines de torches qui brûlaient de loin en loin. Les flammes se reflétaient sur les parois de la voûte de cristal qui entourait la cité. Quand on marchait, on avait l'impression que des nuages de lumière défilaient au-dessus de la tête. Malgré son angoisse l'adolescente ne put s'empêcher d'admirer la fantasmagorie du spectacle.

Les gardes la conduisirent jusqu'à la place triangulaire qu'elle avait aperçue d'en haut. Vu de près le palais n'était pas imposant, faute de hauteur les architectes n'avaient pu y adjoindre la moindre tour. Seules quelques colonnades de marbre venaient le différencier des maisons proches. L'intérieur était pauvrement meublé, quelques vases et coupes de terre cuite sur des meubles rustiques, c'était tout. Les gardes amenèrent la jeune fille jusqu'à la chambre de la souveraine où deux femmes en armes, qui veillaient à la porte, la firent entrer. Nordjar était là, à demi allongée sur des coussins de toutes les couleurs. C'était une femme sèche, d'une quarantaine d'années, les cheveux brun coupé court, elle portait une simple tunique rouge vermillon sans aucun ornement. Ses lèvres minces et pincées trahissaient la méchanceté. Elle considéra un moment l'adolescente sans rien dire, puis demanda :

— Qui es-tu, gamine, et pourquoi t'es-tu aventurée jusqu'à ce lieu interdit ?

— Je me nomme Aurore, grande reine, et je me rends à Aï-d'Jaman la ville où je suis née et dont je fus séparée jadis. On m'a assuré que la cité de la Reine du Crépuscule pourrait bien être Aï-d'Jaman.

— Quelle histoire invraisemblable ! La ville dont tu parles n'est que ruines et sa reine était déjà largement plus que centenaire quand je lui ai rendu visite, il y a bien longtemps. Elle doit être morte à présent. Je me demande si tu ne me mens pas... Toutefois, je vois à ta tunique tissée de fils d'or que tu n'es pas une fille de basse naissance... Je vais réfléchir jusqu'à demain.

Elle frappa dans ses mains, une femme en armes apparut.

— Pour cette nuit, enfermez-la avec Moyïnar, nous aviserons demain.

*

Aurore ne fut pas ramenée à la prison des femmes, mais conduite dans une cellule du palais. Une prisonnière y était déjà enfermée, elle était nue et l'adolescente fut frappée de sa perfection physique, taille fine, hanches pleines, poitrine opulente et ferme, longues jambes fines, joli visage encadré de boucles châtain clair.

— Qui es-tu ? demanda la femme. Je ne t'ai jamais vue dans la cité.

Aurore raconta son histoire et interrogea sa compagne de captivité.

— Je m'appelle Moyïnar, et tous les hommes considèrent que je suis la plus belle fille de la ville. C'est pour cela que Nordjar me hait ; elle m'a fait conduire ici hier sous prétexte d'un interrogatoire, depuis j'attends et j'enrage. La garce me le paiera, elle ne peut rien contre moi, je suis trop connue. Trois hommes importants veulent m'épouser et vont s'inquiéter de ma disparition. Cette chienne va

devoir me relâcher et je me plaindrai au Conseil des Anciens.

— Tu paraissais bien sûre de toi. Hier, j'ai d'abord été détenue avec une fille nommée Jahichar, elle ne pensait pas pouvoir échapper à son sort.

— C'est différent, Jahichar a été stupide ; les vestales jurent de rester pures, ce qu'elles ne font jamais, mais au moins elles s'arrangent pour ne pas être enceintes ! C'est la moindre des choses. Jahichar est une brave fille, pas très maligne, mais tant pis pour elle, elle a mérité la mort, c'est la loi. Bon, maintenant il faut essayer de dormir, demain je serai certainement conduite devant la princesse, elle ne peut me retenir plus longtemps sans que mes amis interviennent.

— Que penses-tu qu'elle fera de moi ?

— Avec elle tout est possible : te chasser de la ville, te garder comme demoiselle de compagnie, ou te mettre à mort. Il ne sert à rien de t'inquiéter à l'avance, dors.

Moyïnar avait vu juste ; le lendemain dès l'aube quatre gardes vinrent les chercher. Ils les conduisirent, mains liées derrière le dos, non aux appartements de la reine, mais dans une autre aile du palais, et elles furent introduites dans une vaste salle de torture où les attendait la princesse. Cette fois elle était vêtue d'une tunique de cuir et un fouet pendait à sa ceinture. Elle adressa un sourire cruel aux prisonnières.

— Quelle joie de te voir, Moyïnar, je suis flattée qu'une aussi belle créature ait accepté d'honorer ma maison de son corps digne du ciseau d'un sculpteur.

— Ne raille pas, Nordjar, je n'ai rien à me reprocher et tu le sais. Tes instruments de torture ne m'impressionnent pas ; alors dis-moi sur quelle affaire tu veux m'interroger et finissons-en.

Une expression de haine intense déforma les traits de la souveraine. Elle s'approcha de la jeune femme et du bout des doigts caressa la courbe de ses seins puis son ventre plat.

— Tu es vraiment très belle, Moyïnar, je comprends que les hommes soient fous de toi. Ah ! si je pouvais te faire condamner, quelle joie ce serait pour moi de voir le couteau du sacrifice s'enfoncer dans ton sein et t'arracher le cœur. Mais tu n'as commis aucun crime, c'est vrai, sauf celui d'être plus jeune et plus belle que moi. Du moins jusqu'à aujourd'hui. Demain tu seras libre, mais demain tu seras laide, je vais détruire les formes de ce corps qui t'emplit d'orgueil.

— Tu n'as pas le droit de me faire torturer, tes chevalets et autres quincailleries de bazar ne me font pas peur. Si tu me touches, je porterai plainte devant le Conseil qui te destituera. Et d'abord fais-moi détacher, il n'y a aucune raison pour que mes poignets soient liés comme ceux d'une criminelle.

— Tu te trompes, il y a une raison. (La princesse rit méchamment.) Tu me crois donc si stupide ! Je ne vais utiliser ni le fer ni le feu ni même le fouet, tu n'auras aucune cicatrice à exhiber et tu ne pourras m'accuser formellement. Tu vois cette table où l'on pratique le supplice de l'eau, eh bien tu vas y rester toute la journée le ventre si gonflé que tu croiras éclater. Quand on t'aura fait dégorger, ta peau sera molle et flasque, marquée de vergetures, et tes muscles abdominaux seront définitivement distendus. Ensuite, les nœuds coulants de deux cordes fines étrangleront la base de tes seins et tu resteras suspendue par les mamelles toute la nuit. Après quelques heures de ce traitement tes seins pendront misérablement et tu n'oseras plus jamais te montrer nue à un homme. Alors je serai vengée de l'insolence de ta beauté.

Le sang avait quitté le visage de Moyïnar. Malgré ses mains attachées elle tenta de se jeter sur la souveraine pour la frapper, mais les gardes l'immobilisèrent. Nordjar rit de la rage impuissante de sa prisonnière et ordonna qu'on commence le supplice. La pauvre fille se débattit vainement et hurla des menaces et des injures à l'adresse de la princesse jusqu'au moment où, liée par les quatre membres à la table, on lui enfonça un entonnoir dans la gorge qui étouffa ses cris. Le bourreau lui introduisit

ensuite un tuyau dans l'anus et un autre dans le vagin, puis il fit signe qu'il était prêt. Nordjar s'approcha de son ennemie réduite à l'immobilité et s'amusa un moment à caresser son corps tandis que Moyïnar se tordait de fureur, puis elle fit signe d'ouvrir les robinets d'eau. Alors, elle revint vers Aurore, restée dans un coin de la salle près d'un garde.

— Tu vois, étrangère, que les raffinements de ma cruauté n'ont pas de limites. Sans doute me regardes-tu avec horreur et trembles-tu sur ton sort ?

— Je n'ai pas à juger tes actes, ô reine, et dans les Hautes Terres Shéraz et bien d'autres princes sont aussi cruels que toi. Quant à mon sort, il est entre tes mains et il ne me servirait à rien d'espérer ou de craindre.

— Tu es bien raisonnable pour une enfant de ton âge et tu viendras tout à l'heure dans mes appartements afin que nous fassions plus ample connaissance. Comment es-tu parvenue au Pays Mauve ?

— En utilisant les pouvoirs de l'Akon-Rha, depuis l'Aï-Dpur, princesse.

— Le talisman de Mylène ! Décidément tu n'es pas une fille ordinaire, je sens que tu vas m'intéresser. Mais, pour l'instant, voyons si le ventre de cette chienne se remplit.

Les robinets, ouverts en grand, avaient fait pénétrer l'eau en abondance dans le corps de Moyïnar. Aurore s'étonna de la rapidité avec laquelle l'abdomen de la malheureuse avait enflé, on aurait maintenant cru voir une femme à terme allongée sur la table. Elle avait des difficultés à respirer et, malgré l'entonnoir qui obstruait sa gorge, on l'entendait haleter et pousser des gémissements sourds tout à la fois. Aurore contemplait le spectacle avec une horreur mêlée de stupéfaction ; jamais elle n'aurait imaginé qu'un corps humain pût tant se déformer. Malgré ses liens la malheureuse se tordait de douleur et des hurlements parvenaient encore à jaillir de sa gorge, jusqu'au moment où elle finit par s'évanouir. Le bourreau ordonna de fermer les robinets.

— Elle risque de se déchirer, Votre Majesté.

Nordjar contemplait les soubresauts d'agonie de sa rivale avec une expression de joie sauvage quand un soldat apparut à la porte de la salle et vint murmurer quelque chose à son oreille. La princesse sortit un instant avec lui. Quand elle revint des sels avaient tiré la suppliciée de son évanouissement ; elle ne gémissait presque plus et paraissait à bout de forces.

— Cela suffit, laissez-la ainsi jusqu'à la tombée de la nuit, puis faites-la dégorger, ordonna-t-elle. Après, pendez-la par les seins ; au bout de quelques heures je viendrai vérifier que ses mamelles sont suffisamment étirées. Toi, viens avec moi.

Elle avait fait signe à Aurore de la suivre et, d'un pas rapide, elle regagna ses appartements. Là, elle considéra pensivement la jeune fille, puis elle s'étendit sur sa couche parsemée de coussins multicolores.

— Si jamais tu dis un mot de ce que tu viens de voir, tu subiras le même supplice et d'autres dont tu n'as pas idée. Je viens de recevoir un message du Grand Prêtre du Temple du Passé ; il se doutait que mes hommes te captureraient. Ainsi tu es une immortelle... Surprenant. Mais fais attention, tu ne peux mourir, soit, mais tu peux souffrir éternellement, songes-y. En attendant, je te garde comme demoiselle de compagnie et n'essaie pas de m'échapper en te suicidant : je conserverai ton corps jusqu'à ce qu'il soit revenu à la vie. Sache-le, quoi que tu fasses, tu ne quitteras jamais le Lac maudit, tu ne reverras pas la Cité Fabuleuse.

Sixième conjuration

Le cirque entouré de pics aigus, les crêtes déchiquetées, la couleur bleu pâle du ciel, aucun doute ils étaient au Pays Mauve. Mylène le vérifia d'un rapide coup d'œil. Ses compagnons, toujours sans connaissance, étaient allongés près d'elle ; en revanche les Niurath avaient disparu, elle les sentait s'éloigner très vite vers le nord-est. Qu'est-ce qui les attirait là-bas, elle n'en avait aucune idée. Pas question pour elle de les suivre dans l'immédiat, elle ne pouvait abandonner les humains qui l'avaient accompagnée ; ils n'auraient pas survécu longtemps sans elle. Julien Ronet revint à lui le premier, les autres suivirent bientôt.

— Tout va bien, nous sommes au Pays Mauve. Les Niurath ont pris la direction du Lac maudit, nous allons les suivre à notre rythme. Ils ne pourront aller très loin, le Néant borde cette partie des Hautes Terres large seulement de vingt ou trente kilomètres. Pas davantage. Laissons tous les bagages lourds ici, sauf les armes et la dynamite, Limvinn-la-Noire les fera prendre. Ne vous inquiétez pas, ils ne risquent rien, les pillards ne se hasardent pas dans cette région désertique. Suivez-moi !

— Une minute. (La voix de Yann était altérée, on le sentait sous le coup d'une profonde émotion.) À l'instant de notre départ je me suis retourné et j'ai eu l'impression de voir mon beau-frère, le général et le commissaire tomber. Plus exactement, s'effondrer sur eux-mêmes comme s'ils avaient été absorbés par des Niurath...

— Je tournais le dos, je n'ai rien vu, dit Mylène. Quand on franchit les portes qui donnent sur d'autres mondes, il n'est pas rare de voir tout tourner ou tomber autour de soi ; il n'y a là rien d'inquiétant.

— Oui, si tous s'étaient effondrés, mais je suis presque sûr que les soldats placés à côté du général de Guymer sont restés debout, eux.

Marie-Pierre était devenue très pâle.

— Je dois retourner là-bas, je ne puis rester ainsi sans savoir ce qui s'est réellement passé !

— C'est impossible, je t'avais clairement prévenue, répliqua sèchement la nymphe, tu savais que c'était un voyage sans retour. À l'instant même du départ ton frère et tes amis ont cessé d'exister pour toi. De plus, il peut se produire des altérations temporelles et, même si je connaissais la formule du retour, il ne serait pas possible de déterminer QUAND nous reviendrions. Alors oublie cela, tu appartiens désormais au Monde des Rêves, c'est là que tu vivras et mourras. Allons-y.

Elle se mit en marche suivie de Rémy et du couple Ronet. Yann et sa femme restèrent en arrière, discutant âprement. Ce fut seulement quand ils virent leurs compagnons atteindre la ligne de crête qu'ils se résignèrent à les suivre, la rage au cœur. Mylène avançait d'un bon pas et ne s'arrêta qu'au sommet de la colline d'où l'on apercevait la plaine mauve parsemée de fleurs de lumière. Kirsten s'extasia sur la beauté du paysage, mais les Le Quintrec y jetèrent à peine un coup d'œil quand ils eurent rejoint le groupe et personne ne dit mot jusqu'à l'arrivée dans la Ville Mauve. Julien Ronet, qui avait étudié l'architecture, considéra avec stupeur les donjons aux bases étroites.

— Ces immeubles ne s'effondrent jamais ?

— Tu demanderas à Limvinn, elle vit ici, pas moi.

La longue créature noire les reçut vêtue du pagne qui constituait son unique costume. Malgré l'angoisse qui l'étreignait, Yann ne put s'empêcher d'admirer la ligne de son corps et la nymphe s'en aperçut.

— Limvinn n'est pas réellement une femme, son ventre ne comporte pas de sexe ; elle ne mange ni ne boit ni ne dort. Ce fut la première tentative de Joachim Lodaüs pour donner une apparence humaine à un être-énergie. Il n'en fut pas pleinement satisfait et décida de reproduire le modèle humain pour son second essai, à savoir moi.

— Madame, existe-t-il un moyen quelconque de regagner le monde d'où nous venons ? Mon frère est peut-être mort, j'ai besoin de savoir.

Marie-Pierre avait saisi le bras de Limvinn et s'y accrochait.

— Je ne peux rien pour toi, étrangère, je suis la servante du Maître, c'est tout.

— Elle n'a pas de libre arbitre comme moi, expliqua patiemment Mylène, elle obéit aux ordres, ceux de Lodaüs ou les miens, rien d'autre. Marie-Pierre, toi et ton mari pouvez me quitter ici si vous le désirez, je vous indiquerai le chemin qui permet de gagner sans danger les Basses Terres. Vous êtes libres, mais vous ne retrouverez jamais le monde qui était le vôtre, je vous avais prévenus.

— C'est vrai, nymphe, sur ce point tu ne nous a pas menti, répondit Yann, mais je le crains sur ce point seulement. Le commissaire Lehigueux nous avait avertis que tu effaçais les traces de ton passage sur Terre, il craignait que tu ne veuilles ensuite en faire disparaître les témoins. Il avait raison. Tu as bien soudainement accepté de nous emmener avec toi, ainsi nous étions définitivement retirés de la circulation. Quant aux autres, je pense que tu as ordonné aux Niurath de faire la sale besogne à ta place. Tous ceux qui t'ont connue t'ont décrite comme un monstre de perversité ; ta beauté, ta feinte gentillesse nous ont abusés. Nous avons été fous de ne pas écouter le commissaire. Ton mystère est celui de la mort.

— Si c'est ce que tu crois, pars avec ta femme. Dans les Basses Terres vous ne risquerez rien. Limvinn peut te le confirmer, elle ne sait pas mentir.

— C'est vrai, dit la créature d'ébène.

Yann se tourna vers Marie-Pierre ; ils échangèrent un signe de tête de connivence.

— Je crois que tu nous as trompés et que tu as assassiné nos amis ; malgré tout nous irons avec toi, nous tenons à vivre cette aventure jusqu'au bout, que cela te plaise ou non.

La nymphe haussa les épaules et s'adressa à Limvinn.

— Nos bagages sont restés dans le cirque d'Éliande, fais-les apporter ici. Il me faut maintenant des mulets, un pour chacun d'entre nous et un septième chargé de provisions ; j'ai également besoin d'un pot d'onguent cicatriciel. Peux-tu réunir cela rapidement ?

Limvinn-la-Noire inclina la tête sans répondre.

*

Mylène marchait en tête, un fusil chargé posé en travers de sa bête. Rémy suivait, malheureux pour ses amis Le Quintrec et furieux qu'ils aient osé soupçonner celle qu'il aimait. Même si les Niurath avaient tué des hommes avant de partir, on ne pouvait en tenir la nymphe pour responsable, ces monstres étaient fous, se disait-il.

Kirsten et Julien venaient ensuite ; tout émerveillait la jeune femme et, jusqu'à présent, c'était certainement elle la plus heureuse d'être plongée dans ce nouveau monde. Son mari était intéressé, mais tendu. Les Le Quintrec suivaient de loin, murés dans leur douleur et leur ressentiment ; ils ne sauraient jamais la vérité, voilà qui leur était insupportable. Des larmes silencieuses coulaient sur le visage de Marie-Pierre et son mari dut tirer son mulet par la bride, faute de quoi elle se serait laissée distancer.

Les prêtres du Temple du Dieu du Passé surgirent de leur cachette habituelle, braquant des arbalètes sur les voyageurs. Sans même épauler Mylène tira dans leur direction ; la détonation suffit à les mettre en fuite.

— Des prêtres d'un dieu oublié, expliqua-t-elle. Ils ne sont dangereux que pour les vierges isolées, autrement dit pour personne.

Plus loin, le dragon, toujours endormi en travers de la piste, arrêta la caravane.

— À toi l'honneur, Julien, un ou deux pains de dynamite feront l'affaire. Tu peux t'approcher sans crainte, il dort plusieurs jours d'affilée après l'ingestion d'une proie assez importante.

— Je ne suis pas sûr que deux pains suffisent à entamer cette carapace. Ce monstre doit être énorme.

— Aucune importance, le tout est de le faire partir.

Rémy fit une timide tentative vers Yann.

— Cesse de ruminer le passé, vieux, regarde, un dragon ! N'est-ce pas extraordinaire ? Je crois vivre un des récits merveilleux de mon enfance.

— Tout à fait extraordinaire, mais je l'apprécierais mieux dans d'autres circonstances. Nous verrons si cette aventure se termine de façon aussi merveilleuse que tes lectures de jeunesse ; je crains que ta petite amie ne lui organise une fin plus macabre.

Tous se retirèrent derrière des rochers après que l'ingénieur eut disposé la dynamite. Il alluma la mèche et courut se mettre à l'abri. Après l'explosion Mylène leur fit signe d'attendre et regagna le sentier : la voie était libre ; elle avança de quelques mètres et vit le dragon fuir au loin, laissant une épaisse trace de sang derrière lui. Elle appela ses compagnons et ils reprirent leur chevauchée.

En arrivant au lac, la nymphe considéra pensivement les deux barques. Les emprunter gagnerait du temps, mais il faudrait alors abandonner les mulets. Elle opta pour le sentier qui longeait l'eau, les bêtes seraient indispensables pour la fin du parcours. Arrivée au tiers du chemin, elle eut la surprise de voir un Maître-chat sortir de derrière un rocher et s'adresser à elle de sa petite voix aiguë.

— Nobles voyageurs, je me nomme Ankh-Moloch pour vous servir. Ma jeune maîtresse, Aurore, a été capturée par de cruels guerriers qui vivent dans une cité enfouie au fond de ce lac. Ce n'est qu'une enfant, elle a quinze ans à peine, ne pourriez-vous m'aider à la délivrer ?

— *A talking cat* ! C'est dingue, non ?

— Qu'il est drôle, s'exclama Rémy. Il faut faire quelque chose pour cette pauvre fille.

Même Marie-Pierre parut éprouver de la compassion pour l'animal doué de la parole. Seule Mylène ne se laissa pas fléchir.

— Aurore n'est qu'une écervelée, c'est bien fait pour elle, et je n'ai pas de temps à perdre. Ôte-toi de mon chemin.

— Oh ! n'es-tu pas la nymphe Mylène ?

— Oui, file !

— Pardonne-moi, je ne te reconnaissais pas dans ces vêtements que portent les Rêveurs. C'est grâce à l'Akon-Rha et à la formule que tu avais jadis révélée que nous avons pu passer de l'Aï-Dpur ici. Aie pitié d'Aurore, puissante nymphe, c'est...

Mylène qui avait remis son mulet en marche et s'éloignait déjà, stoppa net.

— Que dis-tu, stupide animal ? Aurore a utilisé l'Akon-Rha pour venir au Pays Mauve ?

— Oui, nymphe, comme Didier et Sandra autrefois. Comment aurait-il pu en être autrement ?

Mylène sauta à bas de sa monture et, ignorant le chat, s'adressa à ses compagnons.

— Cela change tout. L'Akon-Rha n'a jamais été un talisman, c'est un caillou aux formes étranges que le Maître a acheté sur un marché aux puces il y a bien longtemps ! Quant à la formule, ce sont des mots sans signification que j'ai inventés. C'est moi qui ai envoyé l'impulsion énergétique qui a permis à Didier de passer au Pays Mauve et, plus tard, Aï-d'Moloch a fait de même pour Sandra. Nous leur avons fait croire qu'ils avaient utilisé un moyen magique ; en fait, la prétendue idole n'a jamais été qu'un simulacre dénué de tout pouvoir. Si Aurore a pu l'utiliser, c'est qu'un être très puissant surveillait tous ses mouvements et l'a amenée ici, le même qui m'a fait passer dans votre monde, et le même qui a présidé au réveil des Niurath. La gamine est liée à tout cela, nous devons la délivrer.

— Oh ! merci, nymphe, tu es bonne, s'écria le Maître-chat, je ne croirai plus jamais les histoires affreuses qu'on colporte sur ton compte. Merci, merci...

— Assez ! Où est cette ville et comment Aurore a-t-elle été capturée ? Sois précis.

Ankh-Moloch s'approcha de la rive et désigna l'endroit du lac où le cône de cristal joignait la cité lacustre à la terre, puis il décrivit l'attaque qui avait abouti à la capture de sa maîtresse.

— Tu vas partir en éclaireur, Chat. Faufile-toi entre les rochers et fais-nous signe dès que tu apercevras les soldats en embuscade. J'avancerai seule sur le sentier, le fusil chargé. Julien s'occupera des hommes du côté du lac, Rémy de ceux de la montagne. Je suppose que tu tiens à rester en dehors de cela, Yann ?

— Les correspondants de guerre ne tirent pas, surtout avec des fusils sur des gens armés d'arbalètes.

— À courte distance un carreau est mortel, restez en arrière avec ta femme, très en arrière. Je ne veux pas que tu aies à m'accuser de ta mort ensuite.

— Quel humour ! Tu te surpasses, nymphe.

— Avance, Chat, nous n'avons perdu que trop de temps.

— Et si les gardes me prennent pour cible ? Objecta le Maître-chat d'une toute petite voix ne sachant qui de Mylène ou des soldats lui faisait le plus peur.

— Eh bien, tu seras mort noblement ; file.

La nymphe ponctua sa phrase d'un mouvement du fusil qui fit détalier l'animal. Il quitta la piste pour disparaître entre les blocs de grès rougeâtres qui bordaient le chemin. La caravane se remit en marche, le suivant à bonne distance. Leur avance se poursuivit sans incident puis, un long moment plus tard, on vit resurgir le chat, juste avant un tournant. Mylène lui fit signe de s'écarter. Elle laissa passer Julien et Rémy qui descendirent de leurs montures et se glissèrent sans bruit derrière les rochers. Quand ils eurent pris quelque avance, elle se remit en marche. Dès qu'elle eut dépassé le tournant quatre soldats armés d'arbalètes lui intimèrent l'ordre de descendre de son mulet. Elle tira au jugé et rata sa cible, en revanche Ronet et Charvin firent mouche. Les deux hommes restants s'enfuirent, l'un à travers les rochers, l'autre vers l'entrée de la cité. Mal lui en prit, l'ingénieur l'eut bientôt dans sa ligne de mire et l'abattit. Presque en même temps, un cri de femme retentit de l'arrière. Rémy se retourna et aperçut les Le Quintrec aux prises avec le dernier soldat. Il se précipita et le tua d'une balle entre les deux yeux, mais, arrivant auprès de ses amis, il découvrit le corps ensanglanté de Yann. Un carreau d'arbalète avait traversé l'œil et le cerveau, la mort avait été instantanée. Maire-Pierre était effondrée sur son mari, secouée de terribles sanglots. Elle se redressa pourtant en entendant la nymphe approcher.

— Tu l'a fait exprès, maudite !

Elle s'enfuit comme une folle sur la piste, et disparut.

— Pardonne-lui, la douleur l'égaré. S'ils avaient suivi tes conseils et étaient restés loin derrière rien ne serait arrivé. Faut-il la rattraper ?

— Non, Julien. Nous la retrouverons plus tard, tant pis pour elle s'il lui arrive malheur ; à tout le moins elle ne risque pas de s'égarer. Pour l'instant, il faut délivrer Aurore. Les habitants de la cité n'ont probablement pas entendu les coups de feu depuis leur globe et il faut profiter de la surprise. Il n'est pas question d'exposer nos vies, vous resterez tout en haut pour me couvrir et je descendrai seule.

— Tu es folle, ma chérie, ils vont te massacrer. Je vais avec toi, je tire bien, tu sais.

— Tu seras plus utile en haut, Rémy, tu jetteras des bâtons de dynamite et Julien les fera exploser en tirant dessus ; cela devrait provoquer l'effolement général. J'ai vu faire ça dans un western, c'était grandiose ! Et n'aie pas peur, je ne risque rien, Kirsten restera dehors pour garder les mulets, le bruit des explosions pourrait les paniquer. Venez.

Ronet se chargea de la dynamite et ils se dirigèrent vers l'entrée du cône. Le poste de garde était désert et l'escalier vide. Rémy et Julien descendirent jusqu'au premier palier et y prirent position. D'en haut la nymphe examina soigneusement la structure de la cité et leur désigna ce qu'elle pensait être les points stratégiques ; puis elle s'engagea dans l'escalier deux bâtons d'explosif dans une main, un fusil dans l'autre. Ce fut seulement quand elle arriva au dernier palier que deux soldats l'aperçurent et se portèrent à sa rencontre.

— Qui es-tu étrangère et qui t'a permis de descendre seule ? Que portes-tu ? Où est la garde ?

— Je n'ai vu personne là-haut. Dites à votre souveraine que la nymphe Mylène désire lui parler.

Le nom fit son effet et l'un des soldats partit en courant. La nymphe plongea alors son regard dans les yeux de l'autre qui perdit aussitôt conscience. Elle fit signe à ses amis de se tenir prêts à jeter la dynamite et recommença à descendre. Arrivée sur la place centrale, elle jeta les deux bâtons qu'elle portait, l'un près de la porte du palais, l'autre à quelques mètres d'elle, puis elle se recula. Six hommes en armes apparurent, deux pointèrent leur arbalète sur elle tandis que leur chef avançait.

— La princesse Nordjar est honorée de ta visite et va te recevoir, nymphe. Donne-moi cet objet métallique que tu portes, il pourrait s'agir d'une arme.

— Tu crois vraiment ?

En même temps la nymphe épaula et fit sauter le bâton proche du petit groupe, cinq des soldats furent précipités à terre. Aussitôt le feu d'artifice commença, des explosions retentirent partout provoquant la panique générale. Rémy et Julien s'amusaient beaucoup, et l'ingénieur, qui était un excellent fusil, ne rata aucune des cibles que lui offrait son compagnon. La caserne et la prison, qu'avait repérées Mylène, furent les plus touchées.

— Va dire à ta princesse que si elle ne vient pas ici même à l'instant, accompagnée de sa jeune prisonnière, Aurore, je fais détruire la ville.

Affolé, l'homme partit en courant. Aussitôt, les explosions cessèrent. Les habitants de la ville, terrifiés, se terraient chez eux, les plus hardis observaient à la dérobée la nymphe qui se tenait seule au milieu de la place triangulaire. Un certain temps s'écoula, Nordjar devait hésiter sur la conduite à suivre, se battre ou capituler ; elle ignorait de quelles forces disposait la nymphe, mais l'emploi d'explosifs, arme inconnue dans le Monde des Rêves, rendait en fait toute résistance impossible. Elle opta pour une action désespérée ; une flèche partit d'une fenêtre du palais et vint se ficher dans la poitrine de Mylène. Sous le choc la nymphe lâcha son arme, mais ne parut pas autrement incommodée. Elle arracha la flèche, ramassa le fusil et tira sur le second bâton de dynamite qu'elle avait envoyé près de la porte du palais. Celle-ci fut arrachée de ses gonds. Cette fois la princesse

comprit qu'elle était perdue ; la magie de la nymphe était la plus forte. Une fois la fumée dissipée, Nordjar parut, précédée du Grand Prêtre et des membres du Conseil, et suivie de sa garde personnelle. Aurore marchait derrière elle, libre de toute entrave. La princesse se jeta aux pieds de Mylène.

— Aie pitié, puissante nymphe, j'ignorais que cette enfant fût sous ta protection. La voici, elle n'a subi aucun mauvais traitement, je te le jure.

— Je l'espère pour toi, Nordjar, sans quoi je te tourmenterai bien au-delà de ta mort ; mais pour cette flèche qui m'a percé le sein le sang doit répondre au sang.

— Grâce, c'est un soldat qui a voulu défendre sa souveraine ; il sera châtié, je te le jure.

— Lâche et menteuse, tu as toutes les qualités des roitelets, Nordjar. C'est toi qui m'as visée, je le sais, et tu vas payer ce forfait de ta misérable vie.

Le fusil tonna et la princesse s'effondra, la moitié du visage emporté.

— Nous partons, Aurore, suis-moi.

— Permets-moi d'être étonnée qu'une créature aussi inaccessible à la pitié soit venue à mon secours, nymphe, mais quelles que soient les raisons de ton geste sois-en remerciée. Toutefois, avant de te suivre, je voudrais délivrer mon amie Moyïnar que cette mauvaise femme a condamnée à subir un supplice barbare durant des heures.

— N'abuse pas de ma patience, gamine, je ne peux pas attendre. Qui commande ici, maintenant ?

Un vieillard s'avança, tremblant.

— Je suis le doyen du Conseil, noble nymphe.

— Fais délivrer cette Moyïnar à l'instant même, sinon, à mon prochain passage, j'inonde la cité. Maintenant, suis-moi, Aurore, je n'ai que trop perdu de temps.

Elles remontèrent vers la surface laissant les habitants de la cité lacustre médusés. On se souviendrait longtemps ici du passage dévastateur de la nymphe et, le temps passant, l'affaire deviendrait une geste héroïque où la ville aurait vaillamment combattu une terrible magicienne.

— Tu es blessée ?

Rémy avait dévalé un étage pour se porter au-devant de Mylène, et l'avait prise dans ses bras.

— Ce n'est rien.

Il la tint serrée un instant contre lui et l'embrassa passionnément, il avait eu peur de la perdre. Elle lui rendit son baiser sous l'œil étonné d'Aurore.

— Je ne savais pas que les nymphes acceptaient l'amour des hommes.

— Parfois si, dit Mylène en riant.

— Tu as de la chance, il est beau.

Une fois en haut, la nymphe présenta l'adolescente à ses amis, tandis qu'Ankh-Moloch, pour une fois démonstratif, sautait dans les bras de sa maîtresse, tout en s'écriant :

— Oh ! merci, grande nymphe, tu es la créature la plus puissante et la meilleure qui soit. Cette action grandiose sera racontée par tous les Maîtres-chats d'aujourd'hui et de demain, et ton nom sera éternellement glorifié parmi la gent féline.

— Allons, n'en fais pas trop, lui dit Mylène et elle partit enduire sa blessure de baume cicatriciel.

Dès qu'elle se fut éloignée, Ankh-Moloch raconta à sa jeune maîtresse comment il avait pu décider la nymphe à intervenir en sa faveur ; Aurore fut stupéfaite d'apprendre que l'Akon-Rha était un vulgaire caillou, dénué de tout pouvoir. Mais la conversation fut vite interrompue, Mylène revenait déjà le pull roulé jusqu'aux aisselles. On voyait une déchirure dans son caraco taché de sang, pourtant,

en l'écartant, elle montra que la peau était de nouveau intacte. Elle se rajusta.

— Vous venez d'assister à une démonstration de notre baume cicatriciel, il guérit en quelques instants toute blessure non mortelle. Non seulement en surface, mais en profondeur également ; les os sont soudés, les vaisseaux sanguins raccordés, les nerfs et les tendons rétablis. Alors, essayez de ne pas vous faire tuer, le baume vous guérira de tout.

Kirsten trempa son doigt dans le pot et sentit l'onguent.

— C'est génial. Tu vends ça sur Terre, tu achètes Rockefeller *Plaza*. *Good heavens, it's crazy !*

— Elle parle drôlement, s'étonna Aurore.

— Vous ferez connaissance en route, nous partons ; je voudrais arriver à la cité de la Reine du Crépuscule avant la nuit. Inutile de me demander s'il s'agit d'Aï-D'Jaman, petite, je n'en sais rien. La seule chose qui me paraisse certaine est que notre sort est lié.

— Nous ne pouvons laisser ainsi le corps de Yann, à défaut de l'enterrer il faut le recouvrir de pierres.

D'un signe de tête, Mylène fit signe qu'elle était d'accord et elle partit avec Julien et Rémy pour rendre un dernier hommage à leur compagnon. Aurore les suivit du regard.

— Ce Rémy est très beau, tu ne trouves pas, Chat ?

— Pour moi tous les hommes se ressemblent, et puis il aime Mylène, tu ne dois pas t'y intéresser.

— Bah ! les nymphes ne peuvent apporter du plaisir aux hommes et je grandirai bien un jour. Il me plairait comme mari.

— Honte à toi, Aurore ! Après tout ce que Mylène a fait pour toi, convoiter son amant... Cette attitude me paraît malséante chez une jeune fille convenable.

Kirsten, qui écoutait, rit aux éclats de la façon ampoulée dont s'exprimait le Maître-chat.

— *It's a shame*, je ne devrais pas rire, pauvre Yann, mais ce chat *is so funny ! So funny !*

Et elle repartit à rire de plus belle ; heureusement Ankh-Moloch ne comprenait pas l'anglais.

La randonnée reprit. Aurore montait le mulot de Yann et le chat était juché sur celui de Marie-Pierre. Le sentier suivait maintenant un défilé entre deux montagnes dénudées, toutefois la végétation réapparut peu à peu, d'abord sous forme de plantes grasses puis de sapins et de mélèzes. Mylène marchait en tête, les autres suivaient en file indienne, la piste ne permettant pas à deux mulets d'avancer de front. Elle fit brusquement signe d'arrêter et désigna un rocher au loin contre lequel paraissait s'appuyer une forme humaine.

— Restez là, je vais voir.

Elle mit son mulot au trot et s'approcha du rocher. Marie-Pierre était là, attachée par le cou, nue et le corps percé d'une douzaine de flèches. Des brigands avaient dû la rencontrer et la tuer après avoir abusé d'elle. La nymphe revint sur ses pas et raconta l'horrible découverte.

— Je sais que vous n'allez pas vouloir la laisser là, mais ces pillards sont certainement tout près d'ici et risquent de nous attaquer pendant que vous tenterez de lui faire une sépulture. Elle est morte, qu'importe que son corps repose sous des pierres ou reste attaché à ce rocher ?

— Tu as sans doute raison, Mylène, mais nous ne pouvons l'abandonner ainsi, dit Ronet. Je n'ai pas de religion et pourtant je ne peux pas.

— Alors c'est moi qui t'aiderai à la détacher et à recouvrir son corps de pierres. Rémy tire mieux que moi et nous protégera. Kirsten et Aurore restez avec lui et faites le guet, qu'on ne vous prenne pas à revers.

— Je veillerai aussi, noble nymphe, dit Ankh-Moloch, mon regard est plus perçant que celui des femelles humaines et mon ouïe supérieure.

Chacun prit position. Mylène emporta deux bâtons de dynamite qu'elle déposa de part et d'autre de la piste à bonne distance du rocher où était attachée Marie-Pierre. Julien coupa la corde et étendit le corps sur une pierre plate ; la nymphe arracha les flèches tandis qu'il détournait les yeux, puis il entreprit de recouvrir la morte. Ce fut le moment que choisirent les brigands pour attaquer. Ils dévalèrent la montagne en hurlant après avoir fait tomber une pluie de flèches sur Mylène et Julien. Rémy en abattit un et la nymphe fit sauter la cartouche de dynamite la plus proche des assaillants. Deux furent déchiquetés sur le coup, les trois autres s'enfuirent épouvantés. Mylène arracha les deux flèches qui lui avaient pénétré dans la cuisse et le flanc, puis elle se tourna vers Ronet. Un des traits lui avait transpercé le bras et il saignait abondamment.

Kirsten courut chercher le pot d'onguent et tint à l'appliquer elle-même sur les plaies de son mari et de la nymphe, puis elle aida Rémy à achever de recouvrir le corps de Marie-Pierre. Quand ils eurent terminé Julien et Mylène ne se ressentaient plus de leurs blessures.

— C'est tout à fait extraordinaire, expliqua l'ingénieur, cette flèche me faisait drôlement souffrir, or c'est comme si rien ne s'était passé. Je ne sens plus ni douleur ni gêne.

— Je vous l'avais dit. Mais ne nous attardons pas davantage, la nuit peut survenir à l'improviste ; il faut laisser cette pauvre femme, nous ne pouvons plus rien pour elle.

— Que le Grand Shamphalaï la protège, murmura Ankh-Moloch en guise d'oraison funèbre.

Septième conjuration

La ville apparut enfin. D'un dernier promontoire rocheux, ils l'aperçurent qui se dressait dans la plaine. La piste y accédait en pente douce à travers une succession de petites collines. En bas, une rivière déroulait des méandres sinueux ; l'un d'eux encerclait presque complètement le triple mur d'enceinte. « Trois fois ses murailles d'onyx cernent la ville et la capricieuse Myrna l'entoure amoureusement de ses méandres », répétait toujours Aurore en décrivant Aï-d'Jaman ; Mylène s'en souvenait. Elle se tourna vers la jeune fille.

— Est-ce la Cité Fabuleuse ?

L'adolescente regardait fixement le paysage en proie à une violente émotion intérieure. Elle avait pris Ankh-Moloch dans ses bras et le serrait contre elle pour tenter de trouver un réconfort à son contact. Ses yeux étaient emplis de larmes et sa voix tremblait quand elle répondit :

— C'est bien Aï-d'Jaman, ou plutôt ce le fut. Regarde cette muraille écroulée à l'ouest, souillée de végétation, observe la couleur terne des temples dont la blancheur éclaboussait jadis le ciel, et l'eau jaunâtre de la Myrna... Elle est presque à sec... J'ai retrouvé ma ville, c'est vrai, mais trop tard, bien trop tard, elle se meurt. Tous ceux que j'ai connus, tous ceux que j'aimais doivent avoir disparu depuis longtemps. Je n'aurais jamais dû revenir.

— Il n'y a rien de pire que l'incertitude, Aurore, tu poursuivais une chimère, croyait-on, tu viens de découvrir la preuve qu'il n'en était rien, c'est déjà un succès, dit le Maître-chat d'un ton solennel. Viens, allons de l'avant.

D'un coup de griffe, il remit son mulet en marche et l'adolescente le suivit. Kirsten, Mylène, Julien et Rémy les laissèrent prendre un peu d'avance, puis commencèrent à leur tour la descente vers la plaine. L'honneur d'entrer la première dans sa cité revenait à l'adolescente.

— Ce chat est terrible, on dirait une caricature de vieux prof pontifiant. Ils sont tous comme ça ?

— Oui, Rémy, ils s'écoutent parler, sont stupides et fort égoïstes ; d'ailleurs, en général, ils ne se mêlent pas aux humains. Ankh-Moloch, malgré son penchant pour la ratiocination, est une heureuse exception, il aime vraiment la gamine et l'a tirée de bien des mauvais pas. Il y a aussi le chat de Lodaüs, Aï-d'Moloch, qui est tout dévoué à son maître, mais, lui excepté, il hait l'humanité entière et je le soupçonne de détester également sa propre espèce.

— Leur nom se termine toujours en Moloch ? demanda Julien.

— Oui, l'initiale du préfixe change en fonction de la couleur du pelage, c'est assez compliqué. Tous ceux dont le nom commence par la lettre A sont noirs, par exemple.

La plaine était proche ; une fois arrivés aux premiers champs, ils constatèrent que la plupart étaient à l'abandon. Néanmoins on apercevait quelques rares paysans qui binaient ou sarclaient de loin en loin ; la vie n'avait pas complètement disparu. Aurore pressait son mulet, la première déception passée elle avait hâte d'arriver au but ; aussi ce fut au trot qu'elle et son chat parcoururent les derniers kilomètres. Devant le pont qui franchissait la Myrna l'adolescente s'arrêta, une double haie d'honneur avait pris place le long des parapets. Deux hérauts se mirent à souffler dans de longues trompettes pour l'annoncer. Interdite, Aurore attendit l'arrivée de Mylène et de ses amis qui avaient pris du retard. La nymphe considéra avec surprise ces hommes et ces femmes figés depuis l'entrée du pont jusqu'à la porte de la ville. Leur ordre avait été soigneusement agencé : un soldat en armes précédait un prêtre en longue robe bleue, puis venait une jeune fille revêtue d'une tunique courte vert pâle. Depuis quand attendaient-ils ? Comment avaient-ils été avertis de leur arrivée ? Par qui ? Mylène ne

pouvait imaginer aucune réponse à ces questions. Tous étaient muets, comme si l'instant était trop solennel pour être troublé par un autre son que le cri aigu des trompettes. Une nouvelle sonnerie retentit, Aurore comprit qu'elle était invitée à franchir le pont, le premier prêtre fit signe à Kirsten de passer en second, puis Julien, Rémy, Ankh-Moloch et enfin Mylène.

Par-dessus le parapet, ils virent que la rivière ne charriait plus qu'un filet d'eau bourbeuse. Les fières murailles d'onyx de la ville étaient lézardées et avaient perdu tout éclat. Après avoir franchi la première porte, ils découvrirent un second mur d'enceinte en partie effondré et une végétation inextricable qui avait envahi le fossé. Une troisième sonnerie retentit quand ils arrivèrent à la porte de la dernière enceinte. Trois prêtres se tenaient là ; outre leur longue robe bleu pâle, ils portaient des tiaras d'or. Derrière eux on apercevait un groupe de jeunes filles vêtues de robes tissées de fils d'or qui laissaient le sein gauche nu ; leur chevelure s'ornait du pampre de la vigne comme Ankh-Moloch l'avait souvent vu faire à Aurore. Il comprenait enfin l'origine de cette coutume.

Sur un signe d'un des prêtres, les jeunes filles s'avancèrent pour aider les voyageurs à descendre de leur monture, puis des hommes vinrent chercher les mulets et les emmenèrent.

— Faut-il garder les fusils ? Souffla Julien à l'oreille de la nymphe.

— Non, ils veulent nous honorer pas s'emparer de nous, et puis que pourraient faire trois armes à feu contre cette foule ? Cette ville me semble ne le céder en importance qu'à Samarcande. Dire que je connaissais à peine son existence !

À un autre signal, les hommes et les jeunes filles figurant dans la haie hors des murs rentrèrent. Le prêtre attendit que tout le monde fût là pour déclarer d'une voix forte :

— Veuillez me suivre à l'amphithéâtre.

Il claqua dans ses mains ; les filles en tuniques vertes coururent se mettre en avant du cortège, suivies de celles en robes dorées, puis Aurore, ses amis et les prêtres se placèrent derrière eux tandis que les soldats fermaient la marche. Tout devait avoir été maintes fois répété car il n'y eut aucune bousculade, chacun avait une place assignée d'avance et s'y rendit sans hésitation. Le cortège ne démarra qu'une fois les quatre hérauts réunis en tête. Une brève sonnerie donna le signal du départ.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demanda Rémy à Mylène.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais je sens la présence des Niurath : ils ne sont pas loin. Quel qu'il puisse être, le dénouement est proche. Aurore, cette cérémonie te rappelle-t-elle quelque chose ?

— Rien, et je ne reconnais personne ; en revanche je me souviens des portes de la cité et de quelques bâtiments. Ne vous inquiétez pas, je sens que ces gens sont amicaux.

— Ne vous y fiez pas, cette écervelée trouvait les chauves-souris vampires amicales, bougonna le Maître-chat qui ne se sentait pas rassuré.

Le cortège traversa la ville, des centaines de personnes se tenaient sur le parcours, immobiles et recueillies ; toutes paraissaient mesurer la gravité de l'instant. Derrière elles, les visiteurs apercevaient des maisons dégradées, des édifices en ruine, on sentait qu'insensiblement le temps détruisait la cité. Le plus impressionnant était l'immense silence qui régnait dans cette ville ; pas un mot, pas un simple raclement de gorge, une foule entière restait muette à leur passage. C'était à la fois grandiose et terrifiant. Débouchant sur la place centrale. Aurore eut un choc en reconnaissant le grand temple ; dans son souvenir il était d'un blanc éclatant, aujourd'hui des trainées jaunâtres le maculaient, et l'une des colonnes du péristyle était brisée.

Un vieux prêtre en surplis d'or les attendait sur les marches. Il prit la tête du cortège et le conduisit à l'intérieur du temple jusqu'à un grand amphithéâtre au milieu duquel jaillissait une gigantesque flamme verte. Elle s'élançait du sol et montait jusqu'au-dessus des toitures ; en passant près d'elle

l'adolescente et ses amis se rendirent compte qu'elle brûlait sans bruit et ne dégageait aucune chaleur. Le prêtre au surplis d'or les fit asseoir au premier rang des gradins puis tous les membres du cortège s'installèrent autour d'eux. Peu à peu l'amphithéâtre se remplit, les habitants de la ville arrivaient à leur tour et occupaient les places disponibles ; les derniers durent rester debout près des portes tant la foule était nombreuse. Le prêtre vint se placer devant la flamme et deux jeunes filles lui apportèrent une tiare d'or qu'il plaça sur sa tête. Aussitôt une sonnerie de trompette retentit.

— Moi, Dystrak, onzième grand prêtre de la Flamme sacrée, j'annonce la mort de la Reine du Crépuscule.

La foule s'écarta pour laisser passer quatre robustes guerriers qui portaient un palanquin. Six jeunes filles vêtues de tuniques vertes suivaient, toutes couronnées du pampre de la vigne. Les porteurs s'arrêtèrent à peu de distance de la flamme et posèrent le palanquin ; les jeunes filles s'approchèrent pour aider la reine à descendre. Après deux vaines tentatives, il devint évident qu'elles n'y arriveraient pas ; le prêtre fit signe aux soldats d'intervenir. Deux d'entre eux retirèrent du palanquin une femme incroyablement vieille qui, malgré les deux cannes qu'elle étreignait, était manifestement incapable de tenir debout seule. Elle portait une robe noire longue sans aucun ornement ; son visage et ses mains étaient nus et montraient une peau parcheminée, crevassée de rides ; elle n'avait presque plus de cheveux et seuls ses yeux vivaient encore. Les soldats la posèrent à terre et la soutinrent ou, plus exactement, la portèrent jusqu'à la flamme ; cependant, ils durent l'abandonner là, solitaire, accrochée à ses cannes. La reine oscilla et parut sur le point de tomber, une des jeunes filles se précipita pour la soutenir, mais la vieille femme l'écarta d'un geste du bout des doigts et, au prix d'un terrible effort, parvint à franchir le mètre qui la séparait de la flamme dans laquelle elle s'avança. Loin de s'enflammer, sa silhouette noire resta visible à l'intérieur de la colonne de feu. Une nouvelle sonnerie de trompette retentit.

— Moi, Dystrak, onzième grand prêtre de la Flamme sacrée, j'annonce la mort de la Reine de l'Aurore.

À ces mots, Aurore se leva comme si elle avait toujours su ce qui l'attendait. Elle traversa l'amphithéâtre et s'avança à son tour dans la flamme. Rémy avait esquissé un geste pour la retenir, mais la nymphe l'avait arrêté. Toute l'assemblée se leva et baissa la tête. Mylène eut brusquement la révélation de l'arrivée imminente des Niurath et, comprenant enfin ce qui allait se passer, cria à l'intention de Rémy, Julien et Kirsten :

— Baissez la tête et fermez les yeux, vite.

Les huit Niurath convergèrent vers la flamme et une gigantesque implosion s'ensuivit tandis qu'une lumière aveuglante jaillissait de son centre. Un souffle géant balaya le temple et tous les assistants furent précipités au sol. Une série de craquements, de rugissements, de sons énormes et inconnus jaillirent de partout à la fois dans la cité. Nul n'osait, nul ne pouvait regarder, mais chacun savait qu'une magie surhumaine était en train de s'accomplir. Puis, peu à peu, la lueur s'atténua, le vent s'apaisa et les sons faiblirent. Enfin, tout le monde put se relever et regarder.

La flamme était éteinte ; à sa place se tenait une jeune femme d'environ vingt-cinq ans, petite, plus charmante que belle, ses traits rappelaient ceux d'Aurore en plus mûrs. Deux jeunes filles vinrent lui apporter une tunique d'or, qui se révéla être à sa taille, un voile de soie bleu pâle qu'elle attacha sur ses épaules, et une couronne d'or. Des cris de stupeur jaillirent de la foule, jusque-là muette, car le temple et les bâtiments de la ville qu'on apercevait au loin brillaient à nouveau d'un éclat neuf. Un prêtre vint bientôt annoncer que la colonne écroulée du péristyle s'était redressée. La cérémonie qui venait de se dérouler n'avait pas seulement rendu sa jeunesse à la reine, mais aussi à tous les édifices de la ville !

Alors, les trompettes sonnèrent une nouvelle fois et le grand prêtre, qui avait ramassé sa tiare et brossé ses vêtements, alla s'incliner devant la souveraine puis, se tournant vers la foule, il annonça :

— Moi, Dystrak, vint et unième grand prêtre d'Aï-D'Jaman, j'annonce le retour de la reine Virziha et la renaissance de la Cité Fabuleuse. Que le Grand Shamphalaï soit loué.

— Par exemple, murmura Mylène plus pour elle-même que pour ses compagnons, Virziha ! Qui se serait douté ?

— Qui est-ce ? demanda Rémy.

— L'un des six premiers habitants du Monde des Rêves, tu sais avec Shéraz, Tsian-Cheng et les autres ; elle avait disparu depuis très longtemps. Je t'expliquerai.

Cependant l'assistance avait éclaté en vivats et nombre de notables étaient venus s'incliner devant leur souveraine. Une effervescence sans nom s'était emparée de tout l'amphithéâtre et bientôt ne restèrent plus assis sur les gradins que la nymphe, Rémy, Kirsten et Ankh-Moloch. Quand l'agitation et la liesse générales se furent un peu calmées, la reine ordonna qu'on lui ouvre un chemin jusqu'à eux ; Rémy, Julien et Kirsten se levèrent et s'inclinèrent comme ils avaient vu les habitants de la cité le faire, et le Maître-chat tenta de les imiter. Seule Mylène resta assise. Virziha s'arrêta d'abord devant son familier :

— Je te remercie Ankh-Moloch de ton aide et de ton dévouement, tu as été mon ami et mon guide. Je te remercie aussi de la patience dont tu as fait preuve en supportant la gamine follette qui incarnait une partie de moi-même. Si tu acceptes de continuer à vivre en ma compagnie, tu deviendras mon grand chambellan.

— À mon tour de te remercier de l'honneur que tu me fais, reine, j'essaierai de m'en rendre digne.

— Je vous remercie également Kirsten, Julien et Rémy qui avez combattu pour me délivrer et qui, ce faisant, avez perdu des êtres chers. Mon château est désormais le vôtre et, si tel est votre désir, vous pourrez y vivre et y couler des jours heureux. Si vous le préférez, Julien et Kirsten, je puis vous faire construire une maison de marbre pour votre future famille ; quoi que vous décidiez, vous êtes ici chez vous. En revanche toi, Rémy, je ne sais trop quoi te proposer puisque, pour ton malheur tu aimes une nymphe, mais peut-être sera-t-il possible d'y apporter remède un jour.

Elle s'arrêta un instant de parler comme si elle hésitait sur la suite du discours à tenir, enfin elle vint se placer en face de Mylène et, la regardant droit dans les yeux, reprit :

— Enfin, il y a toi, nymphe, toi qui fus ma messagère involontaire dans l'univers de la Réalité, toi qui de bout en bout as fait preuve d'intelligence, de lucidité, de courage et de détermination. C'est grâce à toi que je suis de nouveau moi-même et je devrais donc te remercier aussi. Pourtant, je ne le ferai pas, on ne remercie pas les créatures de ton espèce.

Elle se tourna vers un intendant.

— Qu'on leur donne trois chambres et qu'ils viennent à ma table tout à l'heure lors du festin, je leur expliquerai tout. Suis-moi, Ankh-Moloch, je vais te montrer tes nouveaux appartements.

*

La ville était désormais parfaitement restaurée, pas seulement le temple, les édifices publics, mais aussi jusqu'aux plus humbles maisons. Le triple rempart d'onyx ignorait de nouveau les atteintes du temps et la végétation qui envahissait les fossés d'enceinte avait disparu. Mylène et Rémy s'étaient séparés des Ronet et se promenaient, émerveillés, au hasard des rues. L'onyx, le jade, le marbre et le porphyre étaient les matériaux les plus fréquemment employés, et la qualité de leur texture ajoutait à la splendeur des constructions. La nymphe voulut voir la ville de l'extérieur et entraîna son

compagnon sur le pont qui franchissait le méandre de la rivière ; la Myrna coulait maintenant d'un flot abondant et limpide. Dans la campagne bien irriguée la vigne et les cultures attestaient de la richesse de la terre. Tout était régénéré. Ils s'avancèrent assez loin pour avoir une vue d'ensemble de la cité cernée par ses remparts ; le spectacle était impressionnant. Au bout d'un moment, Rémy demanda :

— Si j'ai bien compris, Aurore et la vieille reine ont fusionné pour donner naissance à cette jeune femme, Vir... je ne sais plus quoi. C'est bien ça ?

— Pas tout à fait. Virziha a été privée un jour de son principe de jeunesse qui s'est incarné dans Aurore, tandis qu'elle vieillissait comme une simple mortelle, tout en restant à l'abri de la mort. Aujourd'hui, grâce à l'énergie contenue dans les Niurath, elle a pu se réunifier. C'est elle qui a tout manigancé, ce qui prouve qu'elle possède des pouvoirs magiques, et c'est ce qui me surprend le plus car j'aurais juré que la magie était inconnue dans notre monde. Attendons, elle a promis de s'expliquer tout à l'heure.

— Elle ne semble pas t'aimer beaucoup.

— Il faut t'y résigner, Rémy, tu ne trouveras personne ici qui m'aime. Retournons dans la ville, je suis curieuse de découvrir le château de la reine.

Ils rentrèrent main dans la main comme un couple d'amoureux, et les hommes de garde à la porte leur adressèrent un sourire de connivence. Les rues, si silencieuses le matin, bruissaient maintenant d'animation ; chacun était heureux et tenait à partager sa joie avec ses voisins. Le commerce avait été proscrit pour la journée, pourtant la ville regorgeait de monde, même les enfants de moins de quinze ans avaient été exceptionnellement autorisés à sortir. Un homme leur indiqua la direction du château et ils se frayèrent un chemin à travers la foule. Le manoir de Virziha était situé en arrière du temple, sur une petite hauteur ; il était de dimensions modestes, mais construit en porphyre rouge dont les cristaux de feldspath décomposaient la lumière du jour en une myriade d'arcs-en-ciel. L'effet était saisissant et Mylène et Rémy restèrent un long moment à l'admirer, enlacés. Quand la nymphe leva la tête pour jeter un coup d'œil aux tourelles qui surmontaient l'édifice, elle aperçut la reine qui les observait, l'air sombre, Ankh-Moloch dans les bras.

— Il va être bientôt l'heure du dîner d'apparat, il faut rentrer ; j'avais emporté une robe dans mon léger bagage, juste au cas où...

— Une robe ! Tu nous avais pourtant défendu de nous charger inutilement...

Mylène éclata de rire et s'enfuit vers le perron du château, Rémy courut pour la rattraper.

*

Le chambellan voulut donner à Rémy et Mylène des chambres séparées et le jeune homme dut insister pour garder sa compagne avec lui. Plus tard, quand ce fut l'heure de passer à table, le maître de cérémonie indiqua à Kirsten, Julien et Rémy leurs places face à la reine, tandis qu'il exilait la nymphe en bout de table. Cette fois, Charvin se fâcha et menaça de partir ; on alla consulter Virziha qui accepta de lui donner satisfaction et Mylène fut placée à côté de lui. Le « festin » ne réunissait qu'une douzaine d'hommes et de femmes de la ville en plus des visiteurs étrangers. La table avait été dressée dans une longue salle ogivale décorée d'oriflammes. La vaisselle, d'or martelé, était massive mais grossière ; une série de pâtés en forme de petites licornes et des carafons de vin entourés de guirlandes de fleurs des champs formaient la seule décoration. La reine se fit un peu attendre ; elle arriva, précédée d'Ankh-Moloch, dans une tunique de soie bleu pâle, rehaussée de saphirs et de béryls incrustés. Tout le monde se leva à son entrée, elle sourit à chacun, mais se rembrunit en découvrant

Mylène dans une somptueuse robe du soir très décolletée, une tiare de strass dans les cheveux. Le bijou parut d'autant plus somptueux à la reine qu'elle ignorait l'usage des fausses pierres.

Virziha s'assit ; le Maître-chat fit de même et ses visiteurs l'imitèrent, suivis des notables de la ville. Elle les présenta brièvement par leur fonction, sans indiquer leur nom, puis elle conclut :

— Mes amis, permettez-moi d'abord d'exprimer ma joie d'être enfin de retour dans ma ville bien-aimée après ce si long exil. Mon aspect physique vous surprend sans doute car aucun d'entre vous ne m'a connue jeune ; une fraction de moi avait quitté Aï-d'Jaman bien avant votre naissance, et seule la très vieille Reine du Crépuscule vous était familière. Maintenant, je vais tout vous expliquer. D'abord, Rémy et Julien, sachez que nous sommes compatriotes, pas contemporains certes, mais compatriotes. Je suis née sous le beau ciel du royaume de France vers 1630, j'ai oublié l'année exacte.

— En France, vraiment ? s'étonna Julien.

— Mais oui, dans un petit village des coteaux de Gascogne, près du Gers. À seize ans, j'ai été placée chez le châtelain voisin, au manoir de R. peut-être avez-vous entendu parler de lui, il se nomme Joachim Lodaüs.

— J'ignorais son existence avant de connaître Mylène, répondit Rémy. C'est elle qui m'a parlé de lui en se rendant au manoir ces derniers jours.

— Oh ! tu es allée le voir ! Comment va ce cher Joachim ?

La reine s'était adressée à la nymphe aimablement, elle devait avoir surmonté sa contrariété. Tout en elle suggérait la simplicité et la gentillesse, elle était bien différente des autres rois des Hautes Terres ; il est vrai qu'ils n'étaient pas passés par les mêmes épreuves qu'elle.

— Je n'ai pas été admise à le rencontrer, il aurait entrepris son ultime Grand Œuvre. Dis-moi, tu sembles bien familière avec le Maître.

— Je le puis, c'est lui qui m'a rendu femme ! C'est lui aussi qui, pour sa commodité, m'a mariée à un garçon, K'Héleñn, qui s'occupait de la porcherie à la ferme du manoir. Moi, j'étais chambrière avec Shéraz, et Sépher travaillait aux cuisines.

— Et les autres ?

— Tsian-Cheng, tu ne seras pas surprise de l'apprendre, était chasseur, et Télán s'occupait du colombier.

— D'où viennent leurs noms ? Et le tien ? Personne ne s'appelait ainsi au XVII^e siècle, s'étonna Julien.

La reine éclata de rire, reprit un peu de pâté, but une coupe de vin et continua.

— Moi, je m'appelais Françoise et mon mari, Jean-Baptiste. C'est Tsian-Cheng qui a voulu ces changements, il portait un prénom autrefois masculin, Anne, mais devenu féminin à notre époque, ce qui l'agaçait. Du coup Agnès, sa femme, a voulu en faire autant et a décidé de se nommer Shéhérazade ; c'était trop long et nous l'avons transformé en Shéraz.

— Étrange ; comment a-t-elle pu avoir connaissance du nom de cette sultane ? *Les Mille et une Nuits* n'ont été traduites en français qu'au siècle suivant.

La reine parut s'amuser beaucoup de la remarque ; bien que différente, elle rappelait Aurore par son air mutin et son comportement décontracté.

— Mon pauvre Julien, de toute façon, aucun de nous ne savait lire, alors traduites ou pas nous n'en aurions jamais entendu parler ! Joachim s'intéressait aux contes arabes et nous racontait des histoires de l'Orient, de villes fabuleuses comme Samarcande, d'oiseaux roc, etc. J'étais fascinée, le mot « vizir » me plaisait particulièrement et j'ai voulu m'en faire un nom. Vizira ne me satisfaisait pas,

alors j'ai trouvé Virziha, avec une aspiration juste avant la fin du nom ; cela sonnait mieux.

— Et Télan et Sépher ? demanda la nymphe.

— Ils se nommaient Michel et Jeanne. Quand Joachim a découvert l'univers onirique, il m'a proposé de m'y faire passer la première, m'assurant que j'y deviendrais plus tard une reine de conte de fées. J'ai accepté à condition que les autres viennent avec moi, nous étions très liés et je serais morte d'ennui sans eux. Lodaüs aurait préféré m'avoir pour lui seul, il était encore jeune à l'époque et très épris. J'ai tenu bon et il a cédé. C'est là que les choses ont pris une tournure imprévue, l'opération magique nous a bien transportés ici, mais en modifiant nos gènes. Enfin, c'est Joachim qui a employé ce mot plus tard. Notre longévité, notre jeunesse apparente avaient été considérablement augmentées, mais nous étions devenus stériles. Nous en avons beaucoup souffert, toutes les trois, surtout Shéraz ; c'est d'ailleurs pourquoi les enfants n'ont pas le droit de quitter la maison familiale avant quinze ans ; les voir jouer un peu partout nous eût été trop pénible. Par la suite, Joachim a amélioré son procédé de transfert et cet accident ne s'est plus reproduit. Le Monde des Rêves s'est peu à peu peuplé, d'autres mages s'y sont mis à leur tour et... enfin, vous connaissez la suite.

— Nous étions apparus avant vous, me semble-t-il, déclara sentencieusement le Maître-chat.

— C'est vrai, Ankh-Moloch, dans la région où Tsian-Cheng a fondé plus tard Samarcande, mais c'est une période que je n'ai pas connue. Toi non plus, petit bavard !

— Aimaistu le Maître ?

— Oui, nymphe. À l'époque, c'était un grand jeune homme très maigre, plutôt bien de sa personne, il nous fascinait par sa puissance, son savoir, son aptitude à faire de l'or... Et puis, je tombe facilement amoureuse.

— Sais-tu que, vers 1630, il avait déjà plus de trois siècles d'existence ?

— Oui, pour lui c'était seulement la maturité. Avant d'introduire de nouveaux humains, il nous a montré le chemin du Volcan d'or ; une fois riches et presque immortels nous devenions les rois incontestés de ce nouvel univers. Comme nous ne pouvions avoir d'enfants, nous nous sommes séparés pour fonder chacun notre royaume. J'étais devenue désireuse de m'éloigner le plus possible de ce balourd de K'Hélen qui commençait à développer sa phobie de la lumière du jour. Joachim m'a fait connaître cette vallée et m'a aidée à construire Aï-d'Jaman, puis il a isolé le Pays Mauve du reste des Hautes Terres pour assurer notre tranquillité.

— Quoi ! Je croyais que l'encerclement de cette terre par le Néant était une punition infligée par le Maître.

— Pas du tout. La création du monde onirique ne satisfaisait pas pleinement Lodaüs, il y avait eu quelques ratés. D'abord cet affreux ciel jaune ; ici Joachim a réussi à rétablir un ciel bleu, un peu pâle sans doute, mais néanmoins bleu. Et puis, il y avait tous ces horribles monstres introduits par des fous dans les Hautes Terres, des créatures issues de leurs cauchemars. Peu à peu, nous avons éliminé jusqu'au dernier frelon lactifère, tous les vampires, et il ne reste plus que quelques dragons. Nous avons alors vécu des années de bonheur, Joachim vivait une partie du temps ici, et il m'avait appris deux formules qui me permettaient de le rejoindre sur Terre. Il m'avait initiée à la magie opérative ; enchantements et nombre d'opérations du deuxième ordre m'étaient désormais accessibles. Cela a duré près de deux siècles. Et puis...

Virziha s'interrompt comme si elle cherchait ses mots, elle but un peu de vin et chipota son aile de poulet. De façon imprévue, elle éclata de rire et ébouriffa la tête du Maître-chat qui, indigné, s'exclama :

— Voyons, Aurore !

— Il n’y a plus d’Aurore, Chat, mais tu peux m’appeler ainsi si ça te fait plaisir. Bon, comment vous dire, d’abord Joachim a vieilli. Oh ! pas physiquement, il paraissait toujours vingt-cinq ans, mais en esprit. Il devenait un vieillard, dur, autoritaire, égoïste et son chat, Aï-d’Moloch, ne valait pas mieux. Alors, je vous l’ai dit, je suis un peu cœur d’artichaut et...

— Et tu l’as trompé.

— Tu as tout compris, Rémy ; seulement il s’en est aperçu et il l’a très mal pris. Pour me punir, il a retiré le principe de jeunesse éternelle de mon corps et l’a incarné dans une gamine de quinze ans, Aurore, qu’il a envoyée dans les Hautes Terres où elle est restée à rechercher vainement Aï-d’Jaman. Pendant ce temps je vieillissais ici, et la Cité Fabuleuse vieillissait avec moi. Cela a duré cent trente ans. Mon seul espoir de salut résidait dans ma réunification ; pour cela il me fallait faire revenir Aurore à Aï-d’Jaman et disposer de l’énergie nécessaire à notre fusion. Pendant des décennies j’ai senti la présence de Lodaüs rôder autour de moi, il me surveillait ; récemment elle a disparu. Alors j’ai réuni mes dernières forces, et fait appel à tout ce qu’il m’avait appris, pour tenter l’opération de la dernière chance ; après tout j’étais devenue une magicienne passable.

— Et tu m’as transférée au jardin du Luxembourg.

— Oui, nymphe. Lodaüs m’avait enseigné deux formules, l’une pour le rejoindre au manoir de R., mais j’ai eu peur qu’il n’ait des soupçons si je t’envoyais directement à lui. L’autre pour le retrouver à Paris où il menait de temps en temps une vie mondaine ; nous allions à la cour, aux bals, au théâtre. Je me suis dit qu’une fois là tu te débrouillerais et je me suis occupée de rappeler à la vie les Niurath qui formaient l’essentiel de mon plan, puisque leur énergie était nécessaire à ma réunification.

— Je comprends ; mais pourquoi moi ?

— Tu étais le seul choix possible ; il me fallait un être doué de grands pouvoirs. Limvinn en possède également, mais elle n’a aucun libre arbitre ; disons-le tout net : elle est idiote. Toi seule avais l’intelligence suffisante pour faire la liaison entre ton passage dans l’univers de la Réalité et le réveil des Niurath, toi seule avais la puissance nécessaire pour organiser leur retour dans l’univers onirique. Tu t’es assez servie de nous pour que je n’aie aucun scrupule à me servir de toi.

— Nous en reparlerons. Deux questions : d’abord comment as-tu pu savoir l’instant précis où Aurore voudrait utiliser l’Akon-Rha ?

— Je ne l’ai pas su. Didier puis, plus tard, Sandra avaient raconté à Limvinn comment ils avaient utilisé la statuette. Je lui ai donc conféré les pouvoirs qu’elle était censée avoir, mais uniquement dans le cas où Aurore tenterait de l’utiliser. Aujourd’hui, c’est à nouveau un vulgaire caillou. L’autre question ?

— Comment se fait-il que le Maître m’ait ordonné de faire passer les Niurath au Pays Mauve et non dans les Monts Maudits où il en reste une colonie ? Il a bien dû se douter...

— Il a certainement compris. Je ne pense pas qu’il ait pardonné, c’est un sentiment qui lui est inconnu ; je suppose que tout lui est devenu indifférent.

— Et si nous n’avions pas délivré Aurore de la cité lacustre, qu’aurais-tu fait ? demanda Rémy.

— Je m’apprêtais à envoyer des soldats quand la nymphe a eu l’heureuse initiative de venir me libérer. Tout était prévu. Ainsi, depuis plus d’un siècle, mon peuple procédait chaque année à une répétition de la cérémonie de réunification ; tous les ans une nouvelle gamine jouait mon rôle. Aujourd’hui, j’ai senti l’arrivée d’Aurore et j’ai annoncé que le jour tant espéré était arrivé, c’est pourquoi la ville entière vous attendait. Voilà, vous savez tout mes amis. Grâce à la magie de Lodaüs et à vos connaissances je suis certaine qu’Aï-D’Jaman sera bientôt la cité la plus prospère du Monde des Rêves. Mon premier projet est de faire un pont à travers la barrière de Néant pour réunifier le Pays

Mauve et les Hautes Terres. Je suis sûr que Julien voudra être l'ingénieur en chef des travaux ; c'est un défi à notre mesure où il faudra allier technicité et opérations magiques.

— Tu peux compter sur moi, Virziha, cette idée me passionne.

— *Good job. Later* je veux aller à Samarcande et acheter *a talking cat*, un chat qui parle.

Ankh-Moloch parut profondément indigné tandis que la reine éclatait de rire.

— On n'achète pas les Maîtres-chats, Kirsten, ils sont libres. Peut-être l'un d'eux voudra-t-il te suivre, nous verrons. Et toi Rémy, que vas-tu faire ? À notre arrivée, il y a trois siècles, mes amis et moi ne savions ni lire ni écrire, aussi nous n'avons jamais cherché à développer cet art dans notre nouveau domaine. Peut-être pourrais-tu éduquer les jeunes ?

— Je le pourrais sans aucun doute, mais Mylène préférera sans doute rejoindre son pays.

— Tu serais fou de la suivre, il te faut une femme, un être fait pour aimer et être aimé ; une nymphe ne peut faire ni l'un ni l'autre. Tu sais bien que les nuits ta couche est vide ; c'est vrai, elle est plus belle que moi, mais je saurais être tendre et te donner du plaisir. Dès qu'Aurore t'a vu, elle t'a aimé ; reste avec moi pour régner sur Aï-d'Jaman, tu ne le regretteras pas.

Rémy Charvin fut tellement surpris et choqué de la brutalité de la proposition qu'il ne sut que répondre. Mylène s'en chargea.

— Tu te trompes, Virziha, la nuit Rémy ne dort pas seul. Regarde, je fais honneur à ton repas, j'ai repris du sanglier et j'apprécie tes vins ; pourtant les nymphes ne mangent presque pas. En réalité, contrairement à ce que j'ai toujours laissé croire, mon corps est celui d'une femme.

La reine parut surprise, mais ne renonça pas pour autant.

— Alors reste avec nous, Mylène. C'est vrai, je n'aime pas les créatures démoniaques, toutefois ma magie me permet de ne pas les craindre. Je suis prête à t'accepter ; vivons ensemble tous les trois.

— Tu ne comprends pas, je puis faire l'amour avec Rémy, ou un autre homme, pas avec toi ; et il en est de même pour Kirsten, je préfère te prévenir. Nous ne sommes pas comme les femmes des Hautes Terres qui aiment indifféremment un sexe ou l'autre.

Cette fois Virziha fut franchement stupéfaite, elle se tourna vers Kirsten pour lui demander :

— C'est vrai ?

— Oh ! oui. *To fuck* avec une fille, c'est dégoûtant. J'ai jamais fait.

— Tu as retrouvé ta jeunesse, noble reine, tu ne peux tout obtenir en un seul jour, énonça sentencieusement le Maître-chat. De plus, je comprends ces humains ; moi, seules les femelles m'intéressent.

— Vous êtes libres, admit Virziha. Tu peux rester ou partir avec Mylène si tu veux, Rémy, mais souviens-toi que je suis une vraie femme et qu'elle est un vrai démon. Et ça, elle ne peut le nier. Maintenant mes amis, buvons à Aï-d'Jaman, la Cité Fabuleuse, à vos compagnons morts, à mes amis disparus, buvons à la vie nouvelle et exaltante qui commence pour nous.

*

Le lendemain, à l'aube, après avoir fait l'amour avec Rémy, Mylène se leva silencieusement, prit une feuille de papier et un crayon dans son sac, et se glissa hors de leur chambre. Elle descendit d'un étage et parvint aux appartements de la reine ; deux gardes en interdisaient l'accès : d'un simple regard elle les fit s'écarter. Virziha dormait seule, Ankh-Moloch roulé en boule auprès d'elle. La nymphe fut surprise, elle s'était attendue à trouver quelque jeune et robuste garçon auprès de sa souveraine. Elle claqua dans ses mains et la reine se réveilla en sursaut, elle esquissa un geste de

défense.

— Ne crains rien, je viens te proposer un marché.

Virziha se redressa, jeta un coup d’œil d’envie sur le négligé en dentelle que portait la nymphe, et attira le Maître-chat près d’elle comme pour faire bloc contre l’intruse.

— Que veux-tu ?

— La formule qui t’a permis de me transporter à Paris.

— Oh ! tu veux retourner là-bas. Et que me proposes-tu en échange ?

— Je te laisse Rémy.

— Tu me le laisses ! Mais tu m’as dit que vous étiez amants, je ne comprends pas.

— Il est mon amant, c’est vrai. J’ai fait un grand pas vers l’état de femme, toutefois je suis toujours incapable d’éprouver des sentiments. Je ne l’aime pas et je ne sais même pas ce qu’aimer veut dire. Je ne ressens rien, tu comprends. Alors, si tu veux, j’exercerai mes pouvoirs hypnotiques pour le détacher de moi avant de partir. Il sera désorienté par mon départ pendant deux ou trois jours, puis il t’aimera ; les hommes sont naturellement volages. Je connais la formule pour passer de l’univers de la Réalité à celui du Rêve, si tu me donnes l’autre, alors je serai complètement libre.

— Pourquoi veux-tu retourner là-bas ?

— Parce que je m’y plais.

La reine se tourna vers son conseiller.

— Que faisons-nous, Chat ?

— Fais ce qu’elle demande, la nymphe a été bonne pour Aurore, elle est moins méchante qu’on ne le dit. N’oublie pas que cette mauvaise princesse aurait pu te torturer avant que tes hommes n’arrivent. Tu as une dette envers Mylène.

Virziha caressa l’animal sur le dessus de la tête puis, fermant les yeux, récita la formule. Quand elle les rouvrit, elle eut la surprise de voir la nymphe qui notait.

— Tu sais écrire !

— Et lire aussi, j’ai appris. C’est bien, je m’occupe de Rémy ; ordonne qu’on me tienne prêt un mulet sellé. Virziha, tu m’as utilisée contre ma volonté et j’avais l’intention de tirer vengeance de toi, mais cette expérience s’est révélée bénéfique, alors je ne t’en veux pas. Sois heureuse, et toi aussi, gros bavard, tu es le meilleur Maître-chat qu’il m’ait été donné de rencontrer.

— Au revoir, Mylène, que le Grand Shamphalaï te protège.

— Shamphalaï est mort comme tous les autres dieux. Rassure-toi, je me protégerai bien toute seule.

*

À l’aube naissante, la nymphe franchit les portes de la ville, traversa le pont de la Myrna et s’engagea dans la plaine fertile. Au bout d’un moment le chemin se mit à grimper dans les collines. Quand elle arriva au promontoire d’où l’on pouvait découvrir Aï-d’Jaman dans sa splendeur retrouvée, elle ne se retourna pas.

Épilogue

Basses Terres

Le gardien du portail d'onyx qui surveillait l'entrée des Basses Terres vit arriver avec effarement une femme suivie de quatre mulets chargés chacun d'une énorme malle. Pis, la femme devait être étrangère à l'univers onirique car elle était vêtue à la mode des Rêveurs. Il se précipita pour lui interdire le passage.

— Arrête, nul ne peut introduire des objets ou des marchandises en provenance du Monde de la Réalité sous peine d'être précipité dans le Néant.

— Et qui m'y précipitera ? Toi ? Tu veux te mesurer à la nymphe Mylène ?

— La... la...

Le lapin-gardien préféra détalier sans discuter davantage. « Rien ne vaut une bonne réputation », se dit Mylène, satisfaite, et elle s'engagea dans l'allée forestière bordée de ginkgos qui menait à L'Homme d'Étain, une auberge tenue par le lutin Fard. Elle avait chevauché toute la journée, d'abord jusqu'à la Ville Mauve où elle s'était arrêtée un moment chez Limvinn-la-Noire. Là, après s'être restaurée, elle avait pris la tête de la petite caravane que lui avait préparée Limvinn. Toute la fin de l'après-midi, elle avait parcouru la route dégagée qui mène au portail d'onyx et l'avait atteint alors que les premières lueurs violettes annonçaient la venue de la nuit.

Quand elle se fut un peu éloignée du portail, elle se retourna, le chemin qui venait du Pays Mauve n'était désormais plus visible ; l'océan de Néant était là, omniprésent. Malgré tout son savoir, la nymphe n'arrivait toujours pas à comprendre ce phénomène. Elle haussa les épaules et poursuivit sa route. L'auberge apparut bientôt à la croisée de quatre sentiers forestiers ; des dîneurs festoyaient dehors, elle pouvait entendre leurs cris et leurs rires. Elle s'approcha et aperçut une table qui se détachait au milieu d'une clairière, entourée de torches enflammées ; L'Homme d'Étain formait une masse sombre à l'arrière-plan. Les convives tournèrent la tête, surpris, en entendant arriver la caravane et Mylène reconnut Tsian-Cheng et sa favorite Ho'sharry, la Princesse Pourpre et le capitaine Kôtan, son amant et souffre-douleur. Par désœuvrement, pour tromper leur ennui, il leur arrivait de venir ainsi passer une soirée dans les Basses Terres où l'on mangeait certes fort mal, mais où l'on pouvait dîner dehors sans risque d'attirer les prédateurs nocturnes. La nymphe s'arrêta non loin d'eux, mais hors du cercle des torches, tandis que Fard sortait sur le pas de la porte pour accueillir ce voyageur tardif. Tous contemplèrent avec ahurissement cette femme vêtue à la mode du Monde de l'Éveil et entourée d'une telle quantité de bagages. Tsian-Cheng frappa du plat de la main sur la table.

— Je ne comprends pas que le gardien t'ait laissée passer, étrangère, la loi coutumière interdit l'introduction de quelque marchandise que ce soit dans les Basses ou les Hautes Terres. Tu dois t'en retourner d'où tu viens.

— Et qui va me chasser ?

— Par Shamphalaï, je le ferai moi-même si le gardien n'en est pas capable !

— Toi, Anne ! Ou toi, petite Agnès ? Ajouta la nymphe à l'adresse de Shéraz.

— Qui es-tu, démon ?

— Fard, sers-moi à la table de mes amis, et dépêche-toi sinon je te coupe les oreilles !

Le lutin se rebella, indigné :

— Sache, étrangère, que toute violence est proscrite des Basses Terres, de plus j'ai tout lieu de penser que les seigneurs Shéraz et Tsian-Cheng ne sont pas tes amis. Et puis, comment connais-tu

mon nom ?

Sans répondre elle descendit de sa monture et pénétra dans le cercle de lumière. Ce fut Ho'sharry qui la reconnut la première et s'exclama :

— Mylène !

À ce nom Fard s'enfuit épouvanté.

— Par exemple ! Ho'sharry est plus douée que moi, je ne serais jamais parvenu à te reconnaître ainsi coiffée, maquillée et habillée, admit Tsian-Cheng. Je ne dirai pas que tu es la bienvenue parmi nous, nymphe, et je ne me nommerai certainement pas ton ami, mais nous allons te faire une place. Comment as-tu appris nos anciens noms, je les croyais oubliés de tous ?

— Je te le dirai. Auparavant, écoute.

Mylène alla ouvrir une des malles et en tira un magnétophone hi-fi à piles qu'elle posa sur la table. Elle appuya sur un bouton et l'*Adagio en sol mineur* d'Albinoni, une mélodie que lui avait fait découvrir Rémy, retentit dans la clairière. Les elfes et les lutins sortirent de l'auberge et vinrent faire cercle autour des dîneurs pour écouter, médusés.

— Quelle magie est-ce là ? demanda Shéraz quand Mylène eut arrêté l'appareil à la fin du morceau.

— Aucune magie, j'en ai peur. Je reviens de l'univers de la Réalité ; il est bien tel que nous l'ont décrit les Rêveurs. Tous ces appareils extraordinaires qui permettent de voler dans les airs, d'aller sous les mers, de capter les images, d'enregistrer des sons, etc., existent, mais ne sont pas de nature magique ; ils fonctionnent tout simplement avec de l'énergie. Quoi de plus banal pour un être tel que moi ? Ce fut ma seule déception, le reste de mon séjour fut passionnant.

— Comment as-tu pu aller là-bas ?

— Je vais vous le raconter, c'est une longue histoire qui met en scène une de vos anciennes connaissances. Eh bien, Fard, ce repas, ça vient ?

Aussitôt une volée de lutins s'égailla vers les cuisines pour satisfaire la nymphe. Alors Mylène commença le récit de l'aventure qui l'avait conduite du jardin du Luxembourg à Aï-d'Jaman, en passant par le Morvan, R. et le Pays Mauve. Ses quatre auditeurs étaient aussi stupéfaits que fascinés.

— Tout s'explique, s'exclama Shéraz, quand elle eut terminé. Lors de la capture d'Aurore, j'ai senti que je devais la relâcher et même faciliter son voyage. Dire que cette gamine de quinze ans était une fraction de Virziha ; cela me semble d'autant plus incroyable que Virzi et moi avons eu quinze ans ensemble, au manoir de R., il y a des siècles.

— J'ai moi-même peine à l'admettre, reconnut Tsian-Cheng, ainsi voilà ce qu'il était advenu de Virziha ; je la croyais morte. Qui se serait douté qu'elle régnait sur Aï-d'Jaman ? Je n'avais jamais cru à l'existence de cette ville. (Il éclata d'un grand rire.) En tout cas, j'ai maintenant définitivement perdu les mesures d'or payées pour Aurore, il n'y a plus d'Aurore. Ah ! elle m'a bien eu la coquine. Pour une fois, je suis content de t'avoir accueillie à ma table, nymphe, tu nous as appris des choses extraordinaires et tu as réveillé de vieux souvenirs.

Fard apporta lui-même une écuelle de soupe au lard, une tranche de pain et une aile de poulet rôti, arrosés d'un gobelet de vin de pays. La nymphe goûta, fit une grimace affreuse, jeta la soupe et le vin et se leva pour explorer une autre malle. Elle revint avec une terrine de foie gras et une bouteille de champagne. Elle servit le vin pétillant à la ronde et, bientôt, Shéraz et Ho'sharry eurent du rose aux joues et Tsian-Cheng rit plus fort encore qu'à l'ordinaire ; seul Kôtan ne parut pas partager l'euphorie générale.

— Nymphe, je te dois des excuses, si tout ce que contiennent tes malles est aussi agréable que ce

vin, ce pâté ou cette musique, tu as bien fait de violer la loi coutumière. Mais tes réserves vont vite s'épuiser, as-tu la possibilité de retourner là-bas ?

— Oui, je compte y aller régulièrement.

— Ne risques-tu pas d'être reconnue ? Ton passage n'est pas passé inaperçu, à ce que tu as dit, et tu as été en contact avec les princes de ces régions. Ne verront-ils pas ton retour d'un mauvais œil ?

— Il n'y a pas de princes à proprement parler. Disons qu'une partie de ceux qui m'ont connue, et auraient pu présenter un danger pour moi, m'ont accompagné au Pays Mauve. Vous ferez peut-être leur connaissance un jour. Les autres...

Tsian-Cheng s'esclaffa.

— D'accord, tu as omis dans ton récit les cadavres dont tu as parsemé ta route ; tu aimes le sang, nous le savons. Ainsi tu peux revenir dans le Monde de la Réalité sans crainte. Je te félicite, des perspectives inouïes s'ouvrent devant toi.

— Je l'espère. J'emmènerai parfois un homme ou une femme d'ici afin d'avoir le plaisir de leur faire découvrir toutes ces merveilles. Ni toi Shéraz ni toi Tsian-Cheng, vous êtes tous deux trop voyants et vous ne sauriez passer inaperçus, mais Ho'sharry, par exemple, pourrait m'accompagner. Nous irions faire nos courses en quelque sorte.

— Oh ! oui, ce serait amusant, merci d'oublier notre désaccord passé, Mylène. Tu permets, seigneur ?

— Pourquoi pas, si tu me ramènes quelques caisses de ce vin, j'y consens volontiers. Je n'en avais jamais bu d'aussi bon en trois siècles.

Et il partit d'un rire énorme.

— Alors, c'est entendu, reprit Mylène. Demain, je vais regagner la clairière où je vis et, dans quelque temps, je passerai te prendre à Samarcande, Ho'sharry. Nous irons à la découverte du Monde de l'Éveil ; je t'emmènerai au cinéma, au restaurant de la tour Eiffel, à un concert rock, à la patinoire, et dans des endroits dont tu ne peux avoir idée.

Ravie, la jeune femme battit des mains.

Le lapin-gardien qui, faute d'avoir pu empêcher son passage, avait suivi la caravane et tout écouté, s'éloigna accablé en murmurant pour lui-même.

— C'est illégal, tout cela est absolument illégal.

— Tu verras, conclut Mylène, toutes les deux nous feront les petites folles et, au retour, je te ferai connaître la Cité Fabuleuse. Ankh-Moloch sera content de me voir ; Rémy aussi, peut-être.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 1991.

ISBN 2268 01165-8